

Les descendants de Sulpice



Georges BERGER

décédé des suites de maladie à
Vertus (Marne) le 10 octobre 1918

caporal au 95ème régiment
d'infanterie

MORT POUR LA FRANCE

Sulpice Darnault x Marie Pellault
fermier

Pierre Darnault x Marguerite Ferrand
vers 1599
fermier

Scipion Darnault x Catherine Boucher
01/02/1632 Levroux
fermier

Pierre Darnault x Jacqueline Charbonnier
18/05/1660 Levroux
fermier

Jean-François Darnault x Anne Guilpain
21/11/1684 Levroux
fermier

André Darnault x Geneviève Soin
30/01/1731 Déols
fermier

Silvain Piat x Marie Darnault
27/11/1753 Coings
laboureur

Jean Aufrère x Françoise Piat
17/11/1787 Fontenay
charron

Jean Chasseigne x Marie Aufrère
10/02/1836 Fontenay
journalier

Jean-Pierre Gerbault x Marie Chasseigne
12/09/1860 Guilly
journalier

Jacques Berger x Marie-Lucie Gerbault
21/05/1887 Bourges
maçon

Georges Berger
sellier

°07/08/1889 Bourges ; + 10/10/1918 Vertus (51)
décédé des suites de maladie
caporal au 95ème régiment d'infanterie

Historique du 95^{ème} Régiment d'Infanterie
Source : Centre de documentation du Musée de l'Infanterie
Transcription intégrale – Luc Schappacher – 2014



HISTORIQUE

DU

95^{ème} Régiment d'Infanterie



LES REGIMENTS DU CENTRE AU FEU

La Campagne du 95^{ème} RI

(Guerre 1914-1918)



Avant-propos

Nous n'avons pas la prétention de présenter au public une œuvre hautement littéraire ni d'élever ici un monument d'histoire...

Nous avons voulu simplement fournir à nos camarades le canevas de l'épopée vécue qui les aidera, plus tard, à rassembler leurs souvenirs, aux familles de nos chers disparus, le récit des actions auxquelles ceux-ci participèrent et le mémorial de leurs souffrances et de leurs gloires.

Puisse notre travail servir à resserrer entre tous les anciens combattants de notre 95^e, les liens d'affection et d'amitié contractés, sans distinction de grades, en face de l'ennemi!

Puisse-t-il ainsi faire connaître dans notre Berry, notre petite patrie, le rôle si actif, tenu par ses enfants, pour le salut de la Grande.

Bourges, le 1^{er} Septembre 1919.

CHARLES SAINMONT,
PAUL DELARUE,
ALBERT VEYRENC.



CHAPITRE I

La Mobilisation

1 - Le Régiment en Juillet 1914

Le 95^e régiment d'infanterie, pendant les années qui précèdent la guerre, se partage entre les casernes de Bourges et les baraques du camp d'Avor, où alternent tous les deux ans, les bataillons.

Il appartient, avec le 85^e à la 31^e brigade, commandée par le colonel Reibell, à la 16^e division (général de Maud'huy), et au 8^e C. A. (général de Castelli).

Au mois de juillet 1914, avec le colonel Turret, commandant le régiment, sont les bataillons de Bibal (1^{er}) et Blavet (2^e) répartis à Bourges, dans les casernes Condé, Vieil Castel et Lariboisière. Le bataillon Varay (3^e), depuis près d'un an, séjourne à Avor.

2 - La Mobilisation

Pour tous les soldats du régiment, Berrichons, Bretons, Bourbonnais, Nivernais et Morvandiaux, l'histoire héroïque du 95 se borne aux batailles inscrites au drapeau : Austerlitz, Anvers, Sébastopol, Puebla.

Mais, dans les derniers jours de juillet, des rumeurs de guerre circulent. L'Allemagne, dit-on partout, veut la guerre. Personne ne peut croire qu'une nation civilisée osera une semblable folie. Cependant, ces bruits prennent bien vite consistance, et les mauvaises nouvelles se confirment.

La journée du 1^{er} août est une journée d'attente anxieuse. C'est samedi, jour de marché et il y a foule dans les rues de Bourges. Des groupes compacts, avides de nouvelles, stationnent devant la porte de la caserne Condé, devant la Poste, devant la Préfecture. Vers 16 heures, le bruit se répand : « C'est la mobilisation ». La nouvelle est bientôt proclamée dans la ville à son de tambour; des rassemblements se forment devant des affiches blanches illustrées de deux petits drapeaux aux hampes entrecroisées. La mobilisation générale est décrétée. Le premier jour de la mobilisation sera le Dimanche 2 août.

3 - Formation du Régiment de guerre

Depuis longtemps, tous les détails de la mobilisation sont fixés avec précision, heure par heure, dans un journal de mobilisation connu de tous. Aussi les préparatifs s'effectuent-ils rapidement, et dans le plus grand ordre.

Le 3 août, après le réveil, les compagnies de Bourges quittent les casernes et vont occuper les cantonnements qui leur ont été affectés dans le plan de mobilisation : écoles, lycées, séminaires, palais Jacques Cœur vieux hôtels. Le bataillon Varay venant d'Avor arrive à Bourges vers 10 heures et s'installe au Grand Séminaire et au Théâtre.

Ce même jour et le lendemain débarquent à Bourges en groupes joyeux les réservistes, tous Berrichons qui viennent compléter les unités à leur effectif de guerre.

4 - La Revue de Départ.

Le 5 août, dans la soirée, le colonel Tourret passe sur le Champ de Foire de Vieil Castel la revue de départ du régiment. Les 3.300 hommes, qui constituent le 95^e, sont groupés autour du drapeau.

Tout Bourges tient à voir une dernière fois le régiment rassemblé avant son départ.

Le colonel réunit autour de lui les officiers et adresse aux troupes une vibrante allocution:

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats!

Au moment où le régiment va partir pour la frontière et combattre notre ennemi héréditaire, celui qui nous a pris l'Alsace et la Lorraine et qui vient de violer la neutralité d'un petit Etat, votre colonel tient à vous dire toute la fierté qu'il éprouve à vous commander.

Il vous aime déjà d'une affection toute paternelle, et est sûr que partout et toujours vous ferez votre devoir. Quelle que soit la situation, quelles que soient les épreuves que vous aurez à endurer, n'oubliez jamais que vous êtes Français, fils du plus beau pays du monde, les continuateurs de la plus belle histoire qui existe, les frères de Jeanne d'Arc, et que nous devons conserver les traditions avec un soin jaloux.

Ayez confiance en vos chefs comme ceux-ci ont confiance en vous. Pendant 43 ans, à diverses reprises nous avons subi le mauvais vouloir de l'Allemagne; à notre tour de lui imposer notre loi.

Souvenez-vous que notre drapeau porte, en ses plis, le nom glorieux d'Austerlitz. Que le soleil qui éclaira de ses rayons la défaite des Armées coalisées dont l'une, la meilleure, est aujourd'hui notre alliée, illumine de ses feux la fuite éperdue des armées allemandes.

Que votre devise soit : « Toujours en avant ! »

Les hommes sont profondément impressionnés et de la foule berruyère, frémissante d'émotion s'élèvent de toutes parts des vœux ardents pour que la victoire favorise les armes du 95^e.

Puis le régiment défile et exécute une courte marche de contrôle d'une dizaine de kilomètres. En rentrant, il passe devant le drapeau et les hommes fièrement présentent les armes.

5 - Encadrement du Régiment

MM. TOURRET, colonel commandant le régiment;
 DE CHAUNAC DE LANZAC, lieutenant-colonel;
 OLLIVIER, capitaine adjoint au colonel;
 VIDAL, sous-lieutenant, officier de détails ;
 RIMBAULT, lieutenant, officier d'approvisionnement;
 GALTIER, sous-lieutenant, chargé du service téléphonique;
 DESSAUX, lieutenant, porte-drapeau ;
 MANGENOT, médecin-major de 1^{ère} classe, chef de-service ;
 BRAULT, sous-chef de musique, commandant la musique;
 POTIER, lieutenant, chef de la 1^{ère} section de mitrailleuses;
 LIEVIN, lieutenant, chef de la 2^{ème} section de mitrailleuses;
 BEAUMAN, lieutenant, chef de la 3^{ème} section de mitrailleuses.

1^{er} Bataillon

MM. DE BIBAL, chef de bataillon ;
 DE LA HOSSERAYE, sous-lieutenant de cavalerie adjoint.

1^{ère} Compagnie

MM. DE LA FERRIERE, capitaine ;
 RAYEL, sous-lieutenant ;
 FONTENEAU, sous-lieutenant;

3^o Compagnie

CHARPENET, capitaine;
 LEPINEUX, lieutenant;
 GUIOTAT, sous- lieutenant.

2^{ème} Compagnie

MM. COURNOT, capitaine;
LAMANDE, lieutenant;
BLANCHOT, sous-lieutenant

2° Bataillon

MM. BLAVET, chef de bataillon
LEVY, médecin aide-major de 2^o classe

5^{ème} Compagnie

MM. DE MERU, capitaine;
AUDEBERT, sous-lieutenant;
DUMONT, lieutenant

6^{ème} Compagnie

MM. BOUVIER, capitaine
FUCHS, lieutenant ;
DESCOLAS, sous-lieutenant
ALLEGRIINI, sous-lieutenant ;

3° Bataillon

MM. VARAY, chef de bataillon:
ESCHBACH, médecin aide-major de 1^{ère} classe.

9^{ème} Compagnie

MM. DU COUËDIC, capitaine ;
ROLIN, sous-lieutenant ;
BOUCHONNET sous-lieutenant ;

10^{ème} Compagnie

MM. SALLE, capitaine ;
RAULIN, sous-lieutenant.

4^o Compagnie

FOURE, capitaine;
DE FRESSINIAT, sous-lieutenant;
THOMAS, sous-lieutenant

7^{ème} Compagnie

DE LA SOURCE, capitaine;
QUINQUET, lieutenant ;
EUCCHARIS, sous-lieutenant

8^{ème} Compagnie

BOURNE, capitaine;
JALLAS, sous-lieutenant ;
MIGNARDOT, sous-lieutenant

11^{ème} Compagnie

BARAT, capitaine
DE LA HOSSERAYE, lieutenant
BAJARD, sous lieutenant.

12^{ème} Compagnie

GIOT, capitaine;
MERLIN, sous-lieutenant.
CONDAMINAS, sous-lieutenant



CHAPITRE II

Premières Opérations du Régiment

1 - Le débarquement (7 aout 1914)

Le régiment débarque à la gare de Chatel-sur-Moselle, près de Charmes-sur-Moselle, à mi-chemin entre Epinal et Nancy. Le premier détachement arrive le 7 à la tombée de la nuit; les projecteurs du fort d'Epinal fouillent déjà le ciel, et au loin, on entend quelques coups sourds et espacés de pièces de gros calibre. Les deux autres bataillons arrivent dans la journée du 8, et tout le régiment cantonne dans trois petits villages lorrains, à l'est de la Moselle : Hadigny-les-Verrières, Chatel-sur-Moselle et Vaxoncourt. La population fait à nos troupes un excellent accueil et leur prodigue le vin, la mirabelle et les fruits. Chacun a l'impression d'être aux manœuvres annuelles d'automne. Le régiment se couvre par une ligne d'avant-postes et, la nuit, les issues des villages sont barricadées à l'aide de charrettes renversées et gardées par des postes.

2 - « La Grande Marche » (9 et 10 Aout 1914)

Le 9, dans la soirée, le colonel Turret reçoit le premier ordre d'opérations pour le 95è.

Le régiment exécute alors une marche longue et pénible dont tous les anciens ont gardé le souvenir, et dont ils parleront encore bien souvent sous le nom de « la grande marche du début ».

Les bataillons quittent leurs cantonnements entre 21 h 30 et 22 h 30. Il fait une belle nuit d'été. Le régiment traverse de nombreux villages aux consonances lorraines : Hadigny, Ortoncourt, Fauconcourt, Hardancourt, Saint-Maurice-sur-Mortagne, Xaffevillers, Ménarmont.

Au petit jour, il s'arrête en halte gardée, le gros de la colonne près de Xaffevillers. Rapidement, on prépare le café. Mais toute une division de cavalerie est signalée vers le nord, dans la direction de Badonvillers. Le bruit du canon se précise et les premiers avions apparaissent. Un combat est probable en fin de journée. Le colonel fait vider les voitures à munitions, et chaque homme, déjà porteur de 120 cartouches depuis le départ, en reçoit encore 200. Les cartouchières ne suffisent pas à les contenir, il faut en mettre dans les sacs, dans les musettes, dans les poches de capote, et à 7 heures, les hommes repartent, considérablement alourdis. Une chaude journée commence et bientôt la température devient accablante. Harassé, le régiment arrive vers 13 heures à Glonville, petit village à un kilomètre avant la Meurthe. Là, il reçoit mission d'organiser la rive gauche pour interdire à l'ennemi le passage de la rivière. Mais, vers 15 heures, comme les cuisiniers commencent déjà à préparer la soupe, l'ordre arrive de repartir. La 2è brigade qui, plus au Nord, est engagée depuis dix jours, adresse un pressant appel et le régiment doit, en hâte la rejoindre sur la ligne de feu. Le 95è sera avant-garde de la division qui tout entière, doit se porter de la Meurthe, au ruisseau de la Verdurette, affluent de la Vezouze.

L'ordre est donné du départ immédiat, et, à 16 heures, le régiment se remet en route. C'est la fin d'une brulante journée d'été, et l'effet de la grosse chaleur s'ajoute à celui d'une fatigue excessive.

Pourtant, il faut avancer coûte que coûte et l'on n'y parvient que par des efforts inouïs.

Enfin, le régiment arrive à Hablainville. La nuit tombe. Les villages en feu illuminent l'horizon, et, par intermittences on entend de lointaines fusillades.

Les 1er et 2è bataillons s'installent en cantonnement d'alerte et le 3è bataillon va, à 4 kilomètres plus loin prendre les avant-postes sur la ligne de la Verdurette, où il n'est installé qu'à 20 heures.

Certaines unités ont parcouru, en moins d'une journée, près de 65 kilomètres.

3 - Hablainville. - Premiers avant-postes, premiers coups de feu, premières pertes (11, 12, 13 Aout 1914)

Le 95^e avec des éléments de la 31^e brigade jusqu'au 12 aout, puis seul à partir de cette date, a mission de couvrir la 16^e division, qui stationnera dans la vallée de la Meurthe. Les avant-postes sont pris sur la ligne de la Blette, puis de la Verdurette, en liaison à droite avec le 13^e C. A., à gauche avec la 15^e division.

L'ennemi est tout proche. Ses patrouilles de cavalerie et ses détachements d'infanterie sont signalés en avant de nos postes. Presque chaque jour, des reconnaissances de chasseurs à cheval ramènent, dans Hablainville des prisonniers ; uhlands ou cheveau-légers.

Les premiers coups de feu avec l'ennemi sont échangés dans la matinée du 11, entre un poste de la compagnie Barat (11^e) à Ogevillers, et des patrouilles allemandes. Le sergent Neron abat lui-même un uhlan d'un coup de fusil bien ajusté.

Le 12, un poste de la compagnie Giot(12^e) tire sur une vingtaine de Cavaliers dont trois sont tués. Mais, les patrouilles ennemies deviennent bientôt plus actives et plus pressantes, en particulier devant le front de la 5^e compagnie où, dans la nuit du 13 au 14, une dizaine de uhlands, embusqués dans les avoines se précipitent sur le soldat Prot, le tuent à bout portant, et blessent le capitaine de Méru. Ce sont les premières pertes causées par l'ennemi.

4 - Marche sur Domevre. - Première vision du champ de bataille. - Premiers obus (14 Aout).

Le 13 au soir, des ordres prescrivent pour le lendemain la reprise de la marche en avant.

Le 14, la 32^e brigade (13^e et 29^e R. I.) franchit la ligne des avant-postes à 6 h. 30, et se porte à l'attaque de Domevre et des hauteurs au nord de la Vezouze. Le 95^e, réserve de division, se rassemble vers le milieu de la journée, près d'Herbévillers, tandis que la bataille fait rage à quelques kilomètres au Nord.

Puis, le régiment se met en marche sur Domevre, qui vient d'être enlevé à l'ennemi. De la route, les hommes ont la première vision d'un champ de bataille. Ils croisent des convois de blessés, aux linges ensanglantés, emmenés sur des brancards ou des charrettes. De chaque coté, ils aperçoivent des morts et des blessés qui gisent entre des tas de gerbes, ou dans les avoines piétinés. A gauche, devant un bois, que vient d'enlever à la baïonnette le 29^e R.I., les cadavres sont nombreux.

Plus loin, un caisson allemand est renversé dans un fossé de la route. A Domevre, où le régiment fait halte, les murs des jardins sont crénelés, et les amoncellements d'étuis de cartouches annoncent que la résistance allemande a été vive.

Le 1^{er} bataillon reçoit l'ordre de se porter en avant et d'enlever le bois de Trion sur la croupe au sud de Blamont. Il traverse Domevre, se déploie à droite de la route, franchit sous le bombardement un ruisseau ; - l'eau vient à la ceinture - contourne le bois de Trion, occupe au-delà la crête qui domine Blamont, et s'installe aux avant-postes, pour passer la nuit, sans avoir tiré un coup de fusil.

Pendant ce temps, le 3^e bataillon va occuper les Clairs-Bois, à l'est de Domevre. Il y trouve des tranchées ennemies abandonnées auprès desquelles gisent encore des outils, indices d'une occupation récente. Le 2^e bataillon prend position, avec trois compagnies, aux lisières nord et est de Domevre, lesquelles sont organisées définitivement. La 7^e compagnie est détachée plus au Nord en soutien d'Artillerie.

C'est dans cette journée du 14 que le régiment reçoit les premiers obus, le 1^{er} bataillon près de Migneville, le 5^e aux abords de Domevre, le 3^e devant la lisière des Clairs-Bois.

Les premiers obus qui arrivent produisent peu d'impression mais il n'en est pas de même pour les premières rafales. Personne n'est encore familiarisé avec les calibres des différents obus, et

pendant longtemps on ne saura distinguer que les « gros noirs » qui font d'énormes entonnoirs, en projetant une gerbe de terre et de fumée noire, et les autres, sans nom particulier, a fumée blanche, qui éclatent généralement fusants, quelquefois très haut, et qui semblent moins dangereux.

5 - Attaque de nuit de Blamont. (Nuit du 14 au 15 aout 1914).

Vers 10 heures du soir, le 2^e bataillon reçoit l'ordre d'attaquer, dans la nuit, les hauteurs tenues par une arrière-garde bavaroise à 1 kilomètre au nord de la gare de Blamont.

Les compagnies, alertées aussitôt, se rassemblent dans la rue, et le bataillon se forme sur la route de Blamont.

Le général de Maud'huy donne les ordres pour l'attaque. La consigne est de ne pas tirer un coup de feu et d'agir uniquement à la baïonnette. Un homme, connaissant l'allemand, s'approchera de la sentinelle ennemie et cherchera à lui parler. Une patrouille suivra, se précipitera sur la sentinelle, l'enlèvera en silence, et tout le bataillon se portant eu avant prendra la position par surprise. On demande un volontaire sachant parler allemand; le caporal Gaël Fain, de la 7^e compagnie, se présente.

La colonne, précédée d'un petit groupe d'éclaireurs, part dans la nuit noire; le général de Maud'huy et le colonel Turret en tête. Mais la marche est lente et coupée d'arrêts fréquents. Le bataillon entre dans Blamont occupe depuis quelques heures, par le 85^e. Le village semble étrangement illuminé. Derrière chaque fenêtre brille une petite lumière, lampe, veilleuse ou bougie, posée sur le rebord intérieur. On distingue des traces de combat récent; cheval mort étendu dans la rue, poutres calcinées encore fumantes, tuiles et pierres tombées des maisons bombardées. La colonne s'arrête, la compagnie de tête à hauteur de la Mairie. Les fourreaux des baïonnettes sont enlevés de l'équipement et fixés sur les sacs. Chacun met baïonnette au canon, et jugulaire au menton, les officiers sabre au clair et revolver à la main. L'ordre est renouvelé de n'agir qu'à l'arme blanche.

La colonne se remet en marche eu silence. Une section de la compagnie De la Source est détachée, en flanquement, sur la route d'Autrepierre éclairée, comme en plein jour, par la chocolaterie qui, un peu plus loin, flambe dans la nuit, telle une torche. Le bataillon franchit le passage à niveau, s'engage sur la route de Richeval et, à mi route, se forme en colonne double. Puis, les Compagnies de tête (6^e et 7^e) se déploient en tirailleurs, tandis que les 8^e et 5^e compagnies restent sur les cotés de la route.

L'ennemi occupe un chemin creux perpendiculaire a la route de Richeval. Le commandant Blavet détache dans cette direction le caporal Gaël Fain, suivi d'une patrouille, pour agir selon le plan établi.

Le bataillon se tient prêt. Tout à coup, deux coups de feu retentissent, suivis bientôt de quelques autres La sentinelle ennemie a donné l'alarme.

Mais, les cris de « Eu avant! A la baïonnette » sont poussés par tout le bataillon. Les 6^e et 7^e compagnies s'élancent à l'assaut droit devant elles.

L'ennemi déclenche aussitôt une fusillade terrible. Les deux compagnies restées à la route se couchent dans les fossés ou s'abritent derrière les murs des vergers. Les mitrailleuses du bataillon, amenées en toute hâte sont mises en batterie, mais elles ont à peine tiré quelques bandes que la violence du feu ennemi et les pertes subies, les obligent à cesser le feu.

Les lignes de tirailleurs sont obligées de se coucher. Cependant, avec une ardeur héroïque, la progression continue à travers les champs de betteraves et de céréales, par bonds courts au commandement des chefs de section. La fusillade est de plus en plus intense. Les sections de tête s'approchent des tranchées allemandes quelles ne voient pas dans la nuit, mais d'ou elles entendent, distinctement, les voix et les commandements ennemis.

Déjà les éléments de la 7^e compagnie sont à 20 mètres de l'objectif.

Le lieutenant Quinquet, devançant sa section, bondit sur la tranchée allemande, mais vient tomber sous le feu d'une mitrailleuse qui l'abat, à quelques mètres du parapet ennemi. Le sous-lieutenant Eucharis, de la 7^e compagnie; le sous-lieutenant Allegrini et l'adjudant Lartigot, de la 5^e compagnie, en avant de leurs sections qu'ils entraînent, tombent criblés de balles. Quelques hommes pourtant parviennent à la tranchée ennemie ou ils engagent un furieux corps à corps. Mais, devant la violence des tirs ennemis, les groupes avancés doivent se replier. Le clairon sonne : « Cessez le feu » et « Rassemblement ». Bientôt, du côté de l'ennemi, une sonnerie résonne, lugubrement dans la nuit, La fusillade dure encore longtemps de part et d'autre. De chaque côté, on cherche à se rassembler. Les petits groupes et les isolés appellent : « Ici, Compagnie De la Source! », « Ici, section Quinquet », et un peu plus haut, on distingue dans la nuit, des silhouettes noires qui appellent, elles aussi, dans une autre langue.

Le repli commence sur Blamont, par la route, par les vignes et les vergers. Dans le village, les balles claquent de toutes parts sur les murs et prennent les rues d'enfilade.

Ce qui reste du bataillon se groupe à Blamont, puis rentre à Domévre.

Le lendemain, 15 août, les bataillons passant sur la route d'où est partie l'attaque, regarderont avec émotion le lieu de l'action. Ils salueront les corps des nôtres non encore relevés par les habitants de Blamont, celui du lieutenant Quinquet, ceux des sous-lieutenants Eucharis et Allegrini, dans leurs uniformes de Saint-Cyriens. Ils contempleront un instant les traces de lutte : cadavres ennemis, baïonnettes tordues, crosses brisées, milliers d'étuis de cartouches recouvrant le fond de la tranchée allemande, et le 2^e bataillon, qui passe le dernier, rencontrant un blessé de la nuit, que les habitants de Blamont ramènent sur un brancard, présentera les armes.



CHAPITRE III

En Lorraine annexée. - Sarrebourg

1 - Passage de la frontière

La continuation de l'offensive est prescrite pour la journée du 15.

Le 8^e corps d'armée doit atteindre, au deal de la frontière, la ligne Hattigny-Ibigny. La 31^e brigade, à droite du corps d'armée, est chargée d'enlever successivement les hauteurs au nord de Blamont, en liaison étroite avec le 13^e corps-d'armée.

Le 2^e bataillon est en réserve. Le 1^{er}, puis le 3^e, dépassent Blamont attaquent les hauteurs Nord, traversent le bois de Blamont, et franchissent la frontière vers 16 heures. Le poteau allemand a été arraché et git dans les avoines, l'aigle impérial brisé.

Le 2^e bataillon cantonne à Tanconville et ne franchit la frontière que le 16.

2 - Hattigny

Comme le Régiment commence à fouler le sol du pays conquis, un orage d'une grande violence éclate. C'est sous une pluie torrentielle que les deux bataillons du 95^e font halte en plein champ, au signal d'Hattigny, à l'est du village.

Les habitants d'Hattigny reçoivent nos troupes avec beaucoup de réserve. Le village, a deux kilomètres de la frontière, est peuplé de familles de fonctionnaires allemands, douaniers, gendarmes, employés qui dissimulent à peine leur hostilité. Quelques familles de paysans, françaises de cœur, sont plus accueillantes, mais se cachent pour manifester leur joie, incertaines encore du succès et craignant les représailles futures.

L'offensive continue dans la journée du 16. Les 2^e et 3^e bataillons enlèvent le signal de Fraquelfing, au nord d'Hattigny, et prennent les avant-postes dans la nuit du 16 au 17, sur les emplacements conquis.

Le 1^{er} bataillon, en réserve, après avoir stationné en divers points au cours de la journée, va coucher à Hattigny.

Les éléments, aux avant-postes, n'ont pas alors cette belle impassibilité qu'acquerront peu à peu les hommes avec l'expérience de la guerre. Déjà quelques jours avant, des éléments ont pris des patrouilles de cavalerie française, circulant devant nos postes, pour des uhlans.

Une autre fois, de nuit, une sentinelle a cru voir remuer des gerbes de blé dressées dans un champ et a alerté sa compagnie en criant : « L'ennemi !... aux armes ! »

Cette nuit, du 16 au 17, est marquée par une grande nervosité. Un cheval échappé galope sur toute la ligne des avant-postes et occasionne l'ouverture d'un feu nourri.

3 - Lorquin

Le 17, l'offensive reprend. Devant le 95^e, qui le talonne, l'ennemi recule. Au soir, le Régiment entre dans la petite ville de Lorquin, chef-lieu de canton de la Lorraine annexée et s'y installe en cantonnement d'alerte.

Les hommes se répandent bientôt dans la ville où ils regardent curieusement les enseignes avec leurs doubles inscriptions en français et en allemand. Ils s'approvisionnent en tabac et cigarettes dont le bon marché les séduit.

Ils se livrent aussi à quelques innocentes manifestations antiallemandes; à l'hôtel de Ville, le pavillon allemand qui surmonte le portail est remplacé par le drapeau français; dans la salle commune, le buste impérial est déboulonné; et dans l'école, le portrait de l'empereur est retourne la face contre le mur.

La population est en fête et fait le meilleur accueil à nos troupes, auxquelles elle offre du vin, du chocolat, des cigarettes. Les vieux du pays expriment leur joie de voir enfin des pantalons rouges, après 43 ans d'attente. A Hermelange, petit village sur la Sarre, où sont allés cantonner

les 1ère et 2ème compagnies, une petite fille se tenant à l'entrée du village, a offert une magnifique gerbe de fleurs au premier arrivant. Les habitants, cependant, invitent nos troupes à se méfier; les ennemis, en se retirant, prétendent nous attirer dans un piège et les gens s'inquiètent de ce qu'ils deviendront si nous repartons, car leur bienveillance pour les nôtres sera signalée par les femmes allemandes restées en assez grand nombre dans la ville.

On aperçoit en effet, des visages hostiles derrière certaines fenêtres et des espions sont signalés dans la localité. L'asile d'aliénés est surmonté d'un nombre anormal de drapeaux rouges que l'on déplace trop fréquemment, pour qu'ils n'aient pas une signification. Des suspects sont arrêtés. La poste est fouillée, les appareils détruits et les fils conducteurs coupés.

4 - Attaque et occupation de Sarrebourg

Le 18 au matin, l'offensive est reprise comme les jours précédents.

Le 8ème corps d'armée doit s'enfoncer en Lorraine annexée et atteindre le front Kerprich-aux-Bois-Saint-Hubert (à l'ouest de Sarrebourg) tandis que le 13ème corps d'armée, à droite, le 16ème corps d'armée, à gauche, restent en retrait près de la frontière.

Le 95ème, réserve de Division, part de Lorquin vers 6 heures 30 après avoir assisté au défilé de toute une division de cavalerie, poudreuse et magnifique, qui produit une grande impression sur la population. Le régiment passe à Xouaxange, franchit le canal de la Marne au Rhin et va se former à l'abri des hauteurs du Peuplier (cote 325), vers la grande route de Paris à Strasbourg qui, 5 kilomètres plus loin, traverse la ville de Sarrebourg.

L'ennemi continue son recul devant nos troupes. Une reconnaissance d'officiers du régiment poussée à Bebing, dernier village avant Sarrebourg, rapporte que des batteries ennemies d'artillerie lourde et d'obusiers légers ont traversé le village la journée précédente, se dirigeant vers les hauteurs au nord de Sarrebourg, où elles se sont mises en batterie, protégées par des réseaux de fils de fer dissimulés dans les avoines et les luzernes. D'autre part, la cavalerie rend compte que l'ennemi continue son repli et évacue les abords de Sarrebourg.

Aussi, vers 10 heures, le général commandant le corps d'armée, prescrit au colonel Reibell de marcher, avec le 95ème en avant-garde vers Sarrebourg et d'occuper les lisières nord et nord-est de la ville.

Le 95ème appuyé de la position à l'est de Xouaxange, par deux bataillons du 85ème et le groupe Marcihacy, doit déboucher, à 12 h 30, du moulin de Zarixin avec deux bataillons.

Immédiatement, le colonel Turret rassemble ses commandants de compagnie et leur explique brièvement les dispositions à prendre pour l'attaque :

Axe de marche: Route d'Imling à Sarrebourg,

Dispositif: 2 bataillons en première ligne; bataillon Blavet (2ème) à droite de la route; bataillon Varay (3ème) à gauche entre la route et la Sarre.

Un bataillon (bataillon de Bibal) (1er) en soutien d'artillerie.

Le colonel marchera avec les bataillons d'attaque.

L'exécution commence aussitôt; les deux bataillons longent la vallée de la Sarre et se déploient sur la droite, à hauteur d'Imling, protégés par les dernières hauteurs qui précèdent Sarrebourg.

Chaque bataillon est en colonne double très ouverte, les compagnies en ligne de sections par quatre. La marche d'approche commence. Dès que les premiers éléments atteignent la crête d'où l'on découvre Sarrebourg 1500 mètres plus loin, l'ennemi déclenche un tir de « gros noir ». Les obus arrivent par rafale de six sur la même ligne et creusent d'énormes trous dans les prairies de la vallée et les champs du plateau. Les compagnies passent à une formation plus diluée en ligne de petites colonnes. Les unités progressent par bonds rapides, se couchent à chaque arrêt,

parlent obliquement lorsque le tir ennemi se rapproche; puis, brusquement, reprennent la première direction.

La manœuvre est aussi impeccable que sur le terrain de manœuvre, et les pertes sont minimales

A 13 h 30, les compagnies de tête arrivent à la lisière de la ville, pénètrent dans Sarrebourg par les routes qui y accèdent et cherchent à gagner le plus rapidement possible les lisières opposées. A droite, le bataillon Blavet pénètre par la lisière Sud-est et va immédiatement occuper l'hôpital militaire, 500 mètres au delà de la ville, sur la route de Strasbourg. A gauche, le bataillon Varay, avec le colonel Tourret, s'engage dans la rue Centrale et va occuper la lisière Nord-est aux abords de la grande caserne d'infanterie.

La liaison est établie avec le 85^e qui occupe Buhl. Une patrouille de la 11^e compagnie, envoyée à Hoff pour se mettre en liaison avec le 29^e, rend compte que le village est inoccupé et la 12^e compagnie y est détachée en grand-garde.

Le bataillon de Bibal, déployé sur les crêtes au sud de Sarrebourg, couvre le groupe d'artillerie qui a soutenu l'attaque. Toute la soirée, il reste sur ses emplacements, soumis à un bombardement intense qui lui inflige des pertes, dont le sous-lieutenant Fonteneau, de la 1^{ère} compagnie. Il n'est rappelé dans Sarrebourg qu'à la tombée de la nuit.

Nos troupes sont bien accueillies par la population. Au moment de l'entrée des premiers éléments dans la ville, beaucoup de portes et de persiennes restent closes, et peu de gens circulent dans les rues.

Mais, bientôt, les habitants s'enhardissent déposent devant leurs portes des seaux de vin, de bière, d'eau additionné de grenadine, du chocolat. Des poignées de cigarettes tombent des fenêtres au passage de certaines unités. Puis la foule s'amasse sur les trottoirs et regarde curieusement nos soldats. La plupart des habitants ne cachent pas leur sympathie. Nos hommes, heureux d'être en pays conquis, en même temps qu'en pays ami, oublient toutes leurs fatigues passées.

L'ennemi n'est pas loin cependant et rappelle sa présence par quelques obus qui tombent sur la ville; l'un d'eux met le feu au magasin à fourrages. Avant la nuit, nos postes en observation aux casernes d'infanterie signalent 800 à 1000 Allemands en bras de chemise qui creusent activement des tranchées sur les hauteurs à 3 kilomètres de la ville, entre Saarlautroff et Rilling.

De notre côté, nous tenons fortement les lisières Nord et est de Sarrebourg, sur la ligne des casernes : casernes d'infanterie (3^e Btn), Casernes de Uhlans (2^e Btn).

Sarrebourg, siège de la 42^e division allemande, était occupée avant la guerre par une nombreuse garnison. Les casernes sont vastes, spacieuses, bien aménagées et font l'admiration de nos soldats qui les visitent en détail. Les caves, les mess, les cantines sont bien pourvues en vins, bière, liqueurs, victuailles de toutes sortes et les cuisiniers composent un repas de choix.

Volontiers, les hommes auraient passé la nuit dans les casernes, ou chacun pouvait avoir un lit, mais ordre est donné de bivouaquer dehors à proximité des emplacements de combat.

Les compagnies du 2^e bataillon passent la nuit devant la caserne, dans des éléments de tranchées creusées dès l'arrivée. Le 3^e bataillon et la 8^e compagnie, ramenés à l'intérieur de la ville, couchent dans les rues mêmes sur le trottoir recouvert de paille ou sur des matelas emportés des casernes. Seule, la 10^e, plus favorisée, couche à l'abri dans une salle de bal.

Pendant la nuit, vers une heure, une forte reconnaissance ennemie s'approche de la ville, vers la route de Strasbourg, ouvre un feu violent de mousqueterie, mais, devant la prompte riposte des avant-postes, se retire.

5 - Séjour dans Sarrebourg (19 Aout 1914).

Au petit jour, le colonel reçoit l'ordre d'opérations pour la journée du 19.

La mission du la 16^e division est d'attaquer les hauteurs de la rive droite de la Sarre entre Saarltruf et Reding. C'est la 32^e brigade qui doit exécuter l'attaque. Le 95^e reste à Sarrebourg. Les 2^e et 3^e bataillons regagnent leurs emplacements de la veille et continuent l'organisation de la lisière des grandes casernes, établissent avec des planches, tonneaux, tables et matériel de toute sorte, les banquettes de tir en arrière des murs et creusent des tranchées en arrière des palissades de bois. Le 3^e bataillon est chargé du secteur entre Saverne et Sarrebourg et, pour compenser l'absence de la 11^e compagnie, toujours détachée à Hoff, la 8^e compagnie et la section de mitrailleuses du 1^{er} bataillon sont mises à la disposition du commandant Varay. Le 1^{er} bataillon reste dans le village.

Les bureaux de la brigade et du régiment sont installés au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville. Le lieutenant-colonel de Chaunac, chargé des fonctions de major de cantonnement, a convoqué dans leur salle de délibération le bourgmestre et le Conseil municipal. Il leur prescrit différents arrêtés sur la police de la ville, réglemente la circulation et le stationnement sur la voie publique, et fait arrêter un certain nombre d'otages.

Le T. C. n'ayant pu arriver à temps pour le ravitaillement, la municipalité est mise en demeure de nous fournir une journée de pain sur bons de réquisition réguliers. Et l'officier de détails a fort à faire pour régler les comptes des boulangers qui apportent leurs pains dans le bureau du régiment transformé en magasin.

De temps à autre, de gros obus tombent sur les casernes et sur la ville ; quelques civils sont blessés.

A l'Ouest, la 32^e brigade a commencé son mouvement et nos postes voient des éléments qui progressent. Sur les hauteurs occupées par l'ennemi, au nord de Sarrebourg, on observe la même animation au travail que la veille. Au delà, on aperçoit pour la première fois une « saucisse » allemande, qui s'élève au-dessus de l'horizon. Un avion vient survoler la ville à très faible hauteur.

Bien vite, on remarque que les espions pullulent dans la ville. Tous les moyens sont employés pour renseigner l'ennemi : signaux par les fenêtres et les lucarnes, téléphones installés dans les caves et les fours, lignes téléphoniques branchées sur les nôtres, individus se mêlant aux troupes et cherchant à en tirer des renseignements. Le lieutenant-colonel de Chaunac prescrit aux sapeurs de couper tous les fils téléphoniques de la poste et des différents établissements de la ville. Bientôt, grimpés sur les toits, les hommes cisaillent les fils qui tombent de toutes parts. La compagnie de jour fournit des patrouilles qui perquisitionnent dans la ville et, en peu de temps, font une abondante moisson d'espions pris en flagrant délit de conversation avec l'ennemi par téléphone ou par signaux. Des charges destinées à faire sauter les ponts de la route et du chemin de fer sur la Sarre, sont arrachées par le génie.

Cependant, la journée s'écoule dans le plus grand calme.

Dans la soirée, on apprend que l'attaque de la 32^e brigade a échoué avec de lourdes pertes causées par les « gros noirs ». Le colonel Tourret, rendant compte de cet échec dans son carnet de campagne, envisage la situation avec clairvoyance et songe avec mélancolie aux difficultés qu'il prévoit pour le lendemain. La « Supériorité de l'artillerie lourde ennemie s'accroît sur notre 75 et l'attaque échoue. Qu'en adviendra-t-il demain ? On n'a pas vu notre artillerie lourde d'armée, et le 13^e corps, à notre droite, est encore loin en arrière ».

La 12^e compagnie, qui a été relevée dans Hoff par une compagnie du 13^e et n'a pu rejoindre de jour travers un terrain complètement vu de l'ennemi, arrive à la tombée de la nuit, ayant subi quelques pertes dues au bombardement.

On reprend les mêmes dispositions que la veille au soir et la nuit s'écoule assez calme, troublée seulement par quelques éclatements espacés et par une courte fusillade qui provoque une alerte vers minuit.

6 - Combat devant Sarrebourg (Eich), 20 août 1914

Le 20 aout, la 16^è division reprend l'offensive avec les mêmes objectifs que la veille, Le 95^è est chargé d'enlever Eich et la crête tenue par l'ennemi entre les cotes 316 et 325, en liaison à droite avec le 85^è qui doit enlever Reding et la cote 316, à gauche avec la 32^è brigade qui doit enlever Saarltruf et la cote 325.

Le colonel Turret donne ses ordres, la ligne des casernes sera franchie à partir de 5 heures par le 3^è, puis par le 1^{er} bataillon. Le 2^è bataillon restera à la disposition du colonel commandant la brigade.

A l'heure dite le mouvement commence. La compagnie Barrat (11^è) et la compagnie du Couédic (9^è), constituant l'avant-garde du régiment, sont chargées d'enlever la Maladrerie et Eich.

Devant Sarrebourg, dans la direction de l'objectif, s'étend d'abord un long glacis, coupé obliquement par la route de Strasbourg, et par la voie ferrée de Saverne. Au bas de la pente, une rivière coule au milieu des prairies; au delà passe une voie ferrée, et enfin, de l'autre coté de la voie s'étend le petit village de Eich, tout près des pentes que tiennent si solidement les Allemands depuis deux jours.

Les deux compagnies partent, la 11^è longeant le talus de la voie du chemin de fer; la 9^è, à 400 mètres plus à droite, suivant, en file indienne, les bords de la route. A 300 mètres de la lisière du village, le capitaine Barrat déploie rapidement trois de ses sections en plein champ, face à Eich. Aussitôt la compagnie est prise à partie par un tir violent de 77 qui cause quelques pertes. En bonds rapides, exécutés avec un ordre parfait, la compagnie arrive au ruisseau. Les mitrailleuses ennemies ouvrent le feu. Deux sections sautent dans le lit du ruisseau, deux autres le franchissent au pont du chemin de fer et à une passerelle, et toute la compagnie au delà du ruisseau se déploie contre le talus de la voie ferrée qui offre un abri contre les balles.

La 9^è compagnie, de son coté, a pu progresser jusqu'à la Maladrerie et l'entrée du Petit Eich. Le capitaine de Couédic déploie trois sections aux talus de la route et détache la section Raulin à la lisière nord de Eich où, bientôt, se porte également le gros de la compagnie Barrat.

Activement, les éléments qui occupent le village, organisent défensivement les maisons de la lisière, percent des créneaux dans les murs et disposent des matelas aux fenêtres. Les civils, apeurés, se réfugient dans les caves en prévision du bombardement ennemi, qui, en effet, ne tarde pas à se déclencher. Peu intense, d'abord, il atteint une grande violence. Les obus de gros calibre s'abattent sur les maisons, cependant que les 77 et 105 tombent en grand nombre sur les sections restées à la voie ferrée et à la route. Les tranchées ennemies les plus rapprochées sont à 400 ou 500 mètres au delà du village. Un instant des groupes allemands tentent d'en sortir, mais notre feu les oblige à refluer. Le bombardement redouble de violence ; de nombreux incendies se déclarent et, à chaque instant, des pans de mur et des toitures entières s'effondrent. Les hommes tirent par les créneaux et les fenêtres chaque fois que l'ennemi paraît. Les blessés sont emmenés dans les caves, ou les habitants du voisinage leur donnent des soins. Une maison, qui commence à flamber, s'effondre sous l'action d'un 210, ensevelissant toute une demi-section qui constitue sa garnison.

Mais à droite et à gauche, le bataillon n'a aucune liaison. Le 85^è à droite, le 13^è, à gauche, n'ont pu continuer leur progression et les éléments d'Eich se trouvent en pointe. D'importantes fractions ennemies descendant les pentes, commencent à déborder le village de chaque coté.

Le capitaine Barrat détache vers la gauche une section qui arrête par son feu, l'avance allemande. Mais, plus loin, vers l'ouest, on aperçoit l'ennemi qui progresse.

A droite, le groupe du capitaine du Couédic est pris dans un bombardement de plus en plus intense et les pertes sont déjà lourdes.

Le capitaine, sans se soucier du danger, reste debout et circule derrière ses hommes, les encourageant à chaque instant : « Tenez bon les enfants, il faut protéger la retraite des

camarades ! » Un obus tombe à quelques mètres de lui, et un éclat le frappant à la tempe le renverse mortellement blessé; il meurt presque aussitôt.

Bientôt, les deux compagnies avancées, complètement débordées et très réduites, doivent se replier. Par petits groupes, utilisant de nouveau la route et la voie ferrée, elles reviennent à la lisière de Sarrebourg ou elles retrouvent le reste du bataillon qui les recueille.

On les reçoit avec joie, car le bruit avait couru de leur destruction totale, et on ne comptait plus les revoir.

7 - Combat dans Sarrebourg

Dès le matin, les bataillons se tiennent prêts à suivre le mouvement des 9^e et 11^e compagnies. Déjà, la Maladrerie et Eich enlevés, les 10^e et 12^e compagnies commencent leur mouvement. Mais devant la violence de la contre-attaque qui se dessine sur les ailes, ordre est donné à ces compagnies de revenir à leur point de départ et de tenir les lisières de la ville au nord de la route de Strasbourg en bordure de la caserne.

La résistance s'organise. Le 2^e bataillon se déploie à la lisière de Sarrebourg, face à l'Est et au Nord-est, devant la caserne des Uhlans, le 1^{er} bataillon à gauche de la route de Bühl.

Vers 9 heures, le bombardement de la ville commence avec une grande violence. Des obus de gros calibre s'abattent sur les lisières tandis que les fusants criblent de leurs éclats les rues et les places de la ville. Installés derrière les palissades et aux fenêtres des casernes, les hommes du 3^e bataillon aperçoivent nettement les colonnes ennemies déboucher des hauteurs de Reding et des bois à 3 kilomètres à l'est de la ville. Elles cherchent à gagner le fond de la vallée du ruisseau de Bièvre qui passe à Buhl et à Eich. Lorsque les premiers éléments arrivent à 1.500 ou 1.200 mètres, le feu de nos fusils et de nos mitrailleuses commence. Du flottement se met dans la troupe ennemie, mais la progression allemande reprend, soit par petits groupes qui précèdent par infiltration, soit par vagues qui avancent par bonds dans les récoltes. Et sans cesse de nouvelles troupes arrivent et se massent dans le ravin. Notre feu ne s'arrête plus. Le 75 se met de la partie et fait de terribles ravages dans les rangs ennemis.

Un instant, le colonel Reibell et le colonel Turret, venus à la caserne applaudissent au tir des hommes et les encouragent : « Tenez, disent-ils, le 13^e corps arrive pour nous renforcer et appuyer notre droite ».

A leur tour, le 1^{er} et le 2^e bataillon aperçoivent la progression ennemie qui menace de plus en plus notre droite et ils ouvrent le feu.

La section de mitrailleuses du 1^{er} bataillon fait merveille. Installée derrière une palissade de jardin, elle dirige un feu meurtrier sur les troupes ennemies, cependant que le chef de section le lieutenant Potier, une cigarette aux lèvres, indique flegmatiquement les changements d'objectifs. Malgré les pertes, les fractions ennemies arrivent sans cesse et se massent contre la pente à 800 mètres environ de la lisière.

Le bombardement ennemi devient furieux. Les casernes, les cimetières, les magasins militaires sont plus particulièrement visés.

Nos pertes sont nombreuses.

Les mauvaises nouvelles affluent. A droite, le 85^e, combattant vers Buhl a subi de grosses pertes, a perdu son colonel et presque tous ses officiers, et le régiment décimé se replie vers Imling faisant complètement à découvert le flanc du 95^e.

Maintenant, les Boches débouchent du ravin où ils se trouvent, mais notre feu violent les cloue à quatre cents mètres de la lisière sans qu'ils puissent approcher davantage. L'infanterie ennemie ouvre le feu à son tour et la fusillade est de plus en plus intense. Il devient impossible de circuler à la lisière autrement qu'en rampant. Une section de la 4^e compagnie, qui veut se déployer entre deux maisons, est fauchée presque en entier. Les palissades de bois, derrière lesquelles s'abritent des fractions, sont hachées par les balles ennemies, et beaucoup d'hommes,

insuffisamment protégés par le remblai de terre qu'ils ont établi, sont tués ou blessés. Des agents de liaison, rampant à travers les nappes de balles, vont dire aux éléments les plus avancés qu'il faut tenir coûte que coûte pour donner au 13^e corps le temps d'arriver.

Le lieutenant-colonel de Chaunac, resté à l'Hôtel de Ville, parcourt fréquemment les rues menacées, n'ayant pour toute réserve qu'une section de garde de police et la compagnie du génie. Il raconte l'anecdote suivante dans son carnet de route : « A ce moment, le bourgmestre, un vieillard de quatre-vingts ans, fort digne du reste, vint me trouver et me dit : « Monsieur le colonel, j'ai la charge de cette cité, je me suis efforcé de vous bien recevoir. Je vous demande si vous vous retirez, de ne pas faire de mal à la ville dont je suis le premier magistrat ». Au premier abord, un peu surpris, je me demandais quel mal il supposait que je pouvais faire à sa ville; puis je pensai qu'il devait croire que nous allions mettre le feu en nous retirant, et je lui répondis qu'il n'était pas dans les habitudes des armées françaises de mettre le feu au gîte qui les avait abritées, que c'étaient des mœurs germaniques »

Un instant après, se tenant avec le colonel Reibell, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, malgré les fusants qui éclatent sans cesse sur la place, le lieutenant-colonel de Chaunac reçoit une balle de schrapnell qui le blesse assez sérieusement au front. Le colonel Reibell le fait conduire aussitôt à la Mairie, panser rapidement et emmener par une voiture médicale. Des éléments du 3^e bataillon qui, à ce moment, passent sur la place, voient partir avec regret ce chef aimé pour sa douceur et sa calme bravoure.

L'ennemi devient de plus en plus pressant. Le feu des obusiers lourds allemands s'accroît. Le bataillon Varay, trop en pointe à la lisière Nord, quitte les casernes en partie détruites et déjà en flammes. Les compagnies Sallé et Barrat sont envoyées à la station : la compagnie Giot barre un instant les rues derrière l'Hôtel de Ville, puis est renvoyée au point le plus menacé sur la route de Buhl et elle s'installe dans un cimetière. Il est peut-être 15 heures. Le colonel Reibell rappelle un dernier ordre : « Le 95^e se couvre de gloire..., le 13^e C. A. arrive Que le régiment tienne jusqu'à 16 heures et le colonel commandant la brigade demandera que le drapeau soit décoré ». Cet ordre, communiqué aux troupes donne à chacun une ardeur nouvelle « Rampant sur la ligne de feu pour porter cet ordre », nous écrit le sergent Monin, fourrier de la 3^e compagnie, détaché en liaison auprès du commandant de Bibal, « Je revois toujours un camarade qui, presque seul (tous à ses côtés étant tombés), tirait dans la position à genou avec un sang-froid et une régularité merveilleuse. Lorsqu'il n'avait plus de cartouches, il prenait celles de ses voisins morts et continuait sans rien dire. « Tu vas te faire tuer, lui dis-je, couche-toi un peu », il me répond : « Il n'y a plus que moi debout par ici, ça ne craint rien ». Ce soldat, si brave, s'est distingué dans bien d'autres combats, et les soldats du 95^e le connaissent tous : il est devenu adjudant Aussourd.

À plusieurs reprises, l'ennemi tente d'arriver à la ville en si grand nombre qu'il menace de submerger les défenseurs, et chaque fois nos mitrailleuses et nos fusils les rejettent avec d'énormes pertes. Le colonel est venu près de la 4^e compagnie pour mieux diriger la résistance. Les hommes qui manquent de cartouches prennent celles des blessés et des morts. Tous les gradés se saisissent d'un fusil et font le coup de feu.

Il fallait tenir jusqu'à 16 heures; à 16 h. 30, tout le monde tient encore et le 13^e corps n'est pas arrivé. La situation devient critique. Les Allemands, de plus en plus nombreux, sont à faible distance des nôtres ; à gauche, ils ont déjà commencé à s'infiltrer par la lisière Nord de la ville et, sur la droite, des fractions importantes débordent complètement Sarrebourg dans la direction de Buhl. Le nombre des défenseurs est très diminué par les pertes. Une résistance prolongée plus longtemps entraînerait la capture de tout le régiment qui, bien qu'avec peine, peut encore se dégager. Le colonel Tourret donne au bataillon l'ordre de se replier au Sud de la ville.

La 3^e compagnie, au milieu d'une grêle de balles, reste encore vingt minutes sur ses positions pour protéger la retraite du régiment. « Avant notre départ, raconte le sergent-fourrier Monin, chacun brûlait le plus de cartouches possible pour simuler des renforts. »

8 - La Retraite

Pendant ce temps, le régiment a commencé à battre en retraite, mais ce n'est pas chose facile. L'ennemi a déjà pénétré dans la ville et toutes les rues sont battues par les balles. Constatant le recul de nos troupes, les civils ouvrent le feu sur les nôtres, des balles partent des fenêtres, des soupiraux, (les caves, des portes qui s'entrouvrent un instant. Le colonel part un des derniers avec la 4^e compagnie et le drapeau, les hommes en colonne par quatre au pas cadencé, baïonnette au canon. Des éléments se trouvent en présence de groupes ennemis qui barrent les rues et doivent se frayer un passage à la baïonnette. Dès que la lisière sud de Sarrebourg est franchie, les unités sont prises sous un feu violent de fusils et de mitrailleuses ennemies placés aux deux ailes, et là encore, beaucoup d'hommes restent sur le terrain. La plus grande partie du régiment se replie par la route d'Imling à 600 et 800 mètres de la ville. La compagnie de génie a organisé pour le tir un mur de jardin et une levée de terre; les hommes se regroupent là un instant et exécutent des feux sur les fractions ennemies qui débouchent de toutes parts; la section de mitrailleuses du lieutenant Potier tire quelques rafales ajustées et efficaces sur un détachement allemand qui se présente de flanc. Mais cette position est débordée, il faut continuer la retraite, et, les mitrailleuses rechargées, le lieutenant Potier frappe du plat du sabre ses chevaux pour exciter leur allure et avoir le temps d'aller mettre en batterie plus loin. Des fractions utilisent pour la retraite les bords de la Sarre, mieux protégés des flancs, mais déjà des mitrailleuses boches, installées à la lisière de Sarrebourg, déciment les troupes qui ont empruntés ce cheminement.

Le général de Maud'huy stationne sur la route, son porte-fanion auprès de lui, et reste impassible au milieu des obus. Comme il aperçoit la musique qui bat en retraite, il lui indique la direction à suivre et appelant le sous-chef Brault : « En vous en allant, jouez nous donc un morceau de votre choix », « La Marche Lorraine ?, mon général », « Oui! ». Au milieu des éclatements des « gros noirs », les musiciens exécutent leur morceau, mais bien des épaules se voutent et le pas cadencé s'accélère rapidement jusqu'à une allure voisine du pas de course. Le général de Maud'huy reste à cet emplacement et ne repartira qu'un des derniers.

Le colonel Tourret recueille une partie des débris du 95^e auprès d'Imling, repasse la Sarre et la voie ferrée et déploie un instant dans les fosses le groupe ainsi constitué. A ce moment on voit vers l'Est les premiers éléments du 13^e corps qui arrivent dans un ordre parfait.

Les patrouilles de cavalerie en avant, les tirailleurs bien alignés, et déjà, l'artillerie ennemie déclenche un feu violent sur ce nouvel objectif; comme la nuit tombe le groupe rassemblé par le colonel se porte sur la rive du canal à 2 kilomètres à l'est de Xouaxanges où il se déploie de nouveau, puis à la nuit noire, se porte à Lorquin. Il y arrive à 1 heure du matin. Mais tout le régiment n'est pas là.

Les fractions du 3^e bataillon qui se trouvaient à la station de Sarrebourg (compagnies Sallé, Barrat, une fraction de la compagnie Paulin) se sont repliées en ordre, entre la voie ferrée et la route de Paris, s'arrêtant fréquemment pour exécuter des feux sur l'ennemi qui suit ou qui menace les flancs. Ces éléments arrivés à Xouaxange se sont trouvés grossis de la compagnie Bouvier (6^e) et de la section de mitrailleuses du lieutenant Potier. Le colonel Reibell, qui s'est installé dans une petite maison du village, donne des ordres. La compagnie Barat est envoyée en soutien d'artillerie au pont de Xouaxange, les deux autres compagnies prennent une formation d'avant-postes avec deux grand-gardes sur la route d'Imling et le canal. La nuit est passée sur ces emplacements.

9 - Pertes

L'héroïsme du 95 au cours des combats de Sarrebourg a malheureusement coûté de lourdes pertes: 1.067 tués, blessés ou disparus.

Tout le service médical est resté dans l'hôpital de Sarrebourg avec de nombreux blessés ramenés des lisières de la ville.

Parmi les officiers, le capitaine du Couédic a été tué, le lieutenant-colonel de Chaunac et le sous-lieutenant Guyotat, blessés ont pu être évacués; le capitaine Bourne, les lieutenants Dumont et Fuchs, le sous-lieutenant Jollas, soignés à l'hôpital de la ville ont été pris avec le service de santé.

Le capitaine Giot blessé en quittant Sarrebourg au moment de la retraite ne voulant pas risquer la vie de ses hommes qui lui offraient de l'emmener est resté seul sur le terrain au milieu d'une nappe de balles en attendant que les brancardiers ennemis viennent le ramasser.

10 - Retraite sur la Meuse puis sur la Mortagne (21-23 Aout 1914)

Le 21 au matin, la division se prépare à résister sur le canal de la Marne au Rhin; le 95^e doit se regrouper entre Xouaxange et Hesse et le détachement de Lorquin se met en route. Dès le jour, le groupe resté à Xouaxange a dû exécuter des feux sur les fractions ennemies qui débouchent de toutes parts. A droite, le 13^e corps d'armée bat en retraite et l'ennemi arrive en force. La encore, la section de mitrailleuses du lieutenant Potier fait du bon travail et disperse les groupes ennemis, qui cherchent à déborder le village. Mais les Allemands très nombreux maintenant, nous prennent sous leur feu rapproché. L'ordre arrive de continuer la retraite et tout le régiment se met en marche vers le sud, couvert par les compagnies Sallé et Barrat qui restent en arrière-garde. Au sud de Lorquin, l'arrière-garde se déploie fait face à Lorquin, tire sur des cavaliers qui débouchent à l'ouest du village; les avant-gardes ennemies, à leur tour apparaissent en plusieurs points. La marche reprend sur Hattigny, la frontière franchie et le soir, harassé, le régiment cantonne à Blamont, couvert par le 1^{er} bataillon qui prend les avant-postes sur la crête au nord du village.

De bonne heure, le régiment reçoit l'ordre d'exécuter des travaux de fortification sur les hauteurs au nord de Blamont. A partir de 5 heures, il se porte à cet emplacement et commence des tranchées par un brouillard intense. Bientôt un ronflement de moteur se fait entendre et on finit par apercevoir à travers la brume la masse sombre d'un zeppelin qui vole à faible hauteur; les fusils, mitrailleuses, entrent en action et une fusillade intense dure un instant. Ce zeppelin sera abattu plus loin à Badonvillers.

Sur la route, depuis Lorquin, c'est un défilé continu de charrettes chargées de meubles, de civils portant dans un sac quelques hardes et leurs objets les plus précieux, ou poussant devant eux leurs troupeaux, Tous fuient l'approche des Allemands en laissant leurs villages presque déserts. En Lorraine annexée, même à Lorquin, beaucoup d'habitants pleurent, en voyant notre recul et se décident à fuir en France les représailles allemandes.

L'ordre arrive de se replier sur Domèvre, sous la protection du 3^e bataillon en arrière-garde. Le bataillon se dispose à partir, quand l'ennemi apparaît, débouchant en colonnes nombreuses que précèdent quelques autos-mitrailleuses. Un feu violent ralentit la marche de l'ennemi et, le régiment ayant pris une avance suffisante, le 3^e bataillon part à son tour. La section Rollin qui est en queue, tombe sous le feu d'une automitrailleuse et subit de grosses pertes. Vers Domèvre, le gros de la colonne aperçoit des ennemis qui, débouchant du nord de la route, arrivent sur le flanc de la colonne. Le 1^{er} bataillon est déployé au sud du village et forme barrage pendant que le 3^e bataillon rejoint, et que le reste de la colonne part à travers champs. La retraite se continue par échelons jusqu'à Flins, sur la Meurthe, où le 95^e arrive à la tombée de la nuit.

Le 23, à 2 heures 30, le régiment reçoit l'ordre de repartir; tout le 8^e corps doit de replier d'une étape, pour se reformer au-delà de la Mortagne. On passe à Domptail, Saint-Pierremont, Deauvillers, Hablainville, et à 16 heures le régiment arrive à Ortoncourt où il cantonne.



CHAPITRE IV

Bataille de la Mortagne (Mattexay – Saint-Pierremont)

1 - Ortoncourt

Ortoncourt marque la fin de la longue étape que vient d'accomplir le régiment. Avant l'entrée dans le village, le colonel adresse à tous quelques paroles de réconfort :

« Le 95^e a perdu beaucoup de monde et vient de supporter de dures fatigues, mais il ne faut pas se laisser décourager par le dernier insuccès. De nouvelles occasions vont se présenter et le régiment est capable encore de faire de grandes choses ».

Le 24, après une bonne nuit de sommeil, les grandes fatigues des jours précédents sont presque oubliées. Le ravitaillement est bon. Les hommes achètent des provisions chez les habitants et l'ordinaire est sérieusement amélioré. Dans la matinée, le colonel réunit les commandants de compagnie et procède à de nombreuses nominations de caporaux et de sous-officiers. La joie est générale.

Mais, vers 15 heures, comme les cuisiniers préparent leur repas du soir, le régiment reçoit l'ordre de se porter immédiatement sur Clémentaine pour reprendre le village à l'ennemi. En hâte il faut boucler les sacs, renverser les marmites et partir.

2 - Mort du Colonel Tourret.

A 16 heures, le régiment s'engage sur la route de Clémentaine. Le colonel Tourret, à cheval, le dépasse et gagne la crête, avec le capitaine Ollivier, son adjoint, pour étudier le terrain. Arrivé près d'un bouquet d'arbres, il y trouve deux hommes du régiment. A peine a-t-il le temps de leur demander ce qu'ils font que deux obus de 77, deux fusants, viennent éclater juste au-dessus du groupe. Un éclat atteint le colonel au front et l'abat de son cheval. Les brancardiers le ramènent, râlant, sur Ortoncourt. Seuls, les éléments de queue du régiment voient passer le corps de leur colonel ; son visage est pâle et ensanglanté, et son bras droit pend hors du brancard. Spontanément les hommes présentent les armes. D'Ortoncourt, une charrette l'emmène, étendu sur de la paille, à Moyemont, mais il meurt pendant le trajet.

Il est enseveli le lendemain dans le cimetière de Moyemont, petit village à 6 kilomètres à l'ouest de Rambervillers et quelques jours plus tard, quand le 95^e descendant des avant-postes sera ramené à Fauconcourt et Saint-Genet, hommes et officiers du régiment viendront en pèlerinage déposer des fleurs sur la tombe de leur colonel.

3 - Clémentaine

Tout le régiment en marche sur la route de Clémentaine a bien vu deux éclatements de 77 à la crête. Mais ce n'est que plus loin, en cours de route, que la plupart des hommes apprennent la mort du colonel et tous à cette nouvelle se sentent saisis d'une poignante émotion, car ils viennent de perdre en lui un ami en même temps qu'un chef.

Le plus ancien chef de bataillon, le commandant Varay, prend le commandement du régiment, et le capitaine Sallé, de la 10^e compagnie, le remplace au commandement du bataillon.

Le régiment prend une formation d'attaque et se porte sur Clémentaine, qui, à 20 heures, est occupé, sans un coup de feu, par le 1^{er} bataillon.

Il reste une vingtaine d'habitants qui font savoir que des patrouilles ennemies ont visité le village vers 17 heures et se sont retirées dans les bois vers le Nord.

Le bataillon de Bibal prend les avant-postes et les deux autres bataillons s'installent dans le village en cantonnement d'alerte.

4 - Combat de Mattexey

Le 25 au matin, les compagnies sont alertées à 3 h 30. Le colonel Reibell rassemble le commandant du régiment et les chefs de bataillon sur le pont du ruisseau, à la sortie nord de Clémentaine et leur donne ses ordres :

L'ennemi occupe Mattexey et ses reconnaissances sont signalées dans les bois au nord de Clémentaine.

La mission de la 31^è brigade est de refouler les éléments ennemis de ces bois et de se porter à l'attaque de Mattexey.

Le 95^è appuyé par le 85^è et un groupe d'artillerie, est chargé de l'attaque du village.

Le régiment se met en marche. Le 1^{er} bataillon, qui a passé la nuit aux avant-postes, est désigné comme bataillon de droite et progresse à cheval sur la route de Mattexey. Le 3^è bataillon, bataillon de gauche, déborde vers l'Ouest, par la route de Girivillers, s'engage sous bois en colonne double et se dirige à la boussole. Le 2^è bataillon, en soutien, suit le 1^{er} bataillon. La progression, gênée par les taillis est pénible. Vers 6 h. 1/2, sans avoir trouvé l'ennemi, les deux bataillons d'attaque atteignent les lisières nord du bois. A 1.200 mètres ou 1.540 mètres au delà, on aperçoit le village de Mattexey, bordé de vergers, au fond d'une cuvette.

Dominé au Nord et à l'Ouest par les crêtes de Girivillers et de Sécouville qui sont tenues par l'ennemi, le village est séparé de nous par des champs en pente douce, coupés par quelques lignes de pommiers et encore couverts de javelles en certains points.

Vers 7 heures le commandant Varay, de la route de Mattexey, ou il se trouve avec le 1^{er} bataillon, donne l'ordre de se porter à l'attaque du village. Le mouvement commence, mais à peine le 1^{er} bataillon a-t-il fait une centaine de mètres, que de violentes rafales d'artillerie arrêtent sa progression.

L'attaque reprend vers 8 heures. Les deux bataillons partent en colonne double, les sections déployées en tirailleurs progressent par bonds, au commandement des chefs de section, dans un ordre parlait.

L'ennemi exécute un violent tir de « 77 et 105 » et des crêtes de Girivillers partent des rafales de mitrailleuses qui prennent l'attaque de flanc. La progression continue cependant dans le plus grand ordre malgré les pertes. On ne voit pas l'ennemi qui occupe des retranchements sur les croupes à l'ouest et au nord-ouest du village; mais ces feux de mitrailleuses deviennent de plus en plus meurtriers. Les éléments de tête arrivent à distance d'assaut de Mattexey. Les lignes de tirailleurs, resserrées devant le village, sont devenues très denses par suite de la convergence des deux bataillons sur un même objectif. On ne voit pas, à droite et à gauche les unités qui doivent progresser avec le 95^è, et le régiment est pris de flanc par les feux ennemis; à gauche par les mitrailleuses à droite par l'artillerie de campagne.

Le commandant de Bibal, en tête de son bataillon, est tué d'un obus, au moment où il va commander l'assaut.

Mais les cris de « En avant ! A la baïonnette ! » se font entendre, les clairons sonnent la charge et tout le monde, d'un élan, bondit au village.

Les groupes ennemis qui étaient dans le village se sont repliés sans attendre le contact, mais les allemands concentrent sur Mattexey des feux terribles de mitrailleuses.

Derrière les murs du cimetière, les éléments des compagnies Fourré, de la Ferrière, Barrat, prennent position.

Le capitaine Fourré, qui ne cesse de se prodiguer pour organiser l'occupation, a le bras traversé d'une balle.

A gauche, le capitaine Salle, activement, organise l'occupation vers la route de Girivillers, et vers le cimetière où le tir ennemi atteint une intensité inouïe.

Les pertes sont considérables. Au centre du village, le commandant Varay est blessé.

Vers 11 heures, la situation devient critique.

L'ennemi, invisible dans ses retranchements, mitraille à petite distance. Aucun renfort n'arrive. Aucune troupe ne paraît ni à droite ni à gauche. Et bientôt, l'ennemi dessine vers la droite un mouvement qui menace d'encercler le village.

Le capitaine Salle et le capitaine Fourré vont prendre l'avis du commandant Varay. La situation est la même qu'à Sarrebourg, les flancs du régiment sont menacés, l'ennemi déborde la droite. Le repli est décidé. Mais le commandant Varay, grièvement blessé ne peut suivre et reste dans le village.

L'ordre est transmis aux compagnies de battre en retraite par échelon, par bons rapides et le repli commence. Il faut franchir un glacis de plus de 1000 mètres, sur lequel se concentrent les feux meurtriers de l'ennemi.

Le terrain est littéralement fauché par les mitrailleuses et les pièces d'artillerie de l'ennemi, dont quelques unes sont rapprochées à moins d'un kilomètre, tirent par rafales ininterrompues d'obus de tous calibres. Pas un coin de terrain qui ne soit battu. Un grand nombre d'hommes tombent. La route, plus particulièrement visée, est jonchée de corps. Complètement épuisés par la course et le port du sac, beaucoup d'hommes renoncent à courir en voyant à chaque instant tomber des camarades, se dirigent vers le bois en marchant, attendant stoïquement leur tour d'être touchés. Certains se réfugient un instant derrière les tas de gerbes, qui ne leur donnent qu'une protection illusoire.

Le capitaine Sallé, blessé d'une balle de mitrailleuse à la cuisse, n'en continue pas moins à commander les fractions de son bataillon, les plus proches. Peu à peu, les débris des 1^{er} et 3^è bataillons arrivent à regagner les lisières du bois d'où ils ont débouché pour l'attaque et où, maintenant arrivent les éléments de tête du 13^è et du 85^è.

Cependant le colonel Reibell est arrivé vers midi, par la route d'Ortoncourt à Mattexey, jusqu'à la lisière du bois. Là sont restées en réserve, pendant toute la durée de l'attaque, la 6^è compagnie qui est compagnie de drapeau, la 7^è compagnie, soutien d'artillerie, et la musique.

Le reste du 2^è bataillon s'est porté jusqu'à Mattexey en soutien de l'attaque et reflue maintenant vers le bois avec le reste du régiment.

Le lieutenant porte-drapeau Dessaux reçoit l'ordre du colonel Reibell de tenter un dernier effort entraînant à l'attaque, derrière le drapeau, les compagnies restées au bois auxquelles se joindront tous les éléments qui ont reflué.

La musique et les clairons sonnent la charge. Le lieutenant Dessaux part, encadré par les sapeurs, le drapeau déployé et suivi d'une partie du 95^è qui se porte en avant.

Mais le tir de l'ennemi se concentre sur ce nouvel objectif et, en quelques instants, la troupe d'assaut est presque anéantie.

Blessé au bras, le lieutenant Dessaux reste debout et fait coucher ceux qui l'entourent. Mais, il est frappé de nouveau, grièvement cette fois, et il tombe avec le drapeau. Il se croit mortellement atteint, refuse d'être emmené avec les sapeurs et renvoie ceux-ci vers le bois.

L'ennemi approche, ses feux redoublent d'intensité et le séjour en ce point devient impossible.

Le soldat Valeix, de la 3^è compagnie, voyant que le drapeau va tomber aux mains de l'ennemi, court le ramasser et le ramène au bois.

Les débris dispersés du régiment regagnent le bois, puis groupés par quelques gradés énergiques rejoignent dans la nuit le lieu de rassemblement : Ortoncourt.

Au combat de Mattexey, le 95^è a perdu 677 hommes et 8 officiers. Le commandant Blavet, seul chef de bataillon resté indemne, prend le commandement du régiment et les trois bataillons sont commandés par les capitaines de la Ferrière (1^{er} bataillon), Bouvier (2^è bataillon) et Barrat (3^è bataillon).

5 - Ortoncourt (2^e séjour, 26 août)

L'offensive doit être reprise sur tout le front du corps d'armée le 26 au matin. La 31^e brigade est en réserve. Le 95^e reste à Ortoncourt pour se reformer, mais tout le monde doit être alerté et se tenir prêt à partir dès 5 heures du matin.

Dans la matinée, le commandant Blavet convoquent les commandants de compagnie et les sergents-majors à la mairie. On aperçoit le drapeau appuyé dans un coin, dans sa gaine, les franges déchirées, un éclat d'obus dans le fer de la hampe. On procède à une nouvelle série de nominations et la liste des promus est longue : 28 sergents, 6 caporaux fourriers, 60 caporaux.

A 11 heures, le régiment se porte en réserve à l'ouest d'Ortoncourt d'où il voit au loin se dérouler les violents combats auxquels participe la 32^e brigade vers Clémentine et Damvillers.

A 20 heures on rentre cantonner à Ortoncourt.

6 - « Renfort des Mille »

Le 27, arrive le premier renfort, venu du dépôt, 'rappelé bien des fois depuis sous le nom de « Renfort des Mille ». Ce détachement, de 1.028 hommes exactement, ne rejoint le régiment qu'après toute une odyssée. Débarqué à la gare de Chalet dans la nuit du 23 au 24, il arrive à Ortoncourt le 24 au soir, comme le régiment vient de partir; voit se dérouler, au loin, les combats du 25, retourne à Chatel le 25 au soir pour toucher des vivres, repart à la recherche du régiment, pourvoit à sa nourriture le 26 en réquisitionnant des porcs dans les villages et enfin rejoint le régiment le 27. Le renfort est réparti entre les compagnies mais celles-ci restent encore très au-dessous de leur effectif normal.

Le 27 au soir, comme le régiment, encore en réserve, stationne au sud-est d'Haillanville, le lieutenant-colonel de Chaunac rejoint le régiment et reprend le commandement du 95^e.

7 - Avant-postes de Damvillers

Les attaques pour enlever la ligne de la Mortagne solidement tenue par l'ennemi, continuent sans interruption. Le 95^e reste en réserve et, suivant les fluctuations de la bataille, occupe des emplacements variés. Le 27, il se porte au nord d'Ortoncourt. Puis va cantonner à Haillanville. Le 28, il occupe successivement plusieurs emplacements aux abords de Clémentine, puis, la nuit, bivouaque en plein champ, sous la pluie. Le 29, il prend la seconde ligne des avant-postes dans la région de Damvillers, sur la rive gauche de la Mortagne et il reste là jusqu'au 3 septembre.

Le 1^{er} bataillon occupe le bois de Corres; le 2^e le bois du Haut de Corres; le 3^e, le village de Damvillers. De jour, les compagnies des 1^{er} et 2^e bataillons se déploient au talus du chemin de fer, devant le ruisseau au delà duquel, le 8^e, en ligne avancée, est en contact avec l'ennemi. La nuit venue, une section par compagnie est laissée à la voie ferrée, et le reste vient bivouaquer dans le bois.

Huit prisonniers allemands blessés, réfugiés dans la maison d'une garde-barrière et abandonnés par les leurs, sans nourriture et sans soins depuis plusieurs jours, sont recueillis et évacués par le capitaine de la Ferrière,

De nombreuses traces subsistent des récents combats. Des cadavres allemands non ensevelis, gisent dans le bois et répandent une odeur insupportable.

Les hommes se construisent, pour passer les nuits, de petits abris en branchages. Ils ne sont pas habitués au froid, et toute la nuit ils grelottent. N'ont de couvertures que ceux qui en ont rapporté de Sarrebourg ou ceux qui ont pris la toile de tente des prisonniers boches. Pendant cette période, le ravitaillement est très défectueux et, pour suppléer au manque de légumes, les

hommes vont chercher des pommes de terre dans les champs abandonnés. Un jour, à Damvillers, la 11^è compagnie a la bonne fortune, de trouver, dans les décombres d'une maison, plusieurs porcs grillés par l'incendie.

Le personnel médical qui a été capturé en entrant à Sarrebourg, est enfin remplacé, et le régiment a le bonheur de recevoir comme médecin-chef, le docteur Marie, dont tout le régiment appréciera bientôt la science et le dévouement

8 - Séjour à Fauconcourt et à Saint-Gents (3-7 Septembre)

Le 3, à 2 heures du matin, le 29^è régiment d'infanterie relève le 95^è sur ses emplacements. Le bataillon de la Ferrière (1^{er}) et l'état-major du régiment viennent cantonner à Fauconcourt, le bataillon Blavet (2^o) et le bataillon Barrat (3^o) à Saint-Gents. Chaque matin, les compagnies font l'exercice pour remettre en main les réservistes arrivés du « Renfort des Mille ». Seul, le bataillon Barrat va exécuter des travaux au bois de Marienprey et ne rentre que le soir.

Le 5, on apprend de nombreuses nominations. Les lieutenants Lamandé, Liévin, Potier, Rimbault, Lépineux, Baumann sont promus capitaines ; les sous-lieutenants de Fressiniat, Rayel, Rollin. Blanchot, Audebert et Vidal sont nommés lieutenants. Aux sous-officiers qui se sont le plus brillamment conduits depuis le début est donné le galon de sous-lieutenant : au sergent-major Daval, aux adjudants Pineau, Dubourgdiou, Desfourneaux, Duplaix, aux sergents Paulet, Caillat, Valude, Giron, Gisard, Gènevet, Massacris, au sergent-fourrier Bodin.

Enfin, l'encadrement du régiment est complété par de nombreuses nominations de sous-officiers et de caporaux.

9^o Encadrement du Régiment

à la date du 5 Septembre 1914

Etat-major du Régiment

Lieutenant-colonel DE CHAUNAC, commandant le régiment;
Capitaine OLLIVIER, adjoint au chef de corps;
Médecin-major de 2^è classe MARIE, chef de service ;
Lieutenant AUDEBERT, officier d'approvisionnement ;
Sous-lieutenant TINDON, porte-drapeau;
Lieutenant VIDAL, officier de détails.

1^{er} Bataillon

Etat-Major du Bataillon

Commandant DE LA FERRIERE, commandant le bataillon;
Lieutenant DE LA HOSSERAYE, adjoint.

1^{ère} Compagnie

Lieutenant RAYEL;
Sous-lieutenant DESFOURNEAUX.

2^è Compagnie

Capitaine COURNOT;
Sous-lieutenant DUPLAIX.

3^è Compagnie

Capitaine LEPINEUX ;
Sous -lieutenant MASSACRI.

4^è Compagnie

Lieutenant DE FRESSINIAT
Sous-lieutenant CAILLAT.

2^è Bataillon

Etat-major du Bataillon

Commandant BLAVET, chef de bataillon;
Médecin auxiliaire de 2^è classe MALLET.

5^è Compagnie

Capitaine LE MANDE.
Sous-lieutenant GIRARD

6^è Compagnie

Capitaine BOUVIER;
Sous-lieutenant PINEAU

7^è Compagnie

Capitaine DE LA SOURCE
Sous-lieutenant GENEVET;
Sous -lieutenant GIRON.

8^è Compagnie

capitaine LIEVIN
Sous-lieutenant BODIN

3^è Bataillon*Etat-major du Bataillon*

Capitaine BARRAT, commandant le bataillon;
Médecin auxiliaire MERLIN.

9^è Compagnie

Lieutenant ROLLIN;
Sous lieutenant DUBOURGDIEU

11^è Compagnie

Capitaine POTIER
sous-lieutenant DAVAL
sous-lieutenant PAULET

10^è Compagnie

Capitaine RIMBAULT;
Sous-lieutenant MERLIN.

12^è Compagnie

Capitaine RAULIN ;
Lieutenant BLANCHOT.

10 - Avant-postes devant Saint-Pierremont

Dans la nuit du 7 au 8 septembre, le régiment relève le 29^è régiment d'infanterie et prend les avant-postes devant Saint-Pierremont, au-delà de la Mortagne: le 1^{er} bataillon occupe le secteur nord du bois de Feing, tout près de Saint-Pierremont; le 2^è le secteur sud du bois de Feing et le bois des Aulnes. En déca de la Mortagne, le 4^è bataillon occupe le bois de Lalau, avec trois compagnies. Une compagnie étant détachée à la station de Damvillers.

La ligne d'occupation ennemie est jalonnée par les villages de Magnières, Saint-Pierremont et, plus à droite, Xalleville.

Le 8, un ordre de la division prescrit du manifester une grande activité sur la ligne des avant-postes, pour maintenir l'ennemi en haleine et empêcher qu'il ne dégarnisse le front sans que nous nous en apercevions. Puis à 15 heures, l'ordre arrive d'envoyer une patrouille d'une demi-section sur Saint-Pierremont. Si, arrive au Pont, l'officier qui la commande estime que le village est dégarni, une compagnie tachera de prendre pied dans Saint-Pierremont; mais la question qui prime, tout d'abord, est de faire des prisonniers.

C'est au 1^{er} bataillon, qui est à 200 mètres environ de Saint-Pierremont, que revient cette mission. Trois patrouilles détachées par les 1^{er}, 2^è et 3^è compagnies se portent sur le village qu'elles cherchent à aborder simultanément en différents points. Les Allemands les laissent arriver jusqu'aux premières maisons, puis ouvrent un feu violent par les fenêtres. Nos patrouilles rentrent avec des pertes : 2 tués et 5 blessés. Le capitaine Cournot, commandant la 2^è compagnie, qui, debout au milieu des balles, cherche à rallier sa patrouille, est lui-même légèrement blessé par une balle.

Dans la nuit du 8 au 9, arrive l'ordre d'attaquer. C'est le moment de la progression de la Marne. D'après certains indices, l'ennemi opérerait des retraits de troupe sur le front de la première armée. Pour empêcher ces prélèvements, toute la première armée doit prendre l'offensive dans la journée du 9.

Les 1^{er} et 3^è bataillons sont chargés d'attaquer le village de Saint-Pierremont; le 3^è bataillon par la lisière Ouest, le 1^{er} bataillon à la lisière Sud. La 4^è Compagnie restera à la lisière nord du bois de Feing et le 2^è bataillon, en position à la lisière nord du bois des Aulnes, appuiera l'attaque de ses feux. Vers 2 heures du matin, les troupes d'attaque prennent leurs dispositifs.

Le 3^e Bataillon passe la Mortagne sur des passerelles préparées en aval du moulin de Damvilliers et s'établit dans une prairie, face au village. Le 1^{er} bataillon sort du bois et vient se former en avant de la lisière, à droite du 3^e bataillon. La nuit est assez claire et on distingue nettement le clocher de Saint-Pierremont éclairé par la lune.

Mais, l'exécution de tous ces mouvements, le bruit des commandements, le cisaillement des fils de fer tendus devant le village ont mis l'ennemi en éveil. Des coups de feu partent de Saint-Pierremont; les mitrailleuses ennemies entrent en action, et bientôt c'est une fusillade intense qui bat la plaine. Les hommes se couchent pour laisser passer les rafales. Le feu persiste, puis des balles arrivent venant de la lisière des bois en arrière et à gauche. C'est le 56^e qui, non averti de notre attaque et entendant du bruit dans la plaine a ouvert le feu.

L'attaque de nuit par surprise est éventée. Ordre est donné aux deux bataillons de regagner le bois de Feing, que l'ennemi bombarde violemment pendant le reste de la nuit.

De nouveaux ordres arrivent; une seconde attaque sur Saint-Pierremont, appuyée par l'artillerie, aura lieu à 8 heures; les trois bataillons agissant ensemble. Deux bataillons du 95^e seront en soutien et occuperont le bois de Feing et le bois des Aulnes. Le 3^e bataillon sera chargé de l'effort principal. A 8 heures, l'attaque se déclenche. Le bataillon de la Ferrière, formé à la lisière, se porte en avant immédiatement, de toutes les fenêtres de Saint-Pierremont, de tous les créneaux des murs, part une fusillade intense. Les tirailleurs progressent par bonds, dans les champs d'avoine et de betteraves, sous un feu meurtrier. Une section de la première, fauchée par les mitrailleuses est étendue dans un champ, alignée comme à la manœuvre. La progression continue en rampant, quelques éléments qui arrivent jusqu'au village sont anéantis et des corps restent accrochés aux palissades des jardins.

L'ennemi domine le terrain, et des mitrailleuses installées dans le clocher causent de grands ravages. Dans un champ, parsemé de tas de betteraves, des hommes cherchent à progresser d'un tas à l'autre, mais bien vite sont abattus. Le feu se concentre sur tout ce qui remue.

L'attaque est arrêtée. Bien peu ont pu échapper au feu. Quelques hommes cherchent à regagner nos lignes, en rampant dans les avoines, mais l'ennemi, qui voit les épis remuer, bat en ces points et rares ceux qui peuvent regagner le bois.

A droite, des détachements du 2^e bataillon ont tenté également d'aborder Saint-Pierremont, en utilisant les talus de la route, mais n'ont pu déboucher sous les feux des mitrailleuses.

L'attaque est arrêtée et les trois bataillons restent dans le bois de Feing sur lequel l'ennemi déclenche bientôt un violent bombardement. Les batteries de campagne allemandes harcèlent furieusement les lisières, tandis que l'artillerie lourde écrase l'intérieur des bois.

Nos pertes sont très lourdes. Un moment, les Allemands tentent à leur tour de déboucher, mais nos feux arrêtent net leur attaque.

Le régiment demeure sur ses positions jusqu'au 11. Le 12, l'offensive est reprise sur tout le front du corps d'armée. Cette fois les Allemands battent en retraite. Le 95^e les poursuit jusqu'à Domptail, où, le 14 au soir, il reçoit l'ordre de rompre le contact avec l'ennemi.

CHAPITRE V - 1

Forêt d'Aprémont

Les redoutes du Bois Brûlé

1 - Premier séjour sur les hauts de Meuse

Embarqué à Charmes le 15 septembre au matin, le régiment débarque le soir à Saint-Mihiel et va cantonner:

L'état-major et le 3^e bataillon à Han-sur-Meuse, au pied du Camp des Romains;

Le 1^{er} bataillon à Ailly

Le 2^e aux casernes de Saint-Mihiel.

Le lendemain, le régiment se porte tout entier à Bouvrais, où restent cantonner les 1^{er} et 3^e bataillons, le 2 étant détaché à Spada.

Le 18 septembre, la division reçoit mission de reconnaître les forces ennemies au nord de la trouée de Spada et de la région des grands étangs. La marche se fera en deux colonnes accolées de chacune une brigade. Le 95 sera second régiment de la colonne de gauche, constituée par la 31^e brigade.

Le mouvement, retardé, s'exécute dans la nuit du 18 au 19. Le régiment arrive vers minuit à Saint-Maurice-sous-les-Cotes et libère les fractions de la 2^e D. C. qui tiennent les avant-postes.

Le 1^{er} bataillon et deux compagnies du 2^e bataillon vont à Deuxnouds et le 3^e bataillon à Billy-sous-les-Cotes. Le colonel donne des ordres pour qu'aucune lumière ne soit allumée dans les cantonnements, vers l'Est, et tout le monde reste en cantonnement d'alerte. Dans la journée du 19, les dispositions de contact sont prises. La 31^e brigade a pour objectif Woël et Doncourt et c'est le 85^e qui doit fournir le principal effort, le 95 tenant fortement les points occupés et se retranchant en utilisant les travaux qui existent déjà sur la ligne de défense, au pied des Cotes.

La manœuvre se déroule normalement sans que le 95 ait à intervenir. Cependant la violence de la canonnade, qui se rapproche d'instant en instant annonce que des forces ennemies importantes s'avancent. Aussi la surprise est-elle grande quand, le 19 au soir, on apprend, que le 8^e corps est appelé à faire partie d'une autre armée et que les troupes de la 16^e division, rompant le contact avec l'ennemi dès la nuit, embarqueront le 20 à Lérrouville et Sampigny.

La 16^e division sera remplacée par la division de réserve du 15^e corps.

Le régiment doit aller cantonner à Varvinay et Senonville mais la dispersion des unités retarde le rassemblement et une compagnie manque à l'appel; c'est la compagnie de Fraissiniat (4^e). Envoyée par le colonel Reibell en liaison entre les deux brigades elle a trouvé aux emplacements fixés, des marécages inaccessibles, d'où la compagnie ne peut se dépêtrer dans la nuit. Des patrouilles en reconnaissance ont trouvé l'ennemi à Woëll. La compagnie est obligée d'attendre le jour et ne rejoint le régiment qu'au delà de Varvenay.

Le 20 au matin, en passant à la Cote Sainte-Marie, tous les hommes du 95 voient distinctement les éclatements d'obus de gros calibre sur Hattonchatel et sur toute la ligne des Hauts-de-Meuse.

Le régiment trouve Saint-Mihiel gai et animé, et arrive à Sampigny et Lérrouville où il est embarqué entre 16 h 30 et 18 h 30.

2 - Séjour dans la Marne (21 et 23 Septembre 1914).

Le 21 septembre, entre 1 h 30 et 2 heures, le 1^{er} bataillon débarque à Villers-Daucourt, les deux autres bataillons à Sainte-Menehould, par une nuit noire, froide et pluvieuse. Le régiment va cantonner en entier à Brault-Saint-Remy, petit village à 12 kilomètres de Sainte-Menehould, où sont déjà installées plusieurs sections de grands parcs d'armée. On arrive à grand peine à caser tout le monde.

Le 22, a lieu une prise d'armes du régiment, la première depuis le départ de Bourges, le drapeau y figure avec sa hampe endommagée.

Devant le 95 rassemblé, le lieutenant-colonel de Chaunac remet la Croix de la Légion d'honneur au capitaine Cournot dont la bravoure est devenue légendaire à la suite des combats récents.

De nouveaux renforts complètent le régiment : 350 gradés et hommes arrivent du dépôt du 27, le 21 ; 430 du dépôt du 95^e le 22, et, avec ce dernier le capitaine Salle, qui s'est hâté de rejoindre aussitôt guéri de sa blessure, et le sous-lieutenant Guyotat, blessé à Sarrebourg et qui ramène avec lui son père, vieux caporal, rengagé pour la durée de la guerre.

Chacun s'attend déjà à passer dans ce village de Champagne quelques jours de repos bien nécessaire, quand, le 23, vers 9 heures, arrive l'ordre de se tenir prêt à partir immédiatement.

Profitant de notre relève à la trouée de Spada, les Allemands, dont nous avons aperçu la canonnade en franchissant les hauteurs de Saint-Mihiel, dont ils tiennent déjà les forts sous le feu de leurs obusiers lourds. En hâte, le régiment est embarqué en gare de Villers-Daucourt, le 1^{er} bataillon à 11 heures, les deux autres à 14 et 17 heures.

3 - Retour dans les Hauts-de-Meuse (23 Septembre).

Le 1^{er} bataillon débarque à Sampigny, un peu avant la nuit. De la gare on distingue les éclatements des obus de 305 et de 210 sur les forts du Camp des Romains, des Paroches, de Liouville, et la vallée retentit de leurs détonations formidables.

Le 1^{er} bataillon, arrivé le premier, est chargé de protéger, sur les deux rives de la Meuse débordée, le débarquement du reste de la division qui doit s'effectuer toute la nuit à Sampigny et à Lérrouville. Le commandant de la Ferrière, installant le gros du bataillon à Mécrin, sur la rive droite, détache des éléments sur les routes de Han, Brunette et Marbotte.

On ignore la situation exacte de l'ennemi, dont les patrouilles sont signalées en Forêt d'Apremont.

Le reste du régiment débarque dans la nuit. Le 2^e bataillon va cantonner à Lérrouville, le 3^e à Mécrin.

4 - Premiers contacts en Forêt d'Apremont,

Le massif des Hauts de Meuse est coupé, à hauteur de Sampigny, par une trouée évasée qui relie la plaine de la Woëvre à la vallée de la Meuse; bordée au Nord par les hauteurs de la Forêt d'Apremont ; au Sud, par une longue crête poussant sur la Woëvre l'éperon du fort de Liouville, cette trouée est jalonnée de l'Est à l'Ouest par les villages de Saint-Aignant, établi au bord de la Woëvre, Marbotte, Mécrin, sur la Meuse et arrosée dans toute sa longueur par le petit ruisseau de Marbotte qui descend de l'étang de Ronval à la Meuse.

Le 24 au matin, le lieutenant-colonel de Chaunac reçoit l'ordre de faire occuper par le 95, le débouché du défilé de Saint-Aignant. Au point du jour, le bataillon de la Ferrière s'engage en formations d'avant-garde sur la route de Mécrin à Saint-Aignant, protégé à gauche par des fractions qui explorent les bois. Les habitants de Marbotte, inquiets de la proximité du bombardement ennemi, sont heureux de voir passer nos soldats. Mais un contre-ordre arrive : la division aura pour mission de tenir solidement les têtes de ponts en avant des passages de la Meuse.

Le bataillon de la Ferrière s'arrête vers Ronval. Le bataillon Barrat reste à Mécrin. Le bataillon Blavet tient la tête de pont de Pont de Meuse. Une patrouille allemande d'une quinzaine d'hommes descendant de la route de la Louvière, tombe dans un petit poste de la 4^e compagnie qui ouvre la feu et lui cause des pertes. Le reste de la journée s'écoule sans incident. Le bombardement des forts de Liouville et du Camp des Romains atteint une grande intensité. Le soir, le 2^e bataillon, détaché en mission spéciale, quitte la 16^e division et ne rejoindra le régiment que huit jours plus tard.

Le 25, dans la journée, nos reconnaissances, qui explorent le bois échangent plusieurs coups de fusil avec les patrouilles allemandes.

Le soir, la 32^e brigade attaquant Apremont par la Woivre, le 95 est mis à la disposition du colonel Mathieu commandant cette brigade et doit appuyer l'attaque en progressant par la route de la Louvière (dite route stratégique). Le régiment s'engage dans le bois, couvert par le bataillon de la Ferrière, qui refoule les patrouilles ennemies et arrive jusqu'à hauteur du Bois Brûlé.

Dans la journée du 26 septembre, reprise de l'attaque. La 16^e division doit chercher d'abord à atteindre et à dégager la route de Saint-Mihiel à Apremont. Le bataillon de la Ferrière à droite de la route stratégique, prolongé lui-même sur sa droite par deux compagnies du 29, placées sous le commandement du lieutenant-colonel de Chaunac ; Le bataillon Barat, à gauche de la route, progressant par le bois de la Louvière, se portent en avant et repoussent plusieurs postes ennemis qui laissent des morts et des blessés sur le terrain. Avant la nuit, la lisière nord du bois est occupée parallèlement à la route d'Apremont à Saint-Mihiel, dont nous sépare une clairière de 150 à 200 mètres de large. Cette route, bordée déjà de tranchées, est très fortement tenue par l'ennemi, et toutes les tentatives faites pour en approcher restent vaines.

5 - La Redoute de Bois Brûlé

A la lisière nord du bois, le 1^{er} bataillon et les deux compagnies du 29, après en avoir délogé les postes allemands et les avoir rejetés à la route d'Apremont à Saint-Mihiel, occupent la redoute du Bois Brûlé.

C'est un ouvrage permanent comprenant deux bastions que relie une courtine, d'environ 250 mètres, le bastion sud à la jonction du Bois Brûlé et du Bois Jurat, le bastion nord, au milieu de la lisière du Bois Brûlé. Ces bastions sont constitués par un rang de casemates à demi enterrées, recouvertes de troncs d'arbres et de terre. Sur le sommet, un chemin de ronde est bordé d'un parapet permettant le tir. En avant de l'ouvrage, s'étend un épais réseau de fil de fer, semblable aux réseaux protégeant les forts. A 200 mètres en arrière, en plein bois, existent des ouvrages rectilignes ayant le même dispositif de casemates surmontées de parapets pour le tir. Ils deviendront bien connus de toute la division sous le nom de « Vieux Abris », comprenant les abris est et les abris ouest.

Ces ouvrages, construits longtemps avant la guerre, et déjà un peu délabrés, incapables de résister à l'action d'un obus de 150, nous paraissent offrir une grande sécurité à cette époque où l'on ignore encore les abris et les réseaux. De plus, par leur situation, ils tiennent sous leur feu une grande partie de la route de Saint-Mihiel-Apremont et les débouchés des bois au nord de la route. Aussi, les Allemands s'acharneront-ils sur la redoute, accumuleront pour s'en emparer les mêmes moyens matériels que pour des fortifications plus importantes, les attaques et feront des sacrifices énormes.

6 - Premières tranchées en Forêt d'Apremont.

(27 Septembre - 1^{er} Octobre 1914)

Déployés à la lisière du bois que battent à tout instant des tirs d'infanterie ennemie, nos hommes se sont mis immédiatement à creuser le sol. C'est là que commence pour le régiment la guerre de tranchées qu'il devait poursuivre de longs mois dans la même région.

Le 1^{er} et le 3^e bataillon restent cinq jours sur ces emplacements, dans les tranchées à peine ébauchées au début mais que l'on perfectionne peu à peu. Ce sont d'abord des séries de trous peu profonds occupés chacun par trois ou quatre hommes. Chaque jour, on les approfondit pour arriver à tenir debout et bientôt, certaines compagnies les recouvrent d'une toiture de branchages chargés d'un peu de terre pour protéger les occupants contre les éclats.

Mais ce n'est que plus tard au cours de nouveaux séjours en ligne que l'on réunira ces trous pour former une tranchée continue.

Assis dans leurs niches, les hommes bougent à peine, et la nuit pendant que la moitié veille, l'autre moitié, recroquevillée, recherche un sommeil interrompu à chaque instant, par le froid, la bruine, les fusillades subites.

De l'autre côté de la clairière, en bordure de la route et à la lisière du bois de la Corvée des Prêtres, l'ennemi se tient dans les tranchées qui ont arrêté notre progression. A tout instant, de part et d'autre, des fusillades intenses se déclenchent, surtout pendant la nuit; localisées d'abord sur un point, elles gagnent rapidement de part et d'autre, et bientôt, sur tout le front qui s'étend d'Apremont au Bois d'Ailly, elles atteignent une intensité inouïe. Au bout d'un quart d'heure le tir diminue, cesse pour reprendre avec la même violence un instant après. A chaque fusillade les nappes denses de balles abattent des pans entiers de branchages et la forêt s'éclaircit de jour en jour aux abords des lignes. Il est difficile d'arrêter ces fusillades inutiles qu'un rien provoque: le passage d'une patrouille ennemie, un bruit suspect en avant des lignes, l'énervement d'un veilleur. L'artillerie ennemie devient de plus en plus active et bat fréquemment les lisières nous causant chaque fois des pertes. Mais notre artillerie qui vient de rejoindre, s'installe peu à peu et commence à nous soutenir.

7 - Premières attaques ennemies

Le régiment occupe tout le front compris entre la redoute et la cote 362, soit 1.200 mètres environ. La répartition des unités est la suivante :

A droite: Le bataillon de la Ferrière, s'étend de la redoute à la grande allée, appelée la voie romaine. La compagnie Rayel (1ère) tient le bastion Nord. Le reste de la redoute étant occupé par deux compagnies du 29è R. I. Les compagnies Lepineux (3è) et Cournot (2è) sont en bordure du bois, entre le bastion Nord et la voie romaine, et la compagnie de Freyssiniat est en réserve, au bord d'un layon transversal, avec le chef de bataillon, à 400 mètres plus en arrière.

A gauche : Le bataillon Barat s'étend de la voie romaine à la cote 862. La compagnie Rollin (9è) à droite de la route, la compagnie Potier, avec un peloton, en bordure du bois à gauche de la route et un peloton barrant la route à 500 mètres plus en arrière; la compagnie Blanchot (12è) à la croupe que l'on appellera plus tard « ouvrage du 134 », la compagnie Raimbault (10è) en soutien dans le bois de la Louvière.

Alors que sur le front du 1er bataillon, les hommes sont au coude à coude, sur le front du 3è bataillon, beaucoup plus étendu, la protection est assurée par des petits postes espacés qui, en cas d'attaque doivent se replier sur le gros des compagnies.

A gauche, un bataillon du 227è mis à la disposition du lieutenant-colonel se tient dans le ravin de la Source et nous relie au 85è qui occupe le bois d'Ailly.

Le poste de commandement du lieutenant-colonel, est d'abord au carrefour de layons du Bois Brulé, à quelques centaines de mètres en arrière des lignes, dans un abri de feuillages construit par les sapeurs, puis, il est reporté à une carrière en bordure de la route près de la cote 360. C'est là que s'installe également le poste de secours où se prodigue le docteur Marie.

L'objectif pour le 95è reste toujours la route Saint-Mihiel-Apremont, et particulièrement la cote 362, point important qui domine tout le massif de la forêt d'Apremont; le 27, une patrouille, commandée par le sergent Paquet, a pu aller jusqu'à la route, près de la cote 362 qu'elle a trouvée occupée par l'ennemi. Mais par la suite, tous les efforts qui sont faits pour arriver à la route, échouent.

L'ennemi, qui s'est retranché solidement, accueille par des fusillades nourries toutes les tentatives de notre part, et, chaque jour, il essaie lui-même, avec insuccès, d'enfoncer notre ligne.

Pendant la journée du 28, le bombardement de notre lisière par obus de 77 et de 105 s'accroît. Au début de la nuit une activité anormale règne devant tout le front du 3è bataillon. Une attaque est probable et tout le monde est alerté. A 22 heures, à la faveur d'un magnifique clair de lune,

une attaque boche, forte d'un bataillon, se déclenche à gauche de la route stratégique, aux cris de « Hourrah! Vorwaerts ! » que dominent des sonneries de clairons. Les postes se replient sur les gros des compagnies. Accueillie par un feu violent, l'attaque est presque aussitôt disloquée. Seuls, quelques petits détachements ont pu passer dans les intervalles des compagnies. Ils seront recueillis le lendemain à la lisière, au fur et à mesure qu'ils se présenteront pour essayer de rentrer dans leurs lignes.

A 2 heures du matin, l'attaque allemande est renouvelée. Cette fois, elle n'arrive même pas jusqu'à nos postes avancés, décimée dès le début par un feu nourri. Tout le reste de la nuit on entend les appels et les coups de sifflet des Boches qui se rallient, les cris des blessés, la circulation incessante des brancardiers. Au petit jour, les cadavres restent encore nombreux devant nos lignes, et nous ramenons plusieurs blessés, abandonnés sur le terrain.

Les jours suivants, de nouvelles tentatives sont arrêtées instantanément par les fusillades intenses qui se déclenchent à la première alerte.

Le bombardement ennemi devient chaque jour plus meurtrier et cause des pertes sérieuses, les retranchements étant encore très imparfaits.

Le 28, le Capitaine Cournot qui, depuis l'arrivée s'est refusé à séjourner dans une tranchée, et se tient en plein terrain, à 10 mètres en arrière de sa ligne, au pied d'un arbre, est blessé grièvement, la poitrine traversée d'une balle de shrapnell. Il mourra quelques jours plus tard à Commercy, pleuré de ses hommes et de ses camarades.

Enfin, le 1er octobre, le 95è est relevé par le 134è R. I., sous un violent bombardement qui cause des pertes aux deux régiments.

Le sous-lieutenant Dupleix, qui a remplacé le capitaine Cournot comme commandant de la 2è compagnie, est tué. Le régiment se regroupe sur la route à hauteur du ravin de Ronval et se met en marche sur Mécrin, fixé comme cantonnement de la journée.

En cours de route, le lieutenant-colonel rencontre successivement le général de Mondésir commandant la 16è division, et le général de Castelli, commandant le 8è corps d'armée qui, l'un et l'autre, prient le lieutenant-colonel de transmettre leurs félicitations au 95è pour sa vaillante tenue pendant ces derniers jours.

Le régiment réduit à deux bataillons a arrêté pendant 6 jours une division bavaroise attaquant continuellement par brigades successives, l'a empêchée, par sa ténacité, d'atteindre le ravin de Marbotte, et a permis de constituer et de faire arriver des divisions d'infanterie et d'artillerie.

Arrivé à Mécrin, le régiment prend un jour de repos, puis reçoit l'ordre de se porter en réserve de corps d'armée à Pont-sur-Meuse et Boncourt où il pourra prendre enfin un repos bien gagné. Pendant les 6 jours passés en ligne, ses pertes ont dépassé deux cents tués ou blessés.

Le 2è bataillon, détaché pendant ce temps pour une mission spéciale en Woëvre, rentre le 1er octobre à Saint-Julien où il est remis à la disposition du colonel.

8 - Combats de Xivray et Marvoisin (*bataillon Blavet*) (2è)

Débarqué dans la nuit du 23 au 24 septembre à Sampigny, le bataillon Blavet, après avoir passé la nuit aux casernes de Lérrouville, est désigné le 24 au matin pour tenir la tête de pont de Pont-sur-Meuse. A 8 heures, à peine installé, il reçoit du général de division l'ordre d'aller occuper le village et la croupe de Girauvoisin et, à 14 h 30, de se porter à Broussey-en-Woëvre, en soutien de la 2è division de cavalerie.

Le bataillon arrive sur ses emplacements à la tombée de la nuit.

La 7è et la 8ècompagnies restent à Broussey avec le commandant Blavet; la 5è et la 6è, sous le commandement du capitaine Sallé, sont poussées jusqu'à Bouconville où, le soir même, elles relèvent des éléments de cavalerie détachés en avant-postes dans des retranchements ébauchés au nord et à l'est du village.

Le 25, les 5^è et 6^è compagnies restent à Bouconville, qu'occupe également une brigade de cavalerie, et le commandant Blavet se porte, avec les deux autres compagnies, à Rambucourt, village tenu par une autre brigade.

La mission du bataillon est d'assurer la garde et la défense éventuelle des villages, conjointement avec le groupe cycliste et la division de cavalerie.

Cavaliers et fantassins fraternisent joyeusement et font en commun des patrouilles dans la plaine marécageuse.

A 16 heures, le commandant Blavet et la 7^è compagnie rejoignent Bouconville en vue d'une action offensive qui doit être exécutée le lendemain matin sur Xivray.

Le 26, au point du jour, l'opération s'effectue sous la direction du commandant Blavet. Les 5^è, 6^è et 7^è compagnies partent de Bouconville, protégées sur leur droite par la 8^è compagnie et un escadron à pied partant de Rambucourt. Un brouillard intense favorise le mouvement. Le groupe principal progresse, la droite en avant, en glissant le long de la pente à l'est de la route, gêné en plusieurs endroits par les clôtures en fil de fer qui bordent les prairies. Arrivé devant l'objectif, le bataillon se redresse, franchit un petit affluent du Rupt de Mad sur des échelles utilisées comme passerelles de fortune et s'empare du village de Xivray ou la 7^è pénètre par la lisière ouest et la 8^è par le centre.

Le commandant Blavet demande quelques volontaires pour aller reconnaître Marvoisin. Immédiatement, le sergent Forest, le caporal Marembert et une quinzaine d'hommes se présentent. La reconnaissance part en file indienne, utilisant les fossés en bordure de la route.

Arrivée à proximité de Marvoisin, elle aperçoit, embusqué aux premières maisons du village, un petit groupe d'ennemis qui défile à toute vitesse devant nos coups de fusil. Le détachement traverse Marvoisin, se porte à la lisière nord, et se déploie derrière un mur face à Richécourt dont il rend la route d'enfilade. Le village est fouillé. Les Allemands pendant leur occupation, ont enlevé tous les hommes valides et renfermé, dans une maison, une vingtaine de femmes et d'enfants. Seuls, trois vieillards ont été laissés dans leur demeure.

Tous ces pauvres gens, dont beaucoup n'ont pas mangé depuis quatre jours sont heureux d'être délivrés par nos soldats.

Un seul endroit guéable, indiqué par les habitants, peut permettre à l'ennemi d'accéder au village, mais notre reconnaissance le prend sous ses feux.

A la tombée de la nuit, une patrouille d'une quinzaine d'ennemis revient vers le village. Le sergent Forest lui laisse passer le ruisseau et faisant ouvrir le feu seulement à bonne portée abat plusieurs ennemis, dont un blessé qu'on ramène prisonnier le lendemain.

La nuit arrive, les 5^è et 8^è compagnies viennent occuper Marvoisin sous le commandement du capitaine Sallé et se couvrent par des avant-postes ; le reste du bataillon reste à Xivray avec le commandant Blavet.

Le bataillon doit tenir Xivray-Marvoisin pour relier les attaques qui sont exécutées à droite par la 64^è brigade de réserve, contre Richécourt ; à gauche, par la 44^è brigade de réserve contre le bois Gérécamp, et, en cas de nécessité de marcher sur Montsec.

Pendant la nuit du 26 au 27, de fortes patrouilles ennemies qui tentent d'approcher de Marvoisin, sont repoussées.

Le bataillon passe trois jours sur ces emplacements, soumis à un bombardement continu. Les villages de Xivray et de Marvoisin sont écrasés par les obus de tous calibres. Les compagnies de Marvoisin tiennent la croupe au nord du village, face à Richécourt et aux tranchées allemandes qui couvrent la crête à l'est de Richécourt; les compagnies de Xivray occupent les croupes au nord et à l'ouest du village face aux tranchées ennemies qui sont devant les lisières du bois Gérécamp. Les hommes couverts à la crête par une ligne de postes, se tiennent à contre pente, abrités en petites colonnes dans les sillons, les fossés où il faut rester immobile toute la journée.

Le deuxième jour, des éléments de tranchées, résultats de travaux opiniâtres, sont ébauchés, mais demeurent bien médiocres contre le bombardement incessant des batteries ennemies. Le ravitaillement est défectueux.

La situation du bataillon est des plus pénibles. Pourtant, nos gars font preuve d'une endurance superbe. Sous les obus, ils gardent un moral élevé et un stoïque entrain qui font l'admiration des unités voisines.

Le 27 au soir, le bataillon est relevé par un bataillon du 340, passe la journée du 30, au repos, à Rambucourt et se rend, le 1er, au matin, à Saint-Julien, où il rejoint la 16^è division.

Le 28, le général Varin, commandant la division de cavalerie écrit au commandant Blavet :
« Je tiens à vous féliciter pour la façon brillante dont votre bataillon a rempli la rude tâche qui lui était confiée ».

Et, quelques jours plus tard, la citation suivante, à l'ordre de l'Armée vient récompenser l'admirable conduite du 2^è bataillon :

Le général Dubail, commandant la 1^{ère} armée, cite à l'ordre de l'Armée le 2^è Bataillon du 95^è Régiment d'Infanterie (Commandant Blavet):

« Mis provisoirement, le 26 Septembre, à la disposition de la 2^è Division de Cavalerie a reçu mission, avec deux escadrons à pied, d'enlever les localités de Xivray et de Marvoisin ; le bataillon s'est acquitté de cette tâche avec le plus bel entrain et la plus grande bravoure:

Retranché dans ces deux localités sous un feu violent d'artillerie lourde des plus intenses, il a tenu trois jours et trois nuits avec un calme parfait, donnant par sa superbe attitude, l'exemple des plus hautes vertus militaires;

Le 2^è Bataillon du 95^è est une troupe d'élite. Il vient d'accomplir un fait d'armes qui l'honore grandement ! »

9 - Le Régiment en Reserve

En réserve de C. A. à Pont-sur-Meuse et Saint-Julien, les bataillons peuvent enfin prendre un peu de repos.

Cependant ils ne restent pas inactifs. Chaque matin ils partent des cantonnements à 5 heures et vont rendre les emplacements de réserve dans les bois au sud de Marbotte. Là, ils exécutent des travaux variés, creusent des tranchées à la lisière nord, tracent des sentiers sous bois, ou bien, ce qui devient de plus en plus fréquent, confectionnent des fascines, des claies, des gabions, à l'aide de branches coupées dans les bois.

Bien vite, les hommes deviennent très adroits dans l'exécution de ce dernier travail. On constitue ainsi à Marbotte, Ronval, Saint-Agnant, des dépôts où viennent s'approvisionner en matériel de fascinage, les troupes en ligne.

Le soir, la nuit arrivée, les bataillons rentrent au cantonnement.

Mais bien souvent un ordre interrompt les travaux. Un bataillon est désigné pour se porter à Marbotte, à la cote 360 ou à la Croix-Saint-Jean, afin de soutenir une attaque ou de renforcer momentanément la défense, et le bataillon reste la une nuit ou plus longtemps, frustré, de sa part de repos.

C'est ainsi que le 4 au soir, les 2^è et 3^è bataillons sont mis à la disposition du général Rouquerolle, commandant le secteur du Bois d'Ailly, qu'il occupe avec la « Brigade de Belfort » formée des 171^è et 172^è régiments d'infanterie, que les hommes du 95 connaissent bien à cette époque. Cette brigade est décimée par les attaques meurtrières livrées depuis plusieurs jours sans résultat appréciable, contre les lignes de tranchées allemandes ; le 2^è et le 3^è bataillons relèvent deux de ces bataillons particulièrement éprouvés.

Le bataillon Barat relève le 1^{er} bataillon du 171, dans le secteur du « Bois d'Ailly Sud » ou de la « Maison Blanche » ; à sa droite, le bataillon Blavet relève un bataillon du 172 dans le Bois

Jaulny et doit se tenir prêt en cas d'actions ennemies à exécuter une contre-attaque en face du Bois d'Ailly.

Ces deux bataillons passent quatre jours sur ces emplacements, dans des tranchées étroites et peu profondes, où il faut rester couché toute la journée pour ne pas recevoir de balles. Le sol est jonché de cadavres français, restés à la suite des dernières attaques, et on n'arrive pas à les enterrer tous.

De jour, des tireurs ennemis, montés sur les arbres, abattent tous les isolés qui circulent dans le bois et même dans l'intérieur de la tranchée. Mais on les découvre, et quelques bons tireurs les ont vite abattus; pour sa part, le sergent Métivier de la 12^e compagnie, en « descend » trois en un instant. La tranchée, approfondie, est déjà un peu plus confortable quand, dans la nuit du 7 au 8, les deux bataillons sont relevés et viennent cantonner à Pont-sur-Meuse.

Le régiment reste quatre jours en réserve et, le 11 au soir, comme les bataillons se disposent à rentrer au cantonnement après avoir exécuté dans le bois les travaux habituels de fascinage, un ordre arrive de se porter directement en ligne ou le régiment tout entier doit monter la nuit même. En même temps on apprend l'évacuation du lieutenant-colonel de Chanac. Encore affaibli du sang perdu à Sarrebourg, revenu incomplètement guéri au 95, privé de soins depuis son retour, il est gravement malade depuis quelques jours, et le 11 au soir, après avoir embrassé le drapeau qu'il remet au commandant Blavet, il est évacué.

10 - Organisation en secteurs

La zone d'action du 8^e C. A. s'étend sur le front Aprement-Bilée; elle comprend deux secteurs, l'un dans les bois, l'autre sur la Meuse. La limite commune est le méridien qui passe par la cote 322 « Bois d'Ailly».

A droite du 8^e C. A. se trouve le 31^e, en liaison sur le méridien du clocher d'Aprement. A gauche se trouve le 31^e groupe de divisions.

Chaque secteur est divisé en deux sous-secteurs :

<u>Secteur des Bois</u>	<u>Sous-secteur :</u>	<u>Commandant :</u>
Cdt de secteur :	Bois Jurat	Colonel Valentin, Commdt
Gal Cdt la 16 ^e Div	Bois Brûlé	la 32 ^e Brigade
QG : Lerouville	Bois de la Louvière	E.M. : Saint-Agnant
	<u>Sous-secteur :</u>	<u>Commandant :</u>
	Forêt d'Apremont	Gal de Rouquerol, Commdt
	Bois d'Ailly	la Brigade de Belfort
		E.M. : Marbotte
	<u>Sous-secteur :</u>	<u>Commandant :</u>
	Rive droite	Lt-Colonel Garbit, Commdt
<u>Secteur de la Meuse</u>		le 56 ^e RI
Cdt de Secteur :		E.M. : Mécrin
Gal Cdt la 15 ^e Div	<u>Sous-secteur</u>	<u>Commandant :</u>
Q.G. : Sampigny	Rive Gauche	Colonel Reibell, Commdt
		La 31 ^e Brigade
		E.M. : Courcettes-sous-bois

11 - Bois Jurat, Bois Brûlé, Bois de la Louvière

L'ordre du 11 prescrit :

« Le 95^e régiment d'infanterie relèvera ce soir, sitôt que la nuit le permettra sur le front Bois Brulé, Bois Jurat, Apremont, un bataillon du 134^e, un bataillon du 13^e (celui de l'ouvrage) et un Bataillon du 29^e Les batteries allemandes d'obusiers d'Apremont vont être combattues des cet après-midi par notre artillerie. »

En le transmettant, le colonel Reibell ajoute:

« Le 95^e a été choisi pour relever trois bataillons de front en raison de l'a valeur éprouvée de ce regiment. »

Le 1^{er} bataillon est désigné pour occuper le secteur du Bois Jurat, le 2^e, le secteur de la Louvière, et 3^e, le secteur du Bois Brulé.

Le régiment passe par Marbotte et l'étang de Ronval. Sur la route de Saint-Agnant, un officier de chaque bataillon relevé, vient chercher le bataillon relevant pour le conduire à son emplacement.

Seul, le 2^e bataillon relève directement en première ligne.

Les deux autres bataillons montent d'abord aux emplacements de réserve immédiate où ils doivent rester 24 heures avant de monter en première ligne; le 1^{er} bataillon aux abris de la cote 322 à 200 mètres de la première ligne qui fait face au Bois Jurat; le 3^e bataillon à la cote 360, dans des abris en branchages, à 800 mètres en arrière de la redoute du Bois Brûlé. Et, le lendemain soir, tout le régiment, déployé en première ligne, passe, au point de vue de la défense, sous le commandement du colonel Valentin de qui dépend tout le sous-secteur.

a) Le secteur du Bois Jurat

Le plateau au sud du Bois Jurat, occupé par le bataillon de la Ferrière, vient d'être le théâtre d'actions meurtrières engagées par le 29^e régiment d'Infanterie.

Le 27 septembre, une compagnie, déployée à la lisière sud du Bois Jurat et se portant à l'attaque, a été complètement fauchée par les mitrailleuses ennemies démasquées seulement au dernier moment, et les corps jonchent encore le terrain.

Au début d'octobre, une nouvelle attaque, tentée par les 29^e et 13^e régiments d'infanterie, s'est heurtée à des réseaux ennemis déjà établis à la lisière du bois et cette fois encore les pertes ont été lourdes. Au milieu du plateau, sous les rafales de mitrailleuses; les survivants ont commencé à creuser le sol en hâte en s'aidant de leurs cuillers, de leurs quarts, de leurs mains même. Ce sont des trous de tirailleurs ainsi commences qui constituent la première ligne du 1^{er} bataillon. Une deuxième ligne est ébauchée à 150 mètres plus en arrière. Enfin, des abris de réserve sont installés un peu plus au sud contre les pentes de la cote 322.

Le bataillon à la moitié de son effectif dans les deux lignes qui barrent le plateau, l'autre moitié est en réserve à la cote 322 ; les compagnies de ligne et de réserve alternent tous les deux jours.

Chacun, stimulé par le commandant de la Ferrière, travaille à améliorer la position.

En ligne, on approfondit les trous, on commence à les relier pour avoir une tranchée continue, on amorce un boyau pour permettre, de jour, l'accès de la première ligne. La nuit on reçoit quelques rouleaux de fil de fer que l'on déroule sur le sol à 30 mètres en avant de la tranchée, en les enchevêtrant parfois de branchages, ce qui est considéré alors comme le dernier perfectionnement; ce sont les premiers réseaux.

Les abris de réserve sont constitués par des huttes de branchages à toiture très basse adossés contre les talus pierreux de la cote. Peu à peu, on les perfectionne en renforçant les parois avec des pierres ou en creusant un peu le sol.

Ce sont ces niches et ces cases, à peine améliorées, qui constitueront, un peu plus tard, les abris de réserve du "Camp Turret".

Le bataillon de la Ferrière subit quelques pertes au début. La nuit, seul moment où l'on puisse circuler sur le plateau, la compagnie de ligne envoie aux emplacements de réserve les corps des tués de la journée pour qu'ils soient ensevelis. Le secteur devient relativement plus calme au bout de quelques jours. Constatant la violence des combats qui se livrent immédiatement à gauche, à la redoute du Bois Brulé, les hommes se trouvent relativement bien par comparaison

avec la situation de leurs voisins; ils comptent rester là quelques jours, lorsque le 18, ils apprennent leur relève pour la nuit suivante, ils sont presque déçus.

b) Le Secteur du Bois Brûlé

Au moment où monte en ligne le 95 la redoute n'est plus entièrement en notre possession. Pendant que le régiment était en réserve, l'ennemi a continué à livrer de furieux assauts pour s'en emparer, laissant chaque fois dans nos réseaux de nombreux cadavres.

Enfin, le bastion nord, écrasé par les obus, sa garnison presque anéantie, a dû être abandonné, mais les Allemands n'en peuvent occuper que la lisière extérieure. Vainement leurs attaques cherchent à occuper tout l'ouvrage ; l'intérieur du bastion est semé de leurs corps; des blessés ennemis y gisent depuis plusieurs jours, sans que, ni les Allemands, ni nous, ne puissions aller les ramasser, sous les feux incessants qui se croisent.

C'est sur le front de la redoute que, le 12 au soir, le bataillon Barat relève un bataillon du 13^e. L'accès du bastion sud, par lequel passent les compagnies pour gagner leurs emplacements est très difficile et il faut traverser la clairière qui le précède en rampant parmi de nombreux cadavres du 13^e restés sur le terrain.

Le dispositif du bataillon est le suivant :

Compagnie POTIER (11^e) : Tranchée devant le bastion Nord ;

Compagnie BOUCHONNET (9^e) : Courtine de la Redoute (3 sections);

Compagnie RAIMBAULT (10^e) : Bastion Nord (3 sections dont 1 à l'extérieur);

Compagnie BLANCHQT (12^e) : Tranchée devant la lisière du Bois Jurat;

RESERVE: 1 section de la 9^e et la section de la 10^e aux abris Ouest;

P. C. du Chef de bataillon : Abris Est.

Le bombardement sur toute la ligne est continu. L'ennemi a amené devant nos des obusiers de 150 et de 210 qui martèlent sans arrêt toute la partie nord du bois et, même dans la journée du 14, un certain nombre de 305 creusent, dans la zone des ouvrages, de nombreux cratères. Intense sur toute la position, le bombardement s'acharne plus particulièrement sur le bastion sud, tenu par deux sections de la 10^e compagnie et une section de mitrailleuses, placée sous le commandement de l'adjudant Ducrot.

Le soir même de la relève, une section de la 9^e compagnie, installée aux abris Ouest, est à demi ensevelie par un obus de gros calibre; on peut dégager deux blessés, mais cinq hommes restent sous les décombres.

Le 13 au matin, le bombardement reprend à 8 heures. Dans la redoute, les hommes sont collés au talus, repliés, le sac sur le dos, pour éviter les éclats, peu sont dans les casemates où l'on craint d'être enseveli par un obus ou surpris par une attaque ennemie. Un 210 tombant sur une section, tue cinq hommes et en blesse sept. Le bombardement, un peu ralenti dans la soirée, atteint sa plus grande intensité le 14. Commencé dès le point du jour, il dure toute la journée et nous cause de lourdes pertes. Un obus de gros calibre tombe sur l'enceinte du bastion, creuse une énorme brèche et projette à plusieurs mètres les défenseurs qui, à cet endroit, occupent le talus, sans autre mal qu'une forte commotion. D'autres obus tombent dans la brèche et l'élargissent. On s'attend à une attaque et, à la tombée de la nuit, la garnison ouvre un feu intense qui provoque une recrudescence du bombardement. A chaque accalmie, les hommes ouvrent le feu, et aucune attaque ennemie ne se produit. Le soir même, très réduite, la compagnie qui tient le bastion est relevée par une compagnie du 85.

Les autres compagnies du bataillon, déployées dans les éléments à peine creusés sont soumises à un bombardement presque aussi meurtrier. Les engins de tranchée ennemis, qui viennent de faire leur apparition, nivellent complètement la position en certains endroits, et nous causent des pertes. En deux jours, le 13 et le 14, le bataillon a perdu environ 120 hommes. Il appuie sur la gauche et prend, à droite de la route de la Louvière un autre secteur presque aussi pénible, mais où deux compagnies seulement occupent les lignes et alternent avec deux autres en réserve à la cote 360.

c) Secteur du Bois de la Louvière

A gauche de la route, le bataillon de la Source tient le secteur du Bois de la Louvière. L'ennemi s'acharne particulièrement sur la ligne aux abords de la route, et il faut travailler activement pour entretenir la tranchée, quotidiennement démolie par les obus et les bombes.

Dans ce secteur, on trouve un commencement d'organisation; une compagnie du génie travaille chaque jour pour établir un boyau en bordure de la route à partir de la cote 368, et un boyau reliant le coude de la route au centre de la première ligne. Les hommes qui, jusqu'ici ignorent même le terme « boyau » employé, s'extasient sur les pare-éclats, les dimensions de la fouille, et tombent en admiration devant les premiers-abris, bien fragiles pourtant, construits près de la route et qui, par la suite, garderont le nom « d'Abris du Génie ».

La route de la Louvière, pendant cette période, connaît une circulation intense. Elle dessert les deux secteurs de la Louvière et du Bois Brûlé et, de jour comme de nuit, elle est suivie par les relèves, les corvées, les cuisiniers, les agents de liaison. A hauteur de la première ligne, elle est barrée par une ligne de gabions que défend une section de mitrailleuses. Au début, protégé par le feuillage, on peut circuler sans être vu, risquant seulement les balles aveugles qui, constamment battent le bois; mais les bombardements et les fusillades qui hachent le taillis, la chute des feuilles avec la saison qui s'avance, permettent bientôt à l'ennemi de voir tout ce qui se passe sur la route et, un beau jour, une mitrailleuse placée sur son prolongement, étend sur le sol une corvée de cuisiniers qui, sans méfiance marchaient en colonne en se dirigeant vers les lignes. Pourtant, beaucoup d'isolés préfèrent, malgré les risques, la route au boyau boueux et semé de flaques d'eau, construit par le génie. Mais, chaque jour, des corps restent étendus sur la chaussée, et il faudra des ordres sévères, rendant obligatoire la circulation par le boyau pour que cessent ces imprudences inutiles.

12 - La vie de tranchée en octobre, (Novembre 1914).

En cette période d'octobre, commence pour le régiment une adaptation lente à la vie de tranchée et, insensiblement, des perfectionnements successifs conduiront à la vie en secteur organisé telle que nous la connaîtront plus tard.

En beaucoup d'endroits, la tranchée n'est pas encore continue, mais partout on cherche à relier les éléments séparés; en certains points une deuxième ligne est déjà esquissée. Des boyaux sont entrepris, mais nulle part encore on ne peut aller, de jour, en première ligne. Aussi les cuisiniers rapportent-ils le repas qu'une fois par vingt-quatre heures, le matin, avant le jour. Et bien des fois le bruit de leur arrivée à travers les broussailles, provoque le tir de l'ennemi aux aguets. Pas de réseaux (sauf les réseaux des redoutes, préparés bien avant la guerre); on se contente de dérouler un fil devant la tranchée, quand la chose est possible, et on l'accroche aux broussailles. Pas de feuillées, en cas de besoin, l'homme saute en arrière dans le taillis, risquant une balle qui ne le manque pas toujours; dans les tranchées trop rapprochées de l'ennemi, une gamelle, utilisée comme tinette, est jetée par dessus bord après usage. Pour tout abri, quelques claies étendues entre les bords de la tranchée et recouvertes d'un peu de terre; et bientôt, ces abris mêmes sont interdits en première ligne, car ils gênent le tir et sont utilisés par l'ennemi comme point de passage dans ses attaques. Cependant, on cherchera améliorer les positions, en ayant recours au matériel de clayonnage confectionné par les unités de réserve; la nuit, des corvées vont chercher, à trois kilomètres en arrière des lignes, des claies, des gabions ou fascines, matériel pesant qui n'est ramené qu'au prix de grands efforts.

Dans ces tranchées, où l'on ne peut circuler, les hommes passent leurs huit jours de ligne, ou plus, au même emplacement sans s'en écarter de plus de quelques pas. Les nuits leur sont pénibles. En dehors des heures de veille, assis au fond de la tranchée, ou sur le sac lorsque la boue est trop épaisse, ils recherchent un sommeil que leur interdisent les nuits glaciales. C'est

seulement fin octobre que chaque homme touche une couverture et que des initiatives privées commencent à procurer quelques effets chauds.

Le ravitaillement presque inexistant les premiers jours, s'organise peu à peu. Les cuisiniers, installés au ravin de Ronval, à trois kilomètres des lignes, touchent chaque soir les distributions à l'Etang, préparent la cuisine aussitôt, sur des foyers de fortune et montent le ravitaillement en même temps que les lettres, avant le lever du jour. C'est l'heure la plus impatiemment attendue dans la tranchée, mais bien souvent, le ravitaillement est à la merci d'un accident : cuisiniers qui s'égarerent sous bois dans la nuit, ou qu'un tir ennemi disperse, ou qui ne peuvent retrouver leur unité déplacée plusieurs fois dans la journée. Deux cuisiniers par escouade suffisent à peine, pour assurer le travail et les trente deux cuisiniers de la compagnie forment un groupe important commandé par le caporal d'ordinaire. Au début de novembre 1914, le commandant de la Ferrière, ne disposant plus d'aucune réserve, rassemble chaque jour après le ravitaillement de la ligne, tous les cuisiniers de son bataillon à proximité de son P. C. Il constitue ainsi une réserve de 128 fusils capable de tenir solidement la deuxième ligne en cas de fléchissement de la première, ou même de contre-attaquer pour reprendre une position perdue.

Lors de la montée en ligne du mois d'octobre les hommes sont stupéfaits de voir l'ennemi employer du matériel qui nous est encore inconnu. Les fusées éclairantes font impression; on se demande quel est ce projectile à trajectoire lumineuse, et les premières fusées déclenchent chez nous une fusillade terrible sur le point d'ou elles proviennent. Mais l'innovation la plus désagréable est celle des engins de tranchée. Vers le milieu d'octobre, sur tout le front du Bois Brulé et de la Louvière, apparaît un nouveau projectile que les hommes appellent « bouteilles ». C'est ainsi que le capitaine de la Source décrit cet étrange engin dans un compte-rendu du 14 octobre : « Les tranchées sont atteintes par des projectiles allongés en forme de bouteilles qui s'élèvent de très près avec une faible vitesse, tournoient dans l'air et retombent dans la tranchée ». Ces projectiles, nouveaux pour nous, sont des bombes cylindriques de 160 mm de diamètre et de 60 cm de long qui, plus tard, seront bien connus de tous. Le tir produit des effets terribles sur les tranchées qui sont nivelées en de nombreux endroits et, chaque jour, il nous cause des pertes. Dès que la tranchée est continue, on arrive à se garer des bombes; les hommes, avertis du départ par une faible détonation, suivent des yeux le projectile, constatent sa direction approximative, et se déplacent dans la direction opposée à celle de sa chute. Mais pour peu que l'ennemi lance plusieurs bombes à la fois, il devient impossible de se garer. Un peu plus tard, un autre projectile que les hommes désigneront du même nom de « bouteille », fera son apparition, c'est la torpille de 240 mm, contre le personnel sans abri de la redoute, produira des effets terribles. Nous n'avons rien pour répondre à ces engins et devant notre première ligne, chaque jour endommagée, on voit s'élever intact le parapet de la tranchée boche, véritable muraille de sacs à terre. A partir de novembre, l'ennemi fait usage de grenades dans toutes ses attaques. Cette fois nous en touchons également; une compagnie en reçoit jusqu'à huit, nombre considérable pour l'époque, aussi la consigne est-elle de ne pas les gaspiller. Ce sont de grosses grenades qu'on amorce avec un tire-feu accroché au poignet, et qu'un bon lanceur entraîné pourrait lancer à 15 mètres, mais personne ne sait encore les lancer, et ceux qui se risquent à en faire l'essai les projettent à quelques mètres devant le parapet de la tranchée ou elles éclatent avec un bruit formidable, à moins que le tire-feu, restant accroché, ne ramène la grenade amorcée dans les jambes du tireur ou elle éclate.

Malgré cette infériorité matérielle, malgré les privations de toutes sortes et des fatigues surhumaines, les hommes résistent héroïquement avec une ténacité admirable. Mais l'état sanitaire s'en ressent ; dès novembre, le nombre d'évacuations par fièvre typhoïde devient inquiétant et un état de fatigue physique extrême rend mortel un grand nombre de cas.

13 - Séjour en réserve (*Fin octobre 1914*).

Dans la nuit du 18 au 19, le bataillon de la Ferrière va cantonner à Pont-sur-Meuse et, deux jours après, se porte à Boncourt. Dans la nuit du 20 au 21, l'E.-M. du régiment se transporte également à Boncourt et le bataillon Barrat à Saint-Julien. Seul, le bataillon de la Source n'est pas relevé et reste dans son secteur du bois de la Louvière.

Ce nouveau séjour en réserve est consacré, comme le précédent, à des travaux de fascinaages dans la forêt. Mais le temps de travail est réduit à quelques heures par jour. Chacun dispose d'une partie de la journée pour se nettoyer, laver son linge et prendre quelques instants de détente dans ce village que tout le monde trouve agréable. Et c'est complètement reposés que, le 28, le 1er bataillon, et, le 30, le 3è bataillon, remontent en secteur.

Des renforts arrivent pour compenser les pertes des combats précédents. Le 26, 400 hommes et gradés sont reçus du dépôt de Bourges. Le 1er novembre, 300, provenant du 61è territorial de Cosne, sont répartis entre les bataillons déjà en ligne et tous paraissent un peu effarés de se voir versés dans un régiment actif.

14 - Attaque ennemie du 3 Novembre 1914.

Le 1er bataillon ne monte pas immédiatement en première ligne, mais s'installe, dans la nuit du 28 au 29 octobre, aux emplacements de réserve; de part et d'autre de la route de la Louvière à hauteur de la cote 360. Les abris, comme tous ceux de cette époque, complètement en superstructure, sont construits en clayonnages grossiers.

Le 3è bataillon occupe le secteur du bois Jurat. Le 2è bataillon tient toujours la première ligne du secteur de la Louvière ou, depuis le 11 octobre, il subit des pertes quotidiennes. Depuis quelque temps, l'action plus violente des engins de tranchée et des obusiers ennemis a fait renforcer la ligne. Le bataillon s'est resserré sur sa gauche; entre lui et la route est venu s'intercaler une compagnie du 134è. A droite, un bataillon du 29è tient la route, et l'intervalle entre la route et la redoute.

La ligne a subi quelques modifications dans son tracé. Chaque jour, en effet, des ordres du commandement rappellent que l'offensive doit être poussée sans arrêt et qu'il faut progresser à tout prix en utilisant tous les procédés permettant de gagner du terrain pied à pied : emploi de sacs à terre, fascines, tonneaux, sapes, etc... Le premier objectif à atteindre est toujours la route Apremont à Saint-Mihiel, bordée maintenant par une tranchée allemande continue. Or, notre première ligne qui était déjà solidement établie vers la route stratégique, était à 300 mètres de la ligne allemande dont la séparait une spacieuse clairière. Il a donc fallu se porter plus loin. En rampant à travers les hautes herbes, des éléments du 29è ont pu arriver très près de la ligne ennemie, se sont terrés sur place et leurs nouveaux emplacements constituent maintenant la nouvelle première ligne. C'est un saillant très prononcé constitué par des éléments de tranchée éloignés les uns des autres, sans liaison entre eux, occupés par des fractions dont l'effectif varie d'une escouade à une section.

La section la plus rapprochée est à 20 mètres de la ligne ennemie.

Les cuisiniers ont beaucoup de peine à venir jusque là. Une nuit, il leur arrive de passer sans s'en apercevoir entre deux éléments avancés et d'arriver à la première tranchée allemande. Précipitamment, ils posent marmites et bidons et bondissent en arrière. Les relèves de nuit, très pénibles, se font en rampant, homme par homme, et durent des heures.

C'est là que doit relever en première ligne le bataillon de la Ferrière, le 3 novembre avant le jour. Mais dans le cours de la nuit, un renseignement parvient au colonel Valentin : « D'après les renseignements de la division, les Allemands doivent tenter une attaque cette nuit, se tenir prêt. » La prise des emplacements est un peu avancée. Les compagnies Dubourgdiou (2è) et de Freysinnat (4è) relèvent les éléments du 29è en première ligne, et la compagnie Rayel (1ere) reste en réserve, à 500 mètres plus en arrière. La compagnie Lepineux (3è) est détachée aux abris du génie comme réserve à la disposition du capitaine de la Source.

Le jour arrive sans qu'une attaque se soit produite. Mais, vers 14 heures, soudain un bombardement terrible se d'éclanche sur notre première ligne, sur le front de la compagnie Raulin (compagnie de droite du bataillon de la Source), du 134è, du bataillon de la Ferrière et du 13è qui tient la redoute. Presque aussitôt, le tir s'allonge et bat violemment la route de la Louvière et les emplacements de réserve.

En même temps, les troupes ennemies débouchant de la ligne, se portent à l'attaque de nos positions.

Devant le bataillon de la Ferrière, l'ennemi pénètre sur les deux flancs du saillant de notre ligne en passant entre les éléments de tranchée; les troupes de première ligne sont submergées et une partie seulement réussit à se dégager et à se replier. En colonnes massives, les Allemands progressent ensuite en longeant les deux talus de la route. A la gabionnade se tient une section de mitrailleuses (2 mitrailleuses Saint-Etienne et 1 mitrailleuse Puteaux sur affut de rempart).

Les trois pièces qui prennent la route d'enfilade ouvrent le feu sur l'objectif magnifique qui se présente. Les masses ennemies prises sous le feu tombent par blocs comme des pans de murailles. La moitié de nos servants sont tués sur leurs pièces, mais les autres écartent leurs corps, prennent leur place et tirent jusqu'à la dernière cartouche.

L'attaque est arrêtée en ce point et les Boches, cloués au terrain, après des pertes énormes, ouvrent le feu. Le commandant de la Ferrière qui, arrivé avec sa compagnie de réserve, a recueilli les éléments repliés, levant sa canne crie : « En avant ! les gars ! » et entraîne les débris de son bataillon. La fusillade est intense le bataillon progresse de 100 mètres sous le tir violent de l'ennemi, s'arrête et commence à creuser une tranchée au milieu des balles qui criblent le bois.

L'attaque a été non moins violente sur le front de la compagnie Raulin, du 2è bataillon. Les obus de 210 et les « bouteilles » ont retourné la tranchée complètement en plusieurs endroits et créé des solutions de continuité dans la ligne. C'est là que passent les masses ennemies qui se rabattent aussitôt à droite et à gauche et prennent notre ligne a revers. Disposés par petits groupes dans des éléments de tranchée rapprochés, mais ne communiquant pas entre eux, les hommes sont pris comme dans des souricières; quelques-uns font face en arrière et font feu, mais la plupart en sont incapables, gênés par les toitures en clayonnage qui recouvre la tranchée. Rapidement les Boches font sortir les hommes, abattent tous ceux dont le canon de fusil est encore chaud, coupent et arrachent les équipements des autres et les emmènent. La 5è compagnie est capturée en entier, moins une section restée en réserve, et quelques hommes qui peuvent s'échapper dans la confusion du combat. Et l'ennemi reste maître de la petite crête qui nous donnait des vues sur la cote 362. La section de mitrailleuses du sous-lieutenant Guyotat, mise en batterie derrière la brèche produite dans notre ligne, empêche l'ennemi de progresser plus loin et donne aux réserves le temps d'arriver.

Ce n'est que très tard, vers 17 heures, que le capitaine de la Source apprend la capture de la 5è compagnie. Pour toute réserve il dispose de la compagnie Lépineux, réduite a deux sections, car les deux autres ont déjà été envoyées en soutien sur d'autres points. Le peloton restant et une section de la 5è compagnie sont chargés d'une contre-attaque pour reprendre la tranchée perdue. La 3è compagnie se porte à la droite du 2è bataillon, mais elle ne connaît pas le terrain, la nuit arrive, il faut un certain temps pour trouver la brèche et se relier a droite avec les éléments du 134è qui doivent appuyer l'attaque.

A 23 heures, aidée par un clair de lune magnifique, la contre-attaque se déclenche sans préparation d'artillerie. Les deux ailes glissent à droite et à gauche le long de la tranchée perdue, reprennent quelques éléments dont les occupants sont tués, mais la fusillade part si intense du côté ennemi que, en quelques instants, le peloton de la 3è compagnie a perdu les deux tiers de son effectif. On stoppe a très' faible distance de la ligne ennemie, avec laquelle on échange des coups de feu. Les pertes augmentent. Avant le jour, le capitaine de la Source fait revenir à 100 mètres plus en arrière les débris de la contre-attaque qui ramènent leurs blessés et,

immédiatement, au nouvel emplacement, les hommes se mettent à creuser une nouvelle première ligne. Au jour, un fossé offrant une légère protection, reste insuffisant à empêcher les pertes. Enfin, la tranchée s'approfondit et, le 10 au soir, quand le bataillon du 134^e R. I. vient enfin relever le 2^e bataillon et la 3^e compagnie, devant la tranchée perdue, existe une nouvelle ligne bien aménagée de laquelle partent deux antennes (les raccords avec l'ancienne ligne) à chacune desquelles est placé un poste.

A cette contre-attaque du 3 novembre, le régiment a perdu 454 hommes dont 279 disparus, prisonniers ou tués entre les lignes.

Le bataillon de la Ferrière, réduit à trois compagnies, reste sur place, A droite de la route, jusqu'au 19. Soumis continuellement à un violent bombardement par « bouteilles » et obus, il subit de lourdes pertes. Les lieutenants de Freyssiniat et Genevet sont tués par un obus, le 8 novembre; sur la route de la Louvière. Le 12, après une lente préparation par « bouteilles » l'ennemi saute dans un saillant de tranchée à droite de la route; des fractions de la 1^{re} et 2^e compagnies contre-attaquent aussitôt et, au prix de pertes sérieuses, reprennent en entier le terrain perdu.

Le 16 novembre, le lieutenant-colonel Goybet vient prendre, en ligne, le commandement du régiment; le commandant Blavet reprend le commandement du 2^e bataillon et le capitaine de la Source, celui de la 7^e compagnie.

Le 17 au soir, le bataillon Blavet relève à droite de la Louvière le bataillon de la Ferrière très éprouvé et, celui-ci descend en réserve à la cote 360 et au ravin de Ronval.

15 - Combats des 25 et 26 Novembre.

Dans le secteur à l'ouest de la route, que tient le bataillon Blavet, existe maintenant un commencement d'organisation. Une tranchée de première ligne et une tranchée de deuxième ligne sont reliées entre elles et reliées à la route par un long boyau, encore peu profond.

Deux compagnies occupant la première ligne et deux compagnies sont en réserve dans des huttes de branchages. L'ennemi, de son côté, travaille activement à améliorer sa tranchée que l'on aperçoit très distinctement et, depuis plusieurs jours un boyau qu'il pousse vers le centre du bataillon Blavet nous inquiète un peu.

Dans la nuit du 24 au 25, la neige se met à tomber et une couche assez épaisse recouvre bientôt le sol. Au petit jour, comme les cuisiniers viennent de repartir, l'ennemi déclenche subitement un violent bombardement par « bouteilles » sur toute la première ligne entre la route les redoutes.

Aussitôt, dans la tranchée, occupée à droite par la 7^e compagnie, à gauche par la 5^e compagnie, commence la course habituelle pour fuir les points de chute des bombes. Les projectiles arrivent en si grand nombre que bientôt les morts et les blessés gisent nombreux dans la tranchée.

A 7 heures, la dernière torpille tombe, les mitrailleuses ennemies tirent haut dans les arbres pour faire baisser la tête aux occupants de première ligne et, au même instant, une colonne ennemie, qui s'est massée dans la sape, se dirige vers nos lignes et bondit dans notre tranchée.

Elle tombe sur une section de la 7^e compagnie qui, déjà très amoindrie par les pertes, et surprise par l'attaque, est prise en entier.

Et immédiatement l'ennemi cherche à progresser à droite et à gauche, en utilisant le boyau pour progresser à la grenade et le parados pour prendre les défenseurs à revers. La 2^e section de la 7^e compagnie résiste énergiquement; un officier boche tue à bout portant, d'une balle de revolver, le chef de section, le sous-lieutenant Giron, et blesse, d'une balle au cou, le caporal Paussier qui accourt, mais celui-ci cloue son adversaire à la paroi de la tranchée avec une telle violence que l'arme reste fichée, la baïonnette tordue.

Malgré un corps à corps d'un instant, l'ennemi, qui a débordé de chaque côté, a bientôt occupé la tranchée sur un front de 200 mètres ; les éléments de la 7^e compagnie et de la 5^e se replient sur la deuxième ligne pour échapper à la capture. Et, immédiatement, sous le commandement du capitaine de la Source, qui donne le premier coup de pioche, on commence une tranchée pour relier la deuxième ligne à la partie de la première ligne tenue encore par le régiment de droite.

A gauche, une compagnie du 56^e, également bousculée par l'ennemi, a dû abandonner un peu de terrain.

Le lieutenant-colonel Goybet, prévenu, rend compte au colonel Valentin qui prescrit une contre-attaque. Les 6^e, 7^e et 8^e. Compagnies sont rassemblées dans la deuxième ligne et le commandant Blavet, accompagné de sa liaison, part en tête du bataillon qu'il entraîne.

Il tombe 50 mètres plus loin, criblé de balles; beaucoup d'hommes tombent avec lui et l'attaque est arrêtée.

Des renforts arrivent. Tout un bataillon du 56^e se porte à la tranchée de deuxième ligne. Le bataillon de la Ferrière, à Ronval, reçoit l'ordre d'envoyer immédiatement une compagnie en ligne pour se mettre à la disposition du lieutenant-colonel et de suivre avec le reste du bataillon. Mais presque tout le monde est parti à la corvée de fascines dans le Bois de la Commanderie ; un peloton de la 2^e compagnie et un de la 3^e, restés dans le ravin, sont envoyés immédiatement sous les ordres du lieutenant Daval, assisté du sous-lieutenant Portefaix. Le reste du bataillon, rappelé du bois, se porte, une heure après, à la cote 360, puis à la deuxième ligne.

La 5^e compagnie est chargée d'exécuter une nouvelle contre-attaque. En faisant la reconnaissance préparatoire, le lieutenant Clair, commandant la compagnie, est tué d'une balle au front, au moment où il traverse un layon pris d'enfilade par l'ennemi. Le sous-lieutenant Lasseygne, qui le remplace, est blessé presque aussitôt d'une balle au cou. Le sergent-major prend le commandement de la compagnie. Le chef de bataillon Ayotte, du 56^e régiment d'infanterie, qui prend le commandement du mélange de troupe accumulé dans la tranchée, charge le lieutenant Daval d'exécuter la contre-attaque à la place de la 5^e, avec ses deux pelotons. Le lieutenant Daval déploie son monde sous bois, progresse avec précaution jusqu'à mi-chemin de la tranchée perdue et soude sa droite à la première ligne toujours tenue par le 13^e. Une tentative faite pour aborder la tranchée ennemie est accueillie par un feu violent qui cause des pertes.

Le lieutenant Daval fait arrêter ses éléments et creuser immédiatement une tranchée sur son emplacement à 50 mètres de l'ennemi. La nuit arrive, la neige se remet à tomber.

Ordre est donné de renouveler l'attaque jusqu'à reprise de la tranchée perdue. Mais, jusqu'au lendemain, toutes nos tentatives échouent sous la violence des feux déclenchés par l'ennemi. Le 26 au matin, une nouvelle attaque générale est décidée pour 9 heures 30, elle doit être appuyée à droite par des éléments du 29^e et du 13^e. Le bataillon de la Ferrière et le bataillon Ayotte (56^e) se tiennent en soutien de la 2^e ligne.

Le lieutenant-colonel Goybet se porte avec son adjudant secrétaire Challe dans l'élément de tranchée, qu'avec une poignée d'hommes, le lieutenant Daval organise. Il donne ses instructions aux commandants de compagnie réunis. La 6^e compagnie, à gauche, appuiera le mouvement par son feu. Les clairons, rassemblés en 2^e ligne, doivent sonner la charge.

A 9 heures 30, le lieutenant-colonel, debout sur le parapet de la tranchée crie "En avant". L'attaque est vigoureuse, mais un tel feu l'accueille que quelques hommes seulement arrivent jusqu'à la tranchée ennemie. Seul, le sergent Serre, de la 2^e compagnie, qui entre dans la tranchée, peut en revenir grièvement blessé. La fusillade ennemie se prolonge avec une intensité inouïe. Les branches s'abattent par pans entiers coupés par la nappe de balles, ce qui fait dire au lieutenant-colonel, resté debout à l'adjudant Challe: « Ne trouvez-vous pas que les Boches tirent un peu haut. »

Enfin l'ordre parvient de faire cesser ces attaques infructueuses ou le régiment a subi de lourdes pertes. On revient à la ligne de départ sur laquelle on se fortifie, et le soir, un bataillon du 171^e et un bataillon du 210^e chargés de reprendre l'attaque, viennent remplacer sur la première ligne, les éléments du 95.

16 - La redoute au commencement de Décembre 1914

Cependant que le bataillon de la Source continue à occuper le même secteur meurtrier, le bataillon de la Ferrière est porté aux vieux abris, en soutien de la redoute dont on attend la chute tous les jours.

Nous ne tenons plus que l'extrémité est de la Courtine et le bastion sud. Ce n'est plus qu'un amas de décombres recouvrant des cadavres.

L'ennemi continue à écraser méthodiquement par torpilles de 240, et chaque soir il progresse de quelques mètres. Il faut relever tous les deux jours les unités décimées qui occupent le bastion sud. La liaison avec ce bastion devient très précaire. Deux boyaux y accèdent, mais l'un coupant un banc de pierre sur lequel on a pu approfondir que de 20 centimètres, est continuellement battu par une mitrailleuse ennemie installée à 200 mètres de là, et les cadavres s'amoncellent au point dangereux l'autre boyau suivant la lisière est du Bois Brulé, seul praticable, est constamment battu par une pièce de 77 qui prend le boyau d'enfilade et il faut passer entre deux rafales.

« Rien ne peut peindre l'horreur de l'ouvrage, avec ses gabions déchiquetés, son terrain bouleversé, ses tronçons d'arbres criblés et noircis, les morts qui jonchent le sol et que les torpilles enterrent à chaque instant, les blessés qui toute la journée demandent les brancardiers, ou crient qu'on les achève » écrit dans son journal de marche un officier du 1^{er} bataillon, détaché à la redoute avec sa section.

Et, de l'avis de ceux qui ont connu la redoute en 1914, l'horreur des champs de bataille de Verdun n'égale pas celle de la redoute, à cette époque.

17 - Le 3^e Bataillon dans le Secteur du Bois Jurat.

Depuis le 11 octobre, le bataillon Barat occupe le secteur relativement calme du Bois Jurat.

Les compagnies alternent en ligne et en réserve. Les positions s'améliorent de jour en jour. Les opérations se bornent à l'envoi de patrouilles sur le village d'Apremont et les hommes s'estiment bien partagés en songeant aux durs combats que livrent leurs camarades au Bois de la Louvière.

CHAPITRE V-2 Les attaques de 1915

1° Séjour à Vignot

Au début de décembre, le régiment quitte le secteur et va enfin prendre une courte détente à Vignot, gros village à dix kilomètres des lignes et à proximité de Commercy.

Le 7 décembre, le 1er bataillon quitte la redoute et passe en réserve de sous-secteur à l'Etang de Ronval, le 2è bataillon va à Pont-sur-Meuse, le 3è à Saint-Julien et le 10 décembre, les trois bataillons sont réunis à Vignot. Là, un peu de repos fait vite oublier les dures journées du mois précédent et l'éloignement de la ligne donne, pour la première fois, depuis plusieurs mois, une détente complète.

Seul, le lieutenant-colonel Goybet est resté en ligne, où il commande une « tranche », front de trois bataillons du 85è, 29è et du 56è, entre les redoutes et la Tête à Vache.

Le 14 décembre, commandant personnellement une attaque exécutée par un bataillon du 29è RI, placé sous ses ordres, et circulant hors du boyau sous un tir ajusté de l'ennemi, une balle lui coupe net deux doigts. Il est évacué et remplacé dans son commandement par le commandant de Belenet, venu le jour même du 29è R. I.

Le séjour à Vignot est de courte durée. Les 15 et 16 décembre, les trois bataillons remontent en secteur, les 2è et 3è bataillons en première ligne à la Tête à Vache, le 1er bataillon en réserve au ravin de Ronval et à la Commanderie.

2° Attaque du 1^{er} Janvier 1915

Pendant tout le reste du mois de décembre, le 1er bataillon se porte d'emplacement de réserve en emplacement de réserve. Il reste à Ronval et à la Commanderie du 16 au 18 décembre, cantonne à Saint-Julien du 18 au 23, à Boncourt le 24, séjourne de nouveau à Ronval et la Commanderie du 24 au 29, est rappelé Boncourt le 29 au soir et enfin repart le 30 pour aller relever, au Bois de la Louvière, un bataillon du 85è.

Là, le bataillon de la Ferrière se trouve sous les ordres du lieutenant-colonel Chauvet du 85è. Des la matinée du 31, le lieutenant-colonel Chauvet, réunit à son poste le chef de bataillon et les commandants de compagnie et leur donne le plan d'attaque à exécuter par le 1er bataillon le lendemain matin. Il s'agit de réduire le saillant ennemi qui s'avance dans nos lignes entre la tranchée de la Louvière et l'ouvrage du 134. Cet ouvrage, composé de trois sapes parallèles, sape Est, sape Centrale, sape ouest, réunies par une sape parallèle au sud, sera attaqué sur deux faces : de front par une compagnie partant de la tranchée de la Louvière et se portant de la sape Sud; de flanc, par une compagnie partant de l'ouvrage du 134 et se portant sur la sape Ouest. En cas de réussite, le reste du bataillon continuera à renforcer la position conquise. L'attaque aura lieu le 1er janvier à 7 heures.

Un détachement du génie est mis à la disposition du commandant de la Ferrière pour faire sauter les réseaux et établir une tranchée destinée à relier notre première ligne à l'ouvrage conquis. La compagnie Daval (2è) est chargée de l'attaque sur la sape frontale ; la compagnie Dussault (4è) de l'attaque sur la sape Ouest. Le 1er Janvier, avant le jour, tout le bataillon serre sur sa gauche et les deux compagnies se mettent en place.

A 7 heures, les deux compagnies d'attaque s'élancent sur leur objectif. Immédiatement, elles sont accueillies par un feu nourri. La 5è compagnie, partie de l'ouvrage du 134, arrive, malgré les pertes subies jusqu'à son objectif qu'elle occupe aussitôt, refoulant les occupants vers les deux extrémités de la tranchée et capturant un prisonnier.

Le peloton de la 2è compagnie, obligé de franchir un parapet qui retarde son mouvement, et progressant sur un terrain absolument découvert, subit de grosses pertes; les deux chefs de section sont tués, 50 hommes sont tués ou blessés, le reste ne peut déboucher de la tranchée. Prévenu à 7 h 30 que la 4è compagnie a atteint son objectif, le commandant de la Ferrière donne l'ordre au commandant de la 1ère compagnie de se porter avec un peloton à la sape

Ouest pour refouler vers le Nord les occupants ennemis, pendant que la 4^e compagnie agira vers le Sud. Le lieutenant Germain, prenant la tête du mouvement, entraîne brillamment ses hommes au départ. Mais, l'ennemi, qui s'est ressaisi, balaie avec ses mitrailleuses l'intervalle entre les deux lignes. Seuls, le lieutenant Germain et quelques hommes arrivent jusqu'à la tranchée allemande; presque tous les autres ont été abattus par le feu ennemi sur le terrain.

En même temps que le peloton de renfort, le chef de bataillon envoie une mitrailleuse pour s'installer dans l'ouvrage. Mais la mort de l'officier mitrailleur, le sous-lieutenant Guyotat, et de deux servants, suspend l'action.

A partir de ce moment, il devient impossible d'avoir une liaison avec les éléments qui occupent l'ouvrage ennemi. A trois reprises des agents de liaison sont envoyés, mais aucun d'eux ne revient.

Le génie, protégé par des fractions déployées, en avant des lignes au fond du ravin, amorce une sape pour relier notre première ligne à la tranchée conquise. Le travail est en cours d'exécution quand subitement, vers 8 h 30, la fusillade se met à crépiter de tous cotés dans l'ouvrage allemand. On voit alors les hommes sortir de la sape Ouest, courir pour échapper et tomber sur le parapet comme pris sous l'action d'un feu d'enfilade; un instant après, le calme revient, et les points d'ou partent les coups de feu annoncent que l'ennemi a réoccupé l'ouvrage en entier.

Devant les pertes accumulées, le commandant de la Ferrière prend le parti de cesser l'action et rétablit les compagnies sur les lignes occupées avant l'attaque. Cette opération a coûté au bataillon : 225 tués, blessés ou disparus. De tous les officiers présents avant l'attaque, il ne reste que le chef de bataillon et le lieutenant Daval. Et c'est très épuisé que, le 4 janvier, le bataillon est ramené au repos à Boncourt.

3 - Combats des 20 et 21 Janvier 1915

Depuis le 16 décembre, le régiment occupe avec deux bataillons le secteur de la Tête à Vache au nord de Marbotte. C'est un plateau en forme de coin, à pointe tournée vers le Sud qui s'enfonce entre les deux ravins de la Vaux-Ferrey, à gauche; de la Source, à droite; ces deux ravins réunis devant la pointe du plateau, où est le P. C. du Colonel, n'en forme plus qu'un ensuite très évasé qui se dirige vers le sud et s'élargit rapidement hors du bois, sur la plaine de Marbotte. De droite à gauche, notre ligne descend de l'ouvrage du 134, traverse le ravin de la Source où elle est protégée par une gabionnade, monte sur le plateau, qu'elle borde en dessinant une concavité vers le Nord, et redescend dans le ravin de Vaux-Ferrey où se fait la liaison avec le 10^e R. I. La ligne ennemie, sur le plateau, dessine un saillant en forme de mufle de vache, ce qui donne son nom au secteur.

Des la montée en ligne, il est question de réduire ce saillant par une attaque, car la plus légère progression ennemie en ce point nous rejetterait complètement du plateau et donnerait à l'ennemi des vues sur le ravin de Marbotte. Mais les expériences des deux dernières affaires ont montré que deux causes ont jusqu'ici fait échouer nos attaques : le manque total de préparation d'artillerie ; l'impossibilité, une fois la tranchée conquise d'assurer la liaison avec les assaillants; et on veut éviter que ces faits se reproduisent.

La tranchée à enlever est à 70 mètres des lignes. Le génie pousse activement trois sapes à ciel ouvert; la terre est ramenée en arrière dans des sacs à terre. Vers le 10, les trois sapes ont 20 à 25 mètres. On réunit les têtes de sape par une tranchée de 150 mètres de long, qui constitue la parallèle de départ, et de cette parallèle on pousse des sapes russes, dans la direction de la tranchée ennemie.

Des le 12 janvier, à l'aide d'un boyau élargi, on commence à amener sur la parallèle de départ même, à 40 pas des Allemands, des canons de montagne de 80 et un canon de 75, un nouvel engin apparaît, le mortier en bronze, que les hommes appellent le « Louis-Philippe » et qui vient d'être adapté au lancement des bombes de 175 mm, analogues aux bouteilles allemandes.

Le projectile, imaginé par le lieutenant Nerdeux, qui viendra lui-même diriger le tir, et par l'officier d'administration Save, produit des effets de destruction qui paraissent terribles à cette époque.

Le 19 au soir, l'artillerie est placée dans la tranchée de première ligne et comprend un canon de 75, deux de 80, un canon revolver de 37 et deux mortiers Save.

La répartition des compagnies est fixée; La compagnie Potier (11è) est chargée de l'attaque. La compagnie Bouchonnet (9è), à gauche, appuiera l'attaque par son feu. La compagnie Blanchot (12è), en soutien dans la deuxième ligne, viendra garnir la parallèle de départ après l'attaque et ravitaillera la 11è dans la tranchée conquise.

L'attaque aura lieu le 20, à 7 heures après 10 minutes de préparation d'artillerie et partira au signal d'une fusée éclairante, lancée du P. C. du colonel.

Le 20 au matin, une épaisse couche de neige recouvre le sol. Le lieutenant-colonel de Belenet occupe son poste de combat à 5 h 45, dans la première ligne, immédiatement à gauche de la ligne de départ.

Auprès de lui se tiennent le commandant Barrat, le capitaine Orsel, chargé des troupes du génie, pour l'attaque; le lieutenant Bascou, qui commande l'artillerie amenée sur place; le lieutenant Nerdeux, chargé des mortiers Save; l'adjudant secrétaire Challe.

A 6 h 35, les compagnies sont en place. L'ennemi est calme et ne semble pas se douter de l'attaque.

A 6 h 50, l'artillerie ouvre le feu sur la tranchée ennemie, à 40 mètres au delà. Mais au deuxième ou troisième coup, les Vieux canons de 80, renversés, ne peuvent plus servir. Le canon de 75, pris d'écharpe par une mitrailleuse, cesse le tir vers le vingtième coup, ses servants tués ou blessés sur la pièce. Seuls, les mortiers Save font du bon travail. A 7 heures, la fusée part du P. C. du colonel. Les tirs arrêtent ; des charges allongées, placées par le génie (pendant la nuit, devant le réseau ennemi), explosent, mais sans produire les brèches attendues. Néanmoins, trois sections de la 11è compagnie, déployées derrière le parados de la parallèle, franchissent notre tranchée sur des passages établis à l'avance, à raison de deux par section. Malgré le feu terrible, immédiatement déclenché par l'ennemi, la compagnie atteint l'objectif et l'occupe après un rapide corps à corps. Le sous-lieutenant Boisseau est tué au moment de sauter dans la tranchée; le sous-lieutenant Tetenoire, blesse d'une balle à l'épaule, conserve le commandement de sa section: Avec une section restée en réserve, le capitaine Potier se porte, sous le feu, à la tranchée conquise que nous tenons sur une longueur de 80 mètres environ. Mais des mitrailleuses ennemies, placées sur les flancs, ouvrent le feu derrière la tranchée et il devient impossible de passer.

Des troupes de travailleurs chargés de faire parvenir les sacs à terre et les munitions subissent de grosses pertes et de nombreux soldats restent sur le terrain devant la parallèle de départ. Le caporal-fourrier Paquis, de la 11è compagnie, envoyé pour porter un ordre, est tué entre les lignes. On ne peut plus avoir de nouvelles de la compagnie. Une des sapes russes préparées à l'avance, est ouverte à l'extrémité la plus rapprochée de la tranchée prise, mais il reste un intervalle de quelques mètres qu'il est impossible de franchir. A 8 h 15, le colonel, n'ayant toujours pas de nouvelles, dicte à l'adjudant Challe un ordre de retraite. Mais avant de l'envoyer, il tente un nouveau moyen : le capitaine Orsel fera préparer, par le service du génie, un boyau qu'on amorcera aussitôt.

Tout à coup, deux soldats allemands arrivent de la tranchée, les mains liées, sans armes.

Ils ont été capturés pendant l'assaut, et le capitaine Potier nous les envoie par terrain découvert, au risque de recevoir des balles de leurs camarades On ne peut toujours pas communiquer. Tout homme qui se montre est tué. On décide d'envoyer un soldat allemand, porteur d'un ordre, à la tranchée conquise ; à sa vue, les Allemands ne tireront pas. On le fait aussitôt, et notre Badois, hissé au-dessus de la ligne s'avance en levant les bras et criant « Kamerad ! ». Il parvient ainsi au capitaine Potier. De nouveau on manque de renseignements.

L'adjudant Challe ayant reconnu la sape russe, voie étroite par laquelle on ne peut circuler qu'à quatre pattes, amène des téléphonistes qui déroulent leur fil à l'avance et d'un bond sautent dans la tranchée conquise où ils installent leur appareil. « Allo, allo, mon Colonel », crie le capitaine Potier... « Envoyez-moi des bombes ». La liaison est enfin rétablie ; on ne peut envoyer les bombes demandées, mais de l'extrémité de la sape russe, on arrive à lancer des paquets de cartouches aux combattants.

Dans la tranchée, l'ennemi contre-attaque à chaque instant, mais la 11^e compagnie tient bon et repousse à la grenade et à la baïonnette toutes les tentatives.

A la tombée de la nuit seulement il est possible de circuler entre les deux lignes et la compagnie Blanchot (12^e) relève la compagnie Potier, diminuée de 83 hommes, mais ayant maintenu intact le gain de la matinée.

La nuit est très agitée, l'ennemi, de plus en plus pressant sur les ailes, prodigue des grenades, et nous cause des pertes. Nos approvisionnements en grenades seraient trop faibles si les hommes Savaient s'en servir, mais la plupart en ignorent l'usage. Un homme, en voulant en lancer une, la fait éclater dans sa main; il a le bras arraché, un de ses voisins est tué et un autre blessé.

Sous l'action continue des grenades ennemies on perd une trentaine de mètres de terrain. Avant le jour, la compagnie Raimbault (10^e) relève la compagnie de ligne. Toute la nuit, le génie, a travaillé activement au boyau de liaison, mais il reste encore quatre ou cinq mètres d'interruption et au jour, la circulation devient de nouveau presque impossible. Pour passer, il faut prendre son élan et franchir d'un seul bond le point dangereux sous le feu des tireurs ennemis. Des le point du jour, l'ennemi continue ses efforts sur les deux extrémités.

Toute la tranchée est sous le feu des grenades, auxquelles nous ne pouvons répondre.

Bientôt nous ne tenons plus qu'une trentaine de mètres et les derniers survivants doivent rejoindre nos lignes, à travers les balles.

L'ennemi ne poursuit pas son attaque et le calme revient.

Nos pertes se montent à 222 hommes.

Le soir même, tout le régiment, relevé, va cantonner à Boncourt. Il remonte en ligne devant Apremont où il reste quelques jours, puis, le 30 janvier passe en réserve d'armée dans des cantonnements plus éloignés; l'E.-M., les 2^e et 3^e bataillons à Couzances-aux-Bois, le premier bataillon à Dagonville.

Le 13 février, après avoir cantonné à Lérrouville, dans les casernes du 154^e, le 95^e monte en ligne en Forêt d'Apremont, relevant le 210^e.

Le 1^{er} bataillon et la 6^e compagnie à la cote 322, le 2^e à Saint-Agnant et le 3^e à Saint-Julien.

Le 20, un nouveau déplacement le ramène, ses trois bataillons à Vignot, en réserve d'armée.

Dans la nuit du 27 au 28, il prend position au Bois Brulé, qui va être, de nouveau, pour lui, le théâtre d'exploits aussi héroïques que sanglants.

Les zones occupées sont:

La zone I (1^{er} bataillon).

La zone II (2^e bataillon).

La zone I est l'objet de harcèlements particulièrement vifs de l'ennemi, qui tient les avancées de la redoute vers nous. Les tranchées allemandes sont proches d'une vingtaine de mètres et moins; certains boyaux sont communs.

L'ennemi fusille pour ainsi dire à bout portant; c'est ainsi que le 5 mars, le commandant de la Ferrière, observant par-dessus le parapet, en vue d'une attaque prochaine, est tué.

Journellement on se bat à la grenade à cette courte distance. Les créneaux, démolis par le tir direct de l'infanterie, doivent être refaits quotidiennement. C'est l'époque meurtrière dite « du créneau. » De nombreuses étiquettes « créneau repéré » ou « dangereux » avertissent l'observateur, mais ne suffisent pas toujours à lui éviter une balle dans la tête.

De jour et de nuit, nos tirs d'obus Save et d'artillerie alternent avec les 77 et les bombes boches qui rendent difficile et dangereuse la construction de notre deuxième ligne, une centaine de mètres derrière la première.

C'est dans cette situation agitée, mais sans cependant d'action bien caractérisée que, le 1^{er} bataillon atteint le 6 mars.

4 - Attaque du 7 Mars

Une attaque est ordonnée. Elle a pour but de reprendre une partie des tranchées perdues, il y a quelques jours, par l'unité voisine, et incomplètement recouvrées par elle, avant la relève.

L'attaque devra progresser par quatre boyaux communs avec l'ennemi. La préparation de l'attaque consistera dans le placement par le génie, d'une charge de mélinite, qui devra faire sauter le barrage ennemi et permettra une irruption dans la tranchée, que, suivant les prévisions, l'explosion aura vidée de ses occupants.

Les groupes d'attaque ne se dissimulent pas l'aléa de l'opération et la difficulté de l'assaut dans les boyaux étroits, encombrés de chevaux de frise et « d'araignées », de fils de fer.

L'attaque est déclenchée le 7 Mars.

A 15 heures, tir de bombes Save, notre groupe d'artillerie (220 et 155) tire sur le bastion Sud et ses abords. A 5 h 30; la fusillade des nôtres qui, « réglementairement », à cette époque, « doit » précéder l'assaut, se déclenche. Une violente canonnade allemande sur nos deuxième et troisième lignes; on arrive à réunir les boyaux 2 et 3 par un amorcement de parallèle qui sera continué plus tard, car la nuit vient de bonne heure.

Nous avons franchi le barrage de sacs allemand, resté presque intact, et nous avons gagné quelques mètres, Nos pertes 1 officier, 1 sergent, 6 hommes tués et 45 blessés sont disproportionnées avec le résultat, La nuit se passe, glacée, dans l'attente.

Le lendemain, l'attaque amorcée si chèrement, doit être poussée vers un boyau principal. Une nouvelle charge de cheddite placée, sans bourrage, contre le barrage allemand n'aura vraisemblablement aucun effet, mais le moyen est essayé. L'explosion a lieu; quelques volontaires se dévouent, accompagnés du lieutenant Daval et ne peuvent que constater l'inanité du résultat. Mais l'éveil a été donné, l'ennemi est sur ses gardes. Le commandement juge inutile de tenter un nouvel essai de destruction par ce moyen. Les hommes qui, depuis trois jours, tiennent héroïquement, dans la boue et la neige, sont exténués. Le lieutenant-colonel de Belenet ajourne la continuation de ces opérations qui ont échoué, faute d'une préparation suffisante. Puis elles sont arrêtées définitivement.

Le mois de mars s'achève sans nouvelle action violente. On répare les dégâts causés par les tirs ennemis. Le 17 mars, le 3^e bataillon passe à la « Tête a Vache, » les deux autres bataillons prennent quelques jours de repos Boncourt.

Le 24, le 95^e reprend la ligne:

Le 1^{er} bataillon à la zone I.

Les 7^e et 8^e compagnies au Bois Brulé : zone II.

Le 3^e bataillon à la cote 322.

C'est dans ces conditions que le régiment atteint le 5 avril.

Cette date est celle de la dernière des attaques partielles par petites unités ordonnées au régiment; attaques dans lesquelles le soldat français a prouvé surabondamment son courage, son mépris de la mort, mais dont les résultats ne pouvaient pas être utiles. Cette fois, l'action devait faire partie d'une autre plus générale, tentée par la première armée sur les Eparges et le bois de Mortmare, la 15^e division attaquant au Bois d'Ailly, la 16^e au Bois Brulé. L'ordre en avait été ainsi donné dans ses grandes lignes.

5 - Attaque du 5 Avril 1915

Objectif: Une attaque sera faite le 5 avril par les troupes de la zone I de la tranche du Bois Brule, avec le concours de l'artillerie et du génie sur la tranchée allemande passant par l'extrémité des boyaux 1, 2, 3, 4, 5, et aboutissant à l'antenne. Il sera formé 4 colonnes d'attaque ayant chacune la composition suivante:

1ere Pointe : 2 sapeurs du génie, munis de cisailles et de harpons.

1 sous-officier d'infanterie muni d'une cisaille.

4 grenadiers avec deux musettes de grenades (16).

6 hommes baïonnette au canon avec 8 grenades.

2° Gros: Le reste de la demi-section et deux sapeurs du génie avec hache.

3° Soutien: Le reste de la section.

L'artillerie de 120 ouvre le feu à 10 heures à longue distance. Le 75 à 10 h 30, le 220 à 11 h 30, les cinq mortiers Save tirent chacun 20 obus à 12 heures.

A 12 h 35, les quatre colonnes avancent avec des grenades à main et franchissent les barrages. La 2^e compagnie prend pied dans la tranchée allemande (boyau), une section de la 3^e progresse difficilement dans le boyau 4. A 2 heures, les deux compagnies ont progressé de 25 à 30 pas sous une pluie de bombes à main.

Les pertes sont lourdes, la riposte difficile, car les grenades manquent devant la réaction violente de l'ennemi, copieusement approvisionné; la nuit arrive et on s'organise sur place.

Pertes : 9 morts, 81 blessés.

6 Avril 1915

Le lendemain 6, l'attaque reprend dès le matin. A 8 h. 30 la préparation d'artillerie commence. C'est à ce moment qu'arrive l'ordre du commandant d'armée exprimant sa satisfaction des résultats obtenus la veille. Les bombes Save concourent à la préparation, mais lorsque nous tentons la progression prévue, par les boyaux entamés la veille, nous nous heurtons à une vive résistance et à un barrage de grenades infranchissable. On peut évaluer à 5 contre 1 la proportion des projectiles à main lancés par les Boches. Aussi le plan d'attaque est-il modifié et c'est par l'est que la progression sera suivie. Une préparation nouvelle d'artillerie est faite de 18 heures à 18 h 5. C'est la 11^e compagnie qui attaque à 18h 12.

La tête de la section franchit le barrage allemand, mais, malgré l'héroïsme des assaillants, la situation, en fin de combat, est une avance de 4 mètres de notre propre barrage. L'obscurité tombe sur ce résultat difficilement acquis. Un nouvel ordre d'attaque parvient le 7 à 13 heures, pour 18 heures.

Le 3^e bataillon reçoit la mission d'y procéder.

La préparation d'artillerie commence à 17 h 30. A 18 heures, les troupes d'attaque prennent leurs positions. A 18 h 5, la 10^e et la 11^e débouchent sous un feu violent. Cette dernière compagnie établit un barrage dans la tranchée de première ligne allemande et s'avance jusqu'à la deuxième ligne. La liaison entre les deux compagnies est cherchée pendant la nuit, mais s'obtient difficilement à cause des obstacles, fils de fer, chevaux de frise, etc.... La 11^e, elle-même, ne pouvant rallier tous ses éléments, replie les plus avancés sur le bastion sud; elle va essayer de chasser l'ennemi des points qu'il occupe encore dans sa première ligne, lorsque la contre-attaque boche se déclenche et nous oblige à nous retirer jusqu'au barrage de la veille.

A ce moment, le 227^e tente une contre-attaque, appuyée par notre 9^e compagnie. Cette attaque, amortie par les obstacles, manque de mordant, elle échoue.

Une riposte ennemie lui répond, appuyée par un violent tir de bombes et torpilles. Le lieutenant Paulet est tué.

La 10^è compagnie lutte énergiquement et résiste courageusement au choc; mais elle est mal soutenue par un tir de bombes Save, qui n'éclatent pas. Enfin le calme renaît; nous conservons, à peu de chose près, les emplacements précédents.

C'est au cours de ces attaques que se place l'épisode héroïque qui fut connu seulement quelques mois après et que le général Gallieni, alors ministre de la Guerre, rapporta en ces termes à la tribune du Sénat:

« Il intéressera certainement le Sénat d'apprendre que l'admirable cri « Debout les morts » a été prononcé le 8 avril 1915, par l'adjudant Pericart du 95^è régiment d'infanterie, actuellement lieutenant au régiment.

C'était pendant la période des attaques du mois d'avril, au Bois Brulé. Une tranchée, conquise la veille par les 1^{er} et 2^è bataillons venait d'être l'objet d'une violente contre-attaque; les occupants reculaient et un boyau allait être envahi par l'ennemi. L'adjudant Péricart, qui avait pris une part glorieuse à l'action de la veille et qui était en réserve, groupe de lui-même quelques volontaires de sa compagnie et se porte au-devant de l'ennemi. Le boyau fut repris au cours d'un combat prolongé et terrible, au cours duquel Péricart, sentant ses hommes faiblir et ne voyant que des morts et des blessés autour de lui s'écria : « Debout les morts! ».

Ces trois jours de combat meurtriers ont montré de quel courage et de quel élan nos hommes furent capables, quelle confiance ils ont eu dans leurs chefs et avec quelle abnégation ceux-ci ont su donner l'exemple. Les attaques d'avril, les dernières par petites fractions, ont été un des faits d'armes les plus glorieux pour le 95^è.

Le 26 avril, les Boches essaieront, sans succès, une contre-attaque pour reprendre les quelques éléments que nous avons occupés et conservés.

Comme pendant la période qui s'est écoulée entre les deux attaques de mars et celles d'avril, le régiment, relevé tour à tour par bataillon, continue d'occuper la Forêt d'Apremont et subit journellement des bombardements, parfois meurtriers.

Les premiers abris, profondément enterrés ne sont pas encore apparus et le combattant ne peut jamais s'estimer complètement préservé de la mort. Le printemps arrive et déjà la température est plus supportable. Le 3^è bataillon, particulièrement bien partagé, passera dans les ruines de Saint-Julien, la plus grande partie du mois de mai et s'y reposera des fatigues de l'hiver.

Le 7 Mai, les Boches font au milieu d'une vive fusillade, sauter une mine à la Tête à Vache. Nous n'éprouvons pas de pertes.

Le 24 mai, la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche est accueillie avec enthousiasme; la Marseillaise est chantée dans les lignes. Les gens d'en face, mornes, restent cois.

La vie de campagne se continue, toujours uniforme. Le service de nuit se fait encore par moitié d'effectif au créneau. Les alertes de nuit sont fréquentes et, souvent, des crépitements nourris éclatent au bruit du passage d'une patrouille. Cette vigilance perpétuelle est fatigante, mais le moral reste excellent. Les repos se prennent par bataillon à Ronval, à Boncourt et à Vignot.

Ronval

Ronval a été longtemps une agglomération de huttes de sauvages, simples tranchées dans le talus, dont la couverture est constituée par une couche de terre recouvrant quelques poutrelles appuyées sur les parois de la tranchée; pour plancher, la terre; pour porte-manteau : les racines d'arbres.

Mais, la prolongation de la guerre engage à perfectionner des logements par trop rudimentaires; les cloisons de planches apparaissent, les parapets s'alignent; on commence à connaître le logement à demi confortable, embryon de ce que seront bientôt les abris souterrains que nous trouverons à Massiges et au Four de Paris.

Boncourt

Boncourt est presque vide d'habitants, mais c'est déjà la demi-civilisation; on couche dans les granges et l'on voit du monde, quelques cotillons: beaucoup simplement sordides battent au vent et parfois l'on entend vanter les vins d'un certain lieu de délices qui a pour nom les « Quatre Fesses ».

Vignot

Quant à Vignot, c'est la civilisation toute grande. Les habitants sont tous restés, ils fraternisent avec le soldat et le contact leur est extrêmement avantageux ... pécuniairement. Et puis Commercy est tout près, un théâtre, « Poilus Park », permet des délassements artistiques, où les poilus vont, tour à tour, comme acteurs et comme auditeurs.

Tel est le cycle parcouru par les hommes pour se ré-initier à la vie de l'arrière; comme on voit, les jouissances sont graduées ainsi que le Dante l'a fait pour l'enfer : c'est à travers tous ces compartiments successifs que le commandement nous promène dans le Paradis.

Le passage en ligne est toujours aussi fatigant, aussi meurtrier.

Le Journal de marche mentionne tous les jours un bombardement et enregistre presque quotidiennement des pertes. Nous ne voulons pas énumérer fastidieusement ces récits presque uniformément identiques.

31 aout 1915

Nous détachons, au hasard du journal de marche, le récit d'une de ces journées, celle du mardi 31 aout 1915 :

« De 8 heures à 10 heures, bombardement intermittent de notre première ligne par les Allemands, en réponse à un tir de 50 bombes Save, exécuté à 5 heures par un mortier nouvellement installé près de la route de la Louvière (zone I-1er bataillon).

La riposte ennemie ne nous cause que des dégâts matériels. Le tir du mortier a paru excellent. Un blockhaus ennemi, particulièrement visé, a été endommagé.

De 14 heures à 15 heures, l'artillerie ennemie bombarde notre première ligne (front II de la zone I.) par intermittence et paraît surtout régler son tir.

De 16 heures à 17 h 30, violente canonnade ennemie sur la première et deuxième ligne de la tranche et particulièrement sur la zone I, à gauche de la route de la Louvière.

Les Allemands lancent en même temps des bombes de toutes grosseurs (dont beaucoup fusent à grande hauteur) et des torpilles aériennes de très gros calibre. Nous répondons par un tir de 75, de bombes Save, d'obus Cellier et de grenades.

La zone II n'éprouve que des dégâts matériels assez sérieux en première et deuxième lignes. '

La zone I est fortement endommagée : 50 mètres de parapet de première ligne dans le front II et 10 à 12 mètres dans le front III sont démolis.

9 ou 10 hommes sont blessés. Enfin, un abri de chef de section où se trouvaient le sous-lieutenant Messet, l'adjudant Chevalier, le sergent-major Masson, tous trois de la 8^e compagnie, est, malgré sa très grande résistance, endommagé par un obus de gros calibre et démoli, peu après par une grosse bombe bouteille qui achève l'œuvre commencée par l'obus. Les trois occupants sont tués, affreusement mutilés.

A partir de 18 heures, la réfection des tranchées et boyaux commence. Les travaux sont poussés activement avec l'aide du génie et de 60 travailleurs pris dans le 1^{er} bataillon en réserve à Ronval.

Toute la nuit. L'ennemi gêne les travaux par un tir lent et régulier d'obus de 105. Un homme de la 8^e compagnie est tué, deux soldats du génie sont tués également ».

Ce récit d'une journée est celui de toutes les autres.

C'est dans ces conditions que s'achève l'année 1915.

Le bruit commence à se répandre que le séjour de la division dans la Forêt d'Apremont touche à sa fin et que nous allons être relevés.

Le 15 janvier 1916, en effet, la nouvelle est confirmée.

La division doit exécuter, après une quinzaine de jours de repos, des travaux de construction et d'amélioration des 2^e, 3^e et 4^e positions dans le même secteur, et du 5 au 22 février, une période d'instruction au camp de Belrain. .

Au retour du camp, une nouvelle période de travaux est prévue.

Mais le régiment n'accomplira pas cette seconde période ; de glorieuses destinées l'attendent devant Verdun.

Départ de la Forêt d'Apremont.

Le régiment quitte la Forêt d'Apremont du 19 au 21 janvier 1916.

Les hommes laissent avec regret cette terre qu'ils ont vaillamment défendue contre les assauts allemands depuis de longs mois, qu'ils ont arrosée de leur sang, et où tant de leurs camarades dorment leur dernier sommeil. Les noms familiers du Bois Brulé, de la Louvière et de la Tête à Vache reviendront plus tard dans toutes les conversations du coin du feu, dans les souterrains en Argonne, en Champagne, en Somme et dans les Ardennes, quand les vieux du régiment raconteront aux « bleus » des classes 16, 17, 18, 19, les vicissitudes et les grandeurs de leurs aînés.

Belrain

Le régiment, après avoir séjourné à Vignot-Boncourt et Ronval, qu'il ne reverra plus, va cantonner : le 3^e bataillon à Rosne, les 1^{er} et 2^e bataillons, à Erize-la-Brulée.

Un mois se passe en exercices quotidiens de troupes et de cadres; en manœuvres de brigade et de division; insensiblement le bruit court que les Allemands vont faire une grosse attaque devant Verdun, lorsque le 20 février 1916, l'ordre arrive de s'installer en cantonnement d'alerte, et le 21 février, l'exercice quotidien a lieu, mais il est précisé que le terrain d'exercice doit être à moins de deux kilomètres des cantonnements. En effet, ce même jour, un ordre de mouvement arrive. Nous devons cantonner à Pierrefitte le 22 au soir.



CHAPITRE VI Verdun

Pierrefitte (22 février 1916)

Nous sommes à Pierrefitte-sur-Aire, dans la vallée de laquelle toute la brigade est échelonnée ; depuis quelques jours le bruit circule de l'attaque sur Verdun, mais rien n'est venu confirmer la réalité de cette information et c'est dans la plus grande sécurité d'esprit que le commandement a envoyé en permission 20% de son effectif dont l'équipement doit être emporté par les moyens de fortune.

L'installation à Pierrefitte se fait sans que personne ne soupçonne la gravité de la situation, ni le Rôle que le régiment va jouer dans la tourmente. Cependant, le 21 au soir, chacun put voir qu'une activité insolite régnait. Le 22 au soir, les hommes attardés aux alentours des cantonnements virent, vers 21 heures, une gigantesque torche s'allumer vers Brabant-le-Roi, à une grande hauteur dans les cieux tracer un long sillon de flammes et s'abimer dans une gerbe lumineuse. C'était un zeppelin détruit par nos batteries; toute la nuit aussi, un long défilé passa, se dirigeant vers Verdun, scandé parfois par le rythme des caissons portés par les mulets de bat.

Douaumont (23 Février)

La matinée du 23 se lève tranquille et jusqu'à 10 heures, tous vaquent aux occupations habituelles du cantonnement ; mais la nouvelle commence à se répandre d'un départ prochain, lorsque l'ordre en est communiqué subitement pour 11 heures. La soupe est mangée hâtivement, on procède à l'arrimage des marmites et la colonne est en marche à destination de Sommedieu; la température est glaciale, on patine sur le verglas. Cette étape de 30 kilomètres, avec un repas inachevé, sans repas le soir, est extrêmement dure et c'est seulement vers 23 heures que le régiment arrive à Sommedieu; le 2^e bataillon pousse plus loin encore, jusqu'aux baraquements, dans les bois pleins de neige, et couche sur la paille mouillée.

Le passage du pont de Villiers a été troublé par un tir d'artillerie allemand qui n'a atteint personne. On repose dans la litière humide; insoucieux du lendemain.

A 1 heure du matin, l'ordre arrive de reprendre la marche pour se porter en réserve du 30^e corps d'armée; la brigade devra s'engager à fond pour repousser une vigoureuse contre-attaque des Allemands qui ont pénétré dans le Bois des Fosses. En effet, la 72^e D. I. et la 51^e D. I., écrasées sur la première position ne se sont plus trouvées en force suffisante pour résister sur la ligne Samogneux-Ormes, deuxième position, et la 31^e brigade reste seule pour opposer un obstacle à l'ennemi.

La marche reprend à 5 heures du matin, le seul repas consiste dans un bouillon à l'oignon dans lequel on trempe à la hâte quelques bouchées de pain: la gelée est forte, la neige et le verglas couvrent la terre; la progression est lente.

Arrivée devant Verdun, la colonne, par un long circuit fatigant dans les terres labourées, contourne la ville et s'engage sur la route de Souville, croisant des groupes de prisonniers, l'air sournois, auxquels nos hommes envoient quelques noms d'oiseaux sans obtenir d'eux autre chose qu'un rire bête et faux.

La route est encombrée de files de voitures et de pièces d'artillerie refluant en désordre devant la première poussée allemande. Les figures rencontrées sont mornes et accablées. Quand la tête du régiment arrive au carrefour nord de Souville, sur un ordre du général Chrétien, elle déboîte; les sacs sont déposés au carrefour Verdun-Vaux-Fleury-Fort de Tavannes. L'attaque immédiate est ordonnée; le 3^e bataillon échelonné sur 2 kilomètres, se porte à Douaumont avec pour objectif le Bois des Fossés et Douaumont; il a la 1^{ère} compagnie à sa disposition.

Le 1er et le 2è bataillons se rassemblent dans le ravin nord de Fleury, mais pour gagner la cote 320, doivent contourner Fleury en empruntant les voies de chemin de fer, vu l'encombrement des routes.

La nuit arrive. La direction devient difficile à assurer, le vent est violent et glacé, pénible à supporter après la marche qui a mouillé de sueur les capotes et les équipements.

A 18 h 40, le 3è bataillon qui a atteint la lisière nord de Douaumont, pousse des reconnaissances jusqu'à la cote 347 et ne rencontre pas une troupe Française; tout a été pris par l'ennemi ou a du refluer, le 95 est en ce moment le bouclier de la France; il a faim et vient de faire 55 kilomètres en 36 heures.

A 19 heures, le mouvement en avant est arrêté par ordre, puis le 1er bataillon doit occuper la cote 378; le ravin 1.000 mètres ouest de Douaumont sur la route Douaumont-Bras; le 3è est en réserve à Douaumont, une compagnie entre l'église de Douaumont et le Bois Chaumont; la direction de l'attaque devra être :

1° Bois des Fosses,

2° Beaumont.

A droite, nous avons la brigade Chéré (2è et 4è bataillons de chasseurs et le 418è R. I.); à gauche, le 85è qui a lui-même la 51è division à sa gauche.

Au lever du jour, le 2è bataillon a poussé en avant, bouchant un trou entre les cotes 347 et 378 qu'il doit tenir coûte que coûte.

Le bombardement ennemi commence, violent, vers 9 heures du matin; à midi, il s'accroît encore: à 15 heures, il est presque exclusivement concentré sur les bataillons de première ligne et le village de Douaumont. C'est ce moment que l'ennemi choisit pour déboucher sur le front : lisière ouest du Bois de la Vauche, cotes 347 et 378. Les 2è et 4è bataillons de chasseurs se sont repliés; par suite, le 1er bataillon du 95 est tourné; une partie des combattants disparaît, les autres rejoignent Douaumont, vers lequel l'ennemi s'avance, en cinq ou six vagues, jalonnant au fur et à mesure, sa progression, par des fusées blanches. Nous aurions de magnifiques objectifs à signaler à notre artillerie sur le front de tout le régiment, mais la liaison n'existe pas.

Le 3è bataillon arrête également l'attaque. Sur la neige, à la hauteur de Louvemont, trois rangées de cadavres en échiquier, vagues stabilisées, indiquent que trois rafales ont eu l'effet désiré... les Boches sont au pied d'un roc.

Vers 18 heures, le fort de Douaumont envoie des coups de feu sur les patrouilles envoyées par la compagnie lisière Est du village ; le fort a été occupé par les Boches. Il n'avait pas de garnison, paraît-il.

Quant à Louvemont, il a été abandonné par le 273è sans que la 31è brigade ait été prévenue. Celle-ci forme désormais un flot dans la marée allemande, par suite de ce dernier repli, celui des 2è et 4è bataillons de chasseurs, et l'occupation du fort de Douaumont.

Le colonel de Belenet connaît la situation, et au commandant de chasseurs, Detrie qui vient lui faire connaître qu'il n'a plus personne sous ses ordres, il répond que le 95 conservera jusqu'au dernier homme le terrain qu'on lui a confié et il ajoute : « Prisonnier ou non, j'aurai fait mon devoir jusqu'au bout ».

La nuit est venue et chacun, harassé et l'estomac creux, veille sur le terrain jalousement défendu.

A minuit des ordres arrivent pour la journée du 26.

La brigade Lévy prononcera une attaque pour reprendre les positions occupées le 25 au matin ; quand cette attaque aura abouti, notre brigade, appuyée par deux bataillons de tirailleurs à gauche, par le 418è à droite, devra se replier sur la 2è ligne, c'est-à-dire le ravin ouest de Douaumont et le village.

La nuit s'achève, calme et glaciale, sous la neige. Au matin, le 2è bataillon passe en réserve de brigade dans le ravin à l'ouest de la Ferme de Thiaumont. Les aiguillettes de givre couvrent les arbres, les ravins sont remplis de voitures à vivre et à bagages et de munitions; les hommes

manifestent leur surprise depuis quarante-huit heures qu'ils parcourent le champ de bataille de Verdun, de ne voir aucun abri préparé, au moins comme poste de secours, ni aucun ouvrage de défense, réseau de fil de fer ou tranchée. Notre seul retranchement pendant la journée du 25 a été le petit fossé creusé par nous-mêmes avec l'outil individuel. Quel drôle de « camp retranché » !

Toute la journée du 26, le 2^e bataillon demeurera stoïque sous un bombardement qui durera de 9 heures du matin à 5 heures du soir, sans bouger d'une semelle, malgré les obus qui sèment la mort dans les rangs.

Les tirs sont réglés par avions, ils battent méthodiquement le ravin. Jusqu'à 6 heures du soir, les hommes par section dans un taillis, dont les arbres sont fauchés par les rafales, attendent placidement, en fumant leur pipe, la fin de l'avalanche. Et cependant, ils tombent.

On n'entend pas une plainte, pas une parole de découragement. Cependant le colonel de Belenet a été prévenu qu'il était relevé par le 110^e, mais le bombardement violent fait pressentir l'attaque et il décide de rester jusqu'au bout, demandant seulement au colonel du 110 de le renforcer en cas de besoin et de retarder la relève jusqu'à la nuit.

Ces prévisions se réalisent bientôt : à 16h 30, l'ennemi débouchant au nord de la route de Douaumont-Bras, se porte de nouveau à l'attaque de Douaumont; le bombardement est effroyable, les hommes ajustent les Boches posément et donnent une impression de calme et de sang-froid magnifiques malgré les pertes sanglantes et les corps à corps qui se produisent sur plusieurs points.

L'attaque dirigée à gauche est également repoussée et les éléments qui ont pu parvenir sur la route Douaumont-Bras ne peuvent s'y maintenir, culbutés par une contre-attaque des tirailleurs, encadrés par des éléments du 95^e et entraînés par le capitaine Ferrer.

Les vagues, qui débouchent du Bois de Chaumont, sont successivement fauchées et repoussées avec de grosses pertes. La position du régiment est donc maintenue intégralement. À 18 heures, le 110 commence la relève qui se poursuit jusqu'à 24 heures.

Les bataillons marchent dans la nuit, incertains des nouvelles positions allemandes; les schrapnells de temps en temps, éclatent sur nos têtes; une vaste torche s'allume dans les ténèbres, les éléments se dirigent sur la lueur, c'est Fleury qui brûle.

Le régiment, après trois jours et trois nuits de veille, sans abris, sans défense, sans nourriture, après 50 kilomètres de marche, a résisté au choc le plus formidable de l'histoire: le premier coup de bélier donné sur Verdun. Il a marqué le premier arrêt allemand: de ce jour il a donné au commandement le temps de prendre ses dispositions de parade. Il a bien mérité de la Patrie.

Il a perdu 800 hommes et va se reformer à deux bataillons aux casernes Marceau le 27, laissant jusqu'au 28, une compagnie aux ouvrages de Thiaumont et une demi-section au Fort de Souville.

À la suite du fait d'armes de Douaumont, la brigade obtient la citation suivante à l'ordre de l'Armée :

« Energiquement conduite par son chef, le général Reibell, s'est engagée brusquement dans la lutte après une marche forcée et s'y est trouvée dans une situation difficile. À force de ténacité, est parvenue à se maintenir et à arrêter l'offensive de l'ennemi ».

Quant au lieutenant-colonel de Belenet, il obtient la citation suivante à l'ordre de l'Armée :

« Ayant reçu mission de s'engager à fond avec son régiment, le 24 février, après deux jours de marches forcées, pour arrêter l'ennemi au nord du village de Douaumont, a réussi à enrayer l'offensive allemande avec une ténacité admirable. Tourné sur sa droite, le chef de corps qui l'appuyait de ce côté l'ayant averti de sa retraite et prévenu qu'il allait se faire prendre, a répondu : « Prisonnier ou non, j'aurai fait mon devoir jusqu'au bout. ». Est resté inébranlable à Douaumont du 24 à la nuit du 26 au 27, ayant repoussé de furieux assauts et assuré l'entrée en ligne d'un régiment qui put le relever méthodiquement sur les positions tenues depuis trois jours ».

Le régiment, formé à deux bataillons, après un appel émouvant, dans un champ à proximité des casernes Marceau, quitte ce cantonnement qui commence à devenir dangereux, car le tir de l'artillerie ennemie s'en rapproche. Une demi-heure après son départ, les casernes sont l'objet d'un bombardement violent. Le 29, il séjourne à Dieue, le 1er mars, conformément à l'ordre de mouvement, le 2^e bataillon est à Lahaymeix, deux compagnies à Woimbey, l'E.M. et deux compagnies à Thillombois.

À l'entrée du régiment à Thillombois se place un épisode émouvant dont la plume de M. Henri Bordeaux rend compte en ces termes:

« Un Episode de la Bataille »

Dans le parc d'un château près de la Meuse, un des régiments qui se sont le plus brillamment signalés au cours de la bataille de Verdun, est rassemblé.

Sur le perron, face aux pelouses et aux bouquets d'arbres qui offrent aux regards la perspective harmonieuse d'un jardin à la Française, se sont rangés le drapeau et sa garde, le général de division, le général de brigade et leurs états-majors devant eux va défiler, musique en tête, le régiment, reformé momentanément à deux bataillons au lieu de trois.

D'un pas cadencé et superbe, les compagnies s'avancent tour à tour, capotes boueuses, casques bosselés, figures maigres patinées par la vie des tranchées et par les dernières luttes. Puis viennent les compagnies de mitrailleuses, mitrailleuses sur bat et mitrailleuses sur voitures. Quand c'est le tour de la compagnie qui doit rendre les honneurs au drapeau, le colonel de B... arrête d'un geste la musique et le mouvement de la troupe et, s'adressant à ses hommes, leur dit ces simples mots :

« Regardez bien en face le drapeau en présentant vos armes. Vous en avez le droit. Vous avez bien mérité du Pays »

Ils ont bien mérité du Pays en effet, ces hommes qui, dans la soirée du 24 février, après deux jours de marche se rangèrent en avant du village de Douaumont pour barrer la route à l'ennemi lancé depuis quatre jours à l'assaut de Verdun. Ils attendirent sous le bombardement toute une nuit glaciale; sans abri, sans couverture.

Le lendemain 25, le bombardement repris plus violent. Et vers 3 heures de l'après-midi, ils virent venir par cinq ou six vagues successives, l'attaque allemande que précédait un mur mouvant de mitraille, l'artillerie ennemie allongeant son tir à mesure que l'infanterie avançait. Quand la première vague vint se heurter au village qu'elle pensait trouver vide, elle fut accueillie par un feu terrible. Malgré les pertes subies, malgré les rafales d'obus, nos hommes, tranquilles, guettaient comme des chasseurs à l'affût. C'étaient les hommes du Bois Brulé et du Bois d'Ailly que nul bombardement ne saurait plus émouvoir. Les premiers assaillants hésitèrent, un remous les rejeta sur ceux qui suivaient, et, pêle-mêle, en désordre, l'ennemi se replia, gagna les couverts, laissant de nombreux cadavres sur le terrain.

À gauche, le second régiment de la brigade livrait un combat plus rude encore. Le colonel Theuriet, du 85^e, blessé au ventre, se relevait sur les coudes pour crier à ses hommes: « En avant ! ». À terre, il continuait de les exalter et de les diriger, et il avait la joie d'être dépassé par eux, de les voir repousser l'infanterie allemande;

Et la nuit, la seconde nuit, descendit sur les deux régiments à leur poste. Nuit plus pénible que la première, car la neige tombait. Il fallut bivouaquer sans feu ; les vivres emportés s'épuisaient, et le bombardement ne cessait pas, écrasant les maisons, écrasant le sol.

Dans les ténèbres des ombres pourtant se glissaient apportant des munitions et parfois même de la soupe et du café.

Le lendemain 26, nouvelle attaque pareillement préparée par l'artillerie et plus violente encore que celle de la veille. « Je tiendrai jusqu'au bout », a déclaré le colonel B... Un fléchissement se produit sur la droite occupée par un bataillon de tirailleurs marocains que le bruit des 305 a surpris. Le capitaine de réserve Ferrer, adjoint au colonel de B..., qui est, en temps de paix,

colon au Maroc, se précipite vers eux, les harangue en arabe, les ramène au feu : ils foncent baïonnette en avant d'un tel élan que l'ennemi s'enfuit, et d'une telle ardeur qu'il faut maintenant les arrêter.

Le village de Douaumont est déblayé, la relève peut se faire sans être inquiétée, Les deux régiments peuvent quitter tranquillement la ligne qu'ils ont maintenue et la laisser à la garde de la brigade qui les remplace et qui, à son tour, contiendra l'ennemi ».

Quelques jours après, modification nouvelle; le 3^e bataillon se rend : une compagnie à la Ferme de Louvent, l'autre à la Ferme d'Herbauchamps, et deux autres à la Forêt de Marcaulhieu ou elles sont employées à couper des piquets destinés à faire des réseaux.

L'état major du régiment et le 1^{er} bataillon reconstitué se rendent à Ambly, le 2^e reste à Woimbey.

Le 18 mars, le mouvement est continué, mais nous allons, en partie au moins, monter en ligne, et finalement la situation du régiment est la suivante;

E.-M. et C. H. R.

Deux compagnies de mitrailleuses Ferme de Bonchamps

Deux compagnies du 1^{er} bataillon

Deux compagnies avec le chef du 1^{er} bataillon en soutien derrière ;

Deux bataillons avec la compagnie de mitrailleuses de brigade à Villers-Mont et le 3^e bataillon au centre de résistance de Bonzée.

Les Hauts de Meuse

A partir de ce moment, le régiment restera dans cette région jusqu'à la fin de septembre, alternant soit dans ce dernier secteur qui est celui des Cotes de Meuse, soit dans le secteur difficile des Eparges-Montgirmont, sauf une échappée en juillet sur le champ de bataille de Verdun à l'ouvrage de la Laulée.

Mars 1916

En arrivant dans le secteur des cotes de Meuse, le 2^e bataillon prend une patrouille de quatre Boches en promenade entre Haudiomont et Villers. Par la suite, les rencontres de patrouilles sont fréquentes et, plusieurs fois, nous ferons ainsi des captures sans jamais laisser un prisonnier.

La Tranche de Bonzée est à organiser complètement. Les Boches sont, en effet, depuis cinq ou six jours à Fresnes et Manheulles et les 3 kilomètres qui nous séparent forment une zone neutre parcourue constamment par les patrouilles des deux armées ennemies.

Il faut planter des réseaux; creuser des tranchées et des boyaux; installer une défense complète qui est nulle à notre arrivée.

On ne peut travailler que la nuit. Il fait froid, les cuisines, à ce premier jour, n'arrivent pas jusqu'au pays. Nous touchons deux repas à la fois et nous ne les mangeons pas chauds sur le terrain de travail.

La proximité de Verdun, où la grande bataille bat son plein, fait que le canon gronde la journée entière et que l'horizon s'illumine tous les soirs des fusées et des lueurs d'artillerie.

Dans ce secteur, l'organisation tient, à la fois, de la guerre de mouvement et de la guerre de tranchée.

Que ce soit à Villiers ou à Bonzée, le bataillon est logé dans l'ancienne agglomération dont quelques murs sont seuls debout. Les maisons sont démolies pierre par pierre pour constituer des blindages dans les caves ou les souterrains.

Dans les rues de Bonzée, émaillées de trous d'obus, la circulation est impossible de jour. Les saucisses d'observation boches de Manheulle ou de Fresnes signalent immédiatement les allées et venues, les 77 ou 105 ne tardent pas à sanctionner l'observation.

Des que la nuit est venue, les corvées et les travaux s'organisent; on emporte, aux barrages préparés, des chevaux de frise ou des fils de fer. Les petits postes partent silencieusement s'installer dans la plaine derrière un bouquet d'arbres; les sentinelles doubles dans les trous d'obus; et les rondes commencent, pour relier toute la nuit le réseau de surveillance.

Dans la nuit calme, les sentinelles entendent les ravitaillements allemands qui, les premiers jours, se permettent de stationner dans les rues de Fresnes ou de Manheulles; un homme se détache alors du petit poste en liaison et vient prévenir le capitaine; un coup de téléphone et un quart d'heure après la rafale française de 75 jette aux quatre vents la soupe des boches à la grande joie de tous. Et cependant, telle est la force de l'habitude chez les Boches, qu'il faudra 8 ou 10 jours de rafales quotidiennes, à 8 h 25 du soir, pour les décider à changer leur heure de ravitaillement.

Le 13 avril, une patrouille du 2^e bataillon de Villiers ramène de nouveaux prisonniers, une patrouille allemande de deux hommes.

Nos petits postes, route de Manheulle et de Fresnes sont attaqués, mais les Boches y laissent des plumes chaque fois.

Nous quittons le secteur vers le 15 avril 1916.

Après un court séjour à Sommedieue et dans la Forêt de Bernatant, le régiment reçoit l'ordre d'occuper le secteur des Eparges-Montgirmont.

Ce secteur a une sinistre réputation.



CHAPITRE VII

Les Eparges

Du 17 avril au 21 avril, le régiment monte aux Eparges.

Le temps est humide, les routes sont boueuses; les bataillons font d'abord 6 kilomètres avant d'arriver à la tranchée de Calonne, puis quatre sur cette route avant d'arriver au carrefour des Trois Jurés et environ trois avant d'être dans la tranchée de première ligne.

La tranchée de Calonne est à ce moment une route sinistre, au milieu des taillis, qui sont convertis en charpie par un bombardement presque incessant. Le carrefour des Trois Jures est particulièrement menacé; il sent toujours le gaz et c'est rapidement que les sections, à 200 mètres les unes des autres, franchissent les points dangereux pour s'engager sur la route de Mesnil-sous-tes-Cotes. Cette route est dominée dans son axe par le plateau de Combles du haut duquel les Boches manœuvrent un projecteur qui balaie la route suivie par les relèves.

Chaque fois que le faisceau lumineux atteint la troupe, cette-ci se fige dans une immobilité complète, les ravitaillements qui se font près de nous se stabilisent aussi et le cuistot qui reçoit sa marmite de soupe, s'arrête dans son geste ébauché et n'achève son mouvement que lorsque la nuit complète l'enveloppe à nouveau.

Près du village des Eparges, les bataillons quittent la route et s'engagent dans les boyaux boueux, vers le moulin des Eparges. La boue monte à mi-jambe, happe la chaussure, casse les lacets, déchausse le malheureux qui cherche à se dépêtrer avec son chargement complet et décolle les semelles aux souliers qui résistent.

Le mot de Cambronne voltige

Enfin après bien des chutes et des glissades, le régiment arrive en ligne.

La butte morne des Eparges, masse de glaise rose, dénudée par les bombardements, paysage rougeâtre dans la nuit bleue, montre sous la lune ses entonnoirs et ses crevasses.

La ligne défensive n'existe pas comme protection; rien ne tient dans cette boue gluante et liquide.

Nous occupons quelques abris, la plupart d'anciens logements boches. Les petits postes sont pris sur la crête à quelques dizaines de mètres de l'ennemi. Il faut s'y rendre la nuit et faire la relève avant le lever du jour en n'y laissant qu'un effectif réduit qui recevra toute la journée des bombes et des grenades à fusil. Il n'existe pas de chemin frayé on se, dirige tant bien que mal à la nuit à la recherche du petit poste.

Les hommes sont courageux et résolus, mais cette vie est terrible.

Les nuits glaciales les pénètrent dans l'immobilité de leurs trous d'obus souvent remplis d'eau; des cadavres émergent des parapets qui s'écroulent sous les pluies.

La guerre de mine sévit avec activité. Sous les petits postes, des détonations sourdes se font entendre et les hommes, couchés à plat ventre en observation ou debout derrière un pan croulant de sacs à terre, ressentent le soubresaut.

Le forage des galeries se poursuit sournoisement et aboutira quelque jour à l'explosion meurtrière, celle par exemple du 23 avril qui nous coûte 7 tués, 4 blessés et 11 disparus ensevelis. Toute la journée des pétards retentissent dans les galeries qui circulent sous nos pieds; un jour, dans un petit poste, on entend rouler des wagonnets; nous vivons à la lettre, sur un volcan. Malgré tout, nous le conserverons à la France !

La corvée de soupe est obligée de se rendre sur la route de Mesnil, près des Eparges. Elle fait, tous les soirs, 8 à 10 kilomètres dans la boue et sous les bombardements; les seaux de vin et de café arrivent difficilement remplis et quelle déception, au retour du camarade, quand dans son trou d'obus à 40 mètres du Boche, le veilleur, glacé, voit vide le seau de son escouade et doit renoncer à l'espoir de se réconforter avec le café tant attendu, réchauffé à l'alcool solidifié qui commence à être bien et régulièrement distribué.

Mai 1916

A Montgirmont, la situation est analogue. La compagnie loge à flanc de coteau dans une baraque Adrian. Les Boches, par miracle, ne tirent pas dessus, bien qu'elle soit en vue de 15 kilomètres de plaine. Ils ne peuvent évidemment croire qu'une compagnie d'infanterie a le toupet de dormir sous la protection d'une volige de sapin à 150 mètres de notre première ligne de surveillance; cependant, nous nous hâtons de commencer des abris souterrains.

Le régiment travaille activement à l'amélioration du secteur, creusement de tranchées, pose de caillebotis qui rend plus supportable la vie matérielle des occupants, mais les Eparges laisseront toujours un mauvais souvenir et tous les combattants répondront qu'ils préfèrent retourner à Verdun que de rester dans cet affreux coin. Le soldat français veut bien se faire tuer, mais pas dans la boue.

En dehors de la vie pénible du secteur des Eparges, les bombardements quotidiens ont été violents et certains jours ont été particulièrement couteux : le 25 avril, par exemple, nous avons 3 tués, 7 blessés, 5 disparus. Le 5 mai, nous avons 4 tués, 4 blessés. Le 10 mai, où le commandant Housset est tué, le 12 mai, où deux officiers sont tués, deux blessés avec dix hommes. Cette dernière journée est d'ailleurs marquée par une attaque allemande sur notre première ligne qu'une forte reconnaissance essaye d'aborder sur le front de la 12^e compagnie. Elle est rejetée par un barrage de grenades lancées immédiatement par les hommes, en attendant le tir de barrage déclenché rapidement et qui achève la déroute de l'adversaire. Le 3^e bataillon est félicité pour sa vigilance par le général de division.

Après quelque temps de ce régime, l'alternance dans les secteurs de Bonzée, Villers-Mont était acceptée avec soulagement et détente malgré les fatigues du travail d'organisation et de la vie des petits postes en plaine.

25 Mai

Le régiment est de nouveau envoyé, le 25 mai, dans le second secteur pour en poursuivre l'aménagement et l'organisation.

L'installation y est déjà plus confortable qu'à notre premier séjour: le printemps arrive. On retrouve des fraises et des salades qui poussent héroïquement dans les ruines en se moquant des bombardements. La circulation dans les rues et le travail de jour sont plus faciles qu'en mars, les abris sont perfectionnés, les patrouilles se font tous les soirs.

Les petits postes de Manheulles et de Fresnes sont attaqués plusieurs fois. Nous-mêmes, nous tendons quelques embuscades aux Boches et échangeons souvent des coups de feu avec d'autres promeneurs nocturnes. Nous creusons autour de Bonzée une deuxième et une troisième ligne de tranchées, barrons le ruisseau, fortifions le village dont la défense est maintenant complète. Le 22 juin, nous sommes relevés. Nous passons cinq jours à Sommedieu pour faire une courte période de quatre jours aux Eparges qui, 36 heures après notre départ sauteront encore sous les pieds de nos successeurs. Puis nous partons au repos à Rambluzin, après avoir séjourné quelques heures sur les péniches de Dieue.

C'est à Rambluzin que nous apprenons la constitution du dépôt divisionnaire, par la suppression de la 4^e compagnie de chaque bataillon ; des changements importants dans les cadres résultent de cette organisation nouvelle, de vieilles camaraderies se trouvent brisées et les compagnies dissoutes sont navrées de la mesure dictée par les nécessités militaires.

CHAPITRE VIII

Verdun – La Laufée

Tunnel de Tavannes

Le 15, le régiment est en ligne à la ferme de Dicourt et en avant de l'ouvrage de la Laufée et trois compagnies sont en réserve au Tunnel de Tavannes. Le colonel est à la Fontaine de Tavannes.

Le séjour des compagnies de réserve est particulièrement difficile.

Le feu de l'artillerie allemande aux deux extrémités du tunnel est presque continu, parfois pendant de longues heures. C'est la mort certaine pour qui veut en sortir. A l'intérieur, la vie est pénible, les deux extrémités du Tunnel, obstruées et compartimentées pour abriter deux P. C. de généraux de brigade et leurs services, avec un poste de secours, laissent à peine passer l'air; les ordures de toutes sortes s'accumulent à l'intérieur dans une fange grasse et nauséabonde, l'atmosphère empuantie est lourde et irrespirable, des nuées de mouches tourbillonnent, se posent sur le visage, sur les mains, sur les aliments.

On est contraint de boire en garantissant l'orifice de son quart. Il en est de même pendant les repas, où l'on doit protéger son assiette avec un journal pour ne pas absorber ces bêtes répugnantes qui vivent sur les ordures, sur les détritiques, de toutes sortes, sur les cadavres du grand champ de bataille.

Les hommes sortiront au bout de huit jours de cet enfer, palis, exténués, chancelants, les yeux clignotants, pour affronter le feu pendant leur période de ligne. Et quel repos, pour ceux qui, en descendant, viendront à leur tour se plonger dans ce long et nauséabond tombeau !

Le 95 qui a « étrenné » la bataille de Verdun à Douaumont, remonte, sans un mot de plainte sur le terrain où l'armée allemande s'use sans succès depuis 5 mois. Parti du camp de Belrupt; il gravit les pentes par petites unités distantes de 200 mètres. Des schrapnells commencent à arroser la route et les 77 l'encadrent des que nous arrivons au carrefour du fort de Tavannes, à 500 mètres de la batterie de l'Hôpital ; il n'est plus possible de suivre la route sur laquelle s'écrasent les 105, des débris de toutes sortes jonchent les fossés : chevaux de frise, caissons de mitrailleurs, cuisines roulantes abandonnées, fourragères en pièces.

Nous descendons le ravin des Fontaines, remontons le coteau en face de la batterie de l'hôpital et nous nous engageons dans le boyau; les unités s'égrènent sur le parcours vers la batterie de la Laufée, vers la Ferme de Bourvaux, vers la Ferme de Dicourt, vers les bois en avant de l'éperon de la Laufée: la tranchée de Wissembourg est l'endroit le plus en flèche. En ce moment les actions sont continuelles, les coups de main, quotidiens; dans la journée les hommes restent couchés au fond des tranchées sans bouger, les abris n'existent pas. Les avions allemands nous survolent à loisir à faible hauteur. Nos aviateurs ne paraissent pas, ce qui nous énerve. Le moindre mouvement est signalé et salué par une pluie d'obus. Le 2^e bataillon, perdu par ses agents de liaison, ne relève que le lendemain.

C'est dans cette situation que, dans la nuit du 23, les allemands essayent avec un bataillon, une attaque ayant pour objectif: la Ferme de Dicourt.

A 3 heures du matin, des éléments arrivent par le ravin du fond de Beaupré, culbutent nos petits postes, tournent une pièce de la 3^e C. M., cernent une demi-section de la 9^e compagnie, qui se défend héroïquement, ainsi qu'une section de la 11^e compagnie commandée par le lieutenant Rocherolles. La section refuse de se rendre et défend pied à pied le terrain qui lui est confié; elle est massacrée avec les servants de la mitrailleuse armée; une brillante contre-attaque commandée par le lieutenant Vignaud et le lieutenant Debard, déblaye le terrain, reste accrochée à vingt mètres de l'ennemi, et une deuxième contre-attaque commandée par l'adjudant Forest, un spécialiste de tous les héroïsmes, et le capitaine de Jouffroy, repousse les Boches, plus loin encore, à la baïonnette. Ils abandonnent le terrain à la hâte, laissant entre nos mains neuf prisonniers et une quinzaine de tués.

Le corps du lieutenant Rocherolles est retrouvé criblé de balles et la poitrine défoncée à coups de bottes. Il a dû se défendre sans vouloir se rendre aux sauvages qui l'ont massacré. A la suite

de ce brillant fait d'armes, dont le 39^e régiment Prussien gardera un mauvais souvenir la citation obtenue par le sous-lieutenant Rocherolles à l'ordre de l'Armée fixe son rôle glorieux dans cette journée, en ces termes :

« Officier d'un moral élevé, avait juré de ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi. Cerné dans une tranchée envahie par l'ennemi, a groupé son monde autour de lui et, par sa résistance, a u donné le temps à la contre-attaque d'intervenir : est tombé, criblé de blessures ».

La section du lieutenant Rocherolles fut elle-même citée aussi à l'ordre de l'Armée, dans ces termes :

« Entourée et cernée par l'ennemi a refusé de se rendre, luttant jusqu'au dernier moment et, bien qu'ayant perdu son chef, le sous-lieutenant Rocherolles, deux sergents, deux caporaux, s'est maintenue dans une partie de sa tranchée et a donné le temps aux contre-attaques de repousser l'envahisseur et de reprendre tout le terrain momentanément perdu ».

Les jours suivants, le bombardement intense, subi héroïquement par les hommes, continue et les pertes quotidiennes peuvent donner une idée de la force morale nécessaire sous cette averse, puisque, du 15 au 30 juillet, nos pertes auront été de 75 tués et 152 blessés.

Le 30, le régiment est relevé par le 99^e et va au repos à Longchamps-sur-Aire (1^{er} et 3^e bataillons), Neuville-en-Verdunnois (2^e bataillon) et le 6 août, il quitte ces cantonnements pour Rambluzin et Sommedieu.

Les Eparges (Août 1916)

Le 14 août, le 2^e bataillon reprend le secteur des Eparges, toujours aussi agité et dans lequel la guerre de mines bat son plein. Les deux autres bataillons occupent les Hures et Bonzée. Cette partie du secteur est toujours parfaitement semblable à notre premier séjour; fortification de Bonzée, patrouilles dans les zones neutres. Quant aux Eparges, le 27 août, la sinistre butte s'illumine comme un volcan. C'est une mine colossale qui tue 86 de nos successeurs, du 85^e. Quelle nécessité nous oblige donc à conserver ce point inutile !

Le 11 septembre, le colonel de Belenet, appelé au commandement de la 146^e brigade, quitte le régiment qu'il commandait depuis si longtemps. Il est très regretté des hommes auxquels son affectueuse brusquerie avait fini par plaire. Il est remplacé par le colonel Seupel.

Le 17 septembre, le régiment est embarqué à Dugny, moitié en auto, moitié dans le train, et est débarqué le 18, à Ligny-en-Barrois. Après un repos de trois jours dans cette localité, le train emporte de nouveau le 95^e et le débarque le 20 septembre à Ludre et à Bayon.

Le soir même, le régiment se rend aux cantonnements qu'il gardera jusqu'à la fin de novembre : E.-M., 2^e et 3^e bataillons à Tonnois ; 1^{er} bataillon à Ferrières.

Camp de Saffais

A proximité se trouve le camp d'instruction de Saffais et pendant tout ce long séjour, presque quotidiennement, se feront des exercices de cadres ou des exercices de troupe, par la division ou par la brigade, dans les tranchées et les ouvrages préparés à cet effet: on applique là les dernières méthodes militaires et c'est à cette étape de la guerre qu'on organise la section en : fusils mitrailleurs, Viven-Bessières, grenadiers et voltigeurs.

Tonnois est un joli petit village dans la vallée de la Moselle et sur les bords de cette rivière. Tous s'y plaisent, nouant d'agréables relations avec les habitants, et, au départ, les larmes couleront.

Après ce laps de temps, le 1^{er} décembre, le régiment qui s'est embarqué la veille à Pont-Saint-Vincent, débarque dans l'Oise à Saint-Omer-en-Chaussée et à Marseille-en-Beauvaisis. Les 3^e et 2^e bataillons viennent cantonner à Haute-Epine, le 1^{er} bataillon à Rothois, 3^e compagnie à Haute-Fontaine. Il gèle, la bise est glaciale.



CHAPITRE IX-I La Somme - Le Four de Paris

(décembre 1916)

Vers le milieu de décembre, le mouvement vers l'avant commence; les bataillons sont transportés à Proyart par auto-camions; le paysage plat de la Somme, dont les routes ne sont

que des coulées fluides de boue jaunâtre, n'est pas très engageant. Après le débarquement une marche de 5 kilomètres amène les bataillons au Bois Touffu près Foucaucourt; c'est là que stationne le bataillon de réserve (3è), le 1er relève directement le 141è D: l. dans le secteur est de Berny (zone droite), le 2è s'établit dans la deuxième ligne.

Le terrain garde le souvenir des grandes luttes de la Somme qui durent depuis plusieurs mois et qui ont été marquées jusque là par une avance d'une dizaine de kilomètres. Sur cette longue distance, le terrain est bouleversé comme par un violent cataclysme. Des entonnoirs de mines énormes, étonnent même des gens habitués, comme nous, à en voir de toutes les couleurs. Des localités, comme Estrées, sont rasées complètement sans laisser aucun vestige, pas une pierre, pas un pan de mur; une légère teinte rougeâtre faite de poussière de briques pulvérisées indique seule qu'une ville florissante a existé là.

La route de Saint-Quentin, aux approches des lignes, est réduite, en son milieu, à un sentier étroit sur lequel, dans la nuit noire, s'engagent les sections, en colonne par un ; à droite et à gauche, des trous d'obus insoupçonnés, parce que remplis de boue liquide, offrent au promeneur distrait l'accueil gluant de ses larges flancs ; de nouveau s'égrène le long de la colonne le mot de ce vieux Cambonne, et la capote dégoûtante et jaunie bat les talons de l'infortuné, sorti en tempêtant de ces cloaques.

Le bombardement est quotidien sur notre première ligne, la situation y est difficile faute d'abris; seule une compagnie de réserve a un logement à peu près suffisant dans deux sapes ou l'entassement, à raison de 70 à 80 hommes par abri, est des plus pénible. Ce sont d'ailleurs d'anciens abris allemands et leur ouverture donne directement sur l'artillerie ennemie, ce qui n'est pas pour les occupants l'absolue sécurité. Les boyaux sont déliquescents, leurs parois descendent lentement dans le fond; si l'on s'appuie sur elles on enfonce comme dans du beurre. Il est imprudent de sortir seul, de peur d'être enlisé; un certain boyau de Péronne est une véritable oubliette.

Nous nous attendons à être les acteurs d'une attaque de grand style; tout est prêt, l'artillerie est en place, et nous nous demandons, devant un terrain pareil, quel élan nous pourrions bien avoir, lorsque l'affaire est décommandée.

Nous avons pourtant un excellent moral et ne renâclons point devant la besogne; mais c'est avec satisfaction que, nous renonçons à « travailler » en grenouilles dans de pareils marécages.

Le régiment, après être descendu au camp de Marty, où il séjourne quelque temps, reçoit l'ordre, le 7 janvier 1917, de partir à pied pour une série d'étapes: Bayonviller, puis Blanzzy-sur-Poix, Frettemolle et Thilloy-Supplécourt-Frettemolle-Mesnil- Huchon où le régiment cantonne jusqu'au 16 janvier, date à laquelle il s'embarque à Marseille-en-Beauvaisis (1er bataillon), Fretoy (2è bataillon), et Choqueuse (3è bataillon) pour débarquer à Sainte-Menehould le 20 janvier 1917.

Four de Paris (*Janvier 1917*)

Nous sommes destinés à occuper le secteur du Four de Paris le long de la vallée de la Bienne en Forêt d'Argonne.

Lorsque le régiment traverse pour la première fois cette région, nouvelle pour lui, le temps est froid, le givre couvre toute la forêt, le verglas rend la circulation difficile aux « ridelles » et aux voitures lourdement chargées. Les bataillons sont cantonnés en plein bois, au camp de Dubiefville, de la Croix-Gentin et de Florent II, en attendant de prendre sa place en première ligne.

Le 21 janvier, le bataillon Leroy, ses reconnaissances faites, relève un bataillon du 154è au quartier Mortier; le 22, c'est le tour du bataillon Cabanel qui se rend au quartier des Meurissons; le 31, le bataillon Bouillot relèvera à son tour le bataillon Leroy; et tous les 10 jours, ces unités se succéderont ainsi dans les différents quartiers du secteur.

Une des caractéristiques du Four de Paris à cette époque, est l'intensité et l'activité de la guerre de mines.

Le contact avec l'ennemi est étroit ; en certains endroits les sentinelles ennemies se touchent avec les nôtres, séparées par un talus de deux ou trois mètres. On ne peut pas même s'entretuer; on est en face l'un de l'autre, et c'est une situation paradoxale.

Le 5 février, un Allemand lance un billet avertissant de l'explosion d'une mine pour le lendemain à 6 heures; c'est une feinte, l'explosion a lieu à 3 h. 30, 7 hommes sont ensevelis.

La terre, glacée par un froid de 12 à 15°, est changée en pierre, et dure à travailler. Malgré cela, courageusement, les hommes se mettent à l'ouvrage pour délivrer leurs camarades; les Boches, qui à trente mètres de là sont témoins de leurs efforts, récompensent ce dévouement en les arrosant de torpilles et de grenades.

Ces braves continuent cependant, sous le feu. Leur officier, le lieutenant Sainmont est blessé. Mais nous occupons et organisons l'entonnoir.

Le 13 février, nous répondons avec les mêmes armes en faisant exploser, nous aussi, cinq, fourneaux qui causent de graves dégâts chez l'ennemi. Le 6 mars, même opération pour nous à l'entonnoir Kowalsky. Le lendemain notre section d'élite pénètre dans les lignes, explore rapidement les tranchées ennemies qui ont été évacuées, puis détruisant un P. P. et un abri abandonné, la section rentre dans nos lignes au complet.

Ce coup de main est renouvelé brillamment le 27 mars et nous procure deux prisonniers blessés.

Le régiment est relevé par le 217^e du 28 au 30 mars, et deux jours après il est transporté par camions et par chemin de fer à Beaumont-sur-Vesle et à Villers-Marmery. Les 4 et 2 avril, il prend le secteur des Marquises, immédiatement à l'ouest de son prochain front d'attaque, où, de là, les cadres peuvent étudier les objectifs qu'ils auront à enlever : le Bois de la Grille, les bois 95, 96 et 98.



CHAPITRE IX-II Attaque du Bois de la Grille

(17 avril)

Le 10, le sous-secteur Marquises est pris par les territoriaux, et le 12, après un court repos de deux jours à Villers-Marmery, le bataillon Bouillot va occuper le secteur d'où, dans quelques

jours, le régiment tout entier partira à l'assaut: c'est un front de 700 mètres, limité à droite par le boyau Faber, à gauche par le boyau Davoust, comprenant trois parallèles dont la troisième longe la voie romaine.

Mission du 95è

Le plan d'engagement du régiment est fixé le 12 d'une façon définitive, sans que soit fixé encore le « jour J ».

L'attaque de la IV^e armée, combinée avec celle de la V^e au nord et à l'ouest de Reims a pour but de réaliser l'encerclement à grande distance du massif de Nogent-l'Abbes. A la gauche de la IV^e armée, le 8è C. A. doit contribuer à la rupture du front et à l'exploitation du succès jusqu'à la Suippe, couvert à gauche par la 16è D. I. qui doit enlever les positions ennemies jusqu'à la ligne intermédiaire, effectuer ensuite une conversion complète face à l'Ouest et arrêter toute action de contre-offensive.

Le 95, placé lui-même à la gauche de la 16è D. I. est pivot de l'opération.

Deux phases dans son attaque :

1° Enlever la première ligne et la ligne de soutien allemandes; pousser avec le bataillon de tête jusqu'à la ligne intermédiaire, dite tranchée Léopoldshöhe et l'enlever;

2° Faire un mouvement de conversion face à l'Ouest, la gauche à la première ligne allemande.

La première partie du mouvement doit s'effectuer en liaison à droite avec le 27è RI, en quatre phases distinctes:

1° Enlèvement de la première ligne allemande ;

2° Enlèvement de la tranchée de soutien (Tranchée de Skoda) ;

3° Enlèvement des défenses S. O. du Bois de la Grille;

4° Enlèvement de la ligne intermédiaire.

Dispositif d'attaque

Dans la nuit précédant le « jour J », le 95 doit prendre ses positions de départ :

Le bataillon Bouillot dans la première parallèle, ligne n° 1;

Le bataillon Leroy dans la 2è parallèle, ligne 1bis;

Le bataillon Soulages à la voie romaine.

L'attaque

Après les réglages nécessaires, notre préparation d'artillerie s'effectue sur les tranchées ennemies. Les mortiers de 240, installés à la voie romaine contribuent puissamment à leur destruction.

De leur côté, les Allemands augmentent le nombre de leurs batteries, exécutant des tirs de contre-batterie nombreux et déclenchent plusieurs fois par jour, des tirs de barrage sur notre secteur.

La première parallèle est nivelée, presque inexistante; malgré les travaux d'aménagement qu'y effectuent chaque nuit les deux compagnies de ligne du bataillon Bouillot.

Le 16, on apprend que le « jour J » est fixé au lendemain.

Le soir même, une reconnaissance, commandée par le lieutenant Bodin de la 10è compagnie, va jusqu'aux positions ennemies qui sont très endommagées, mais garnies encore par quelques éléments.

Les bataillons prennent les emplacements d'attaque dans la nuit.

Un tir de contre-préparation qui se déclenche vers minuit, cause des pertes au bataillon Bouillot, déjà en position:

A 2 h. 30 du matin, les chefs de bataillon apprennent que « l'heure H » est fixée à 4 h 45.

L'attaque se déclenche.

De nombreuses fusées multicolores partent des lignes ennemies. Nos vagues dépassent les deux premières tranchées, franchissent la tranchée de soutien (Skoda) atteignent les lisières des bois. Par petites colonnes, le bataillon Bouillot s'engage dans le bois. La fusillade devient de plus en plus nourrie. Un des premiers de son bataillon, le commandant Bouillot tombe, l'épaule traversée par une balle. Le capitaine Potier, son adjudant-major, prend le commandement du bataillon et l'avance continue avec quelques pertes.

L'Arrêt de l'Attaque

A droite, à mi-chemin de la position intermédiaire, des blockhaus ennemis, vrais nids de mitrailleuses, non repérés par l'aviation sont protégés par des réseaux intacts. Les premières vagues y arrivent et tombent sous un feu meurtrier. La compagnie de droite est obligée de se terrer. Le capitaine Terlaud, qui cherche à reconnaître les emplacements de mitrailleuses tombe mortellement frappé.

Plus à droite, la section d'élite qui cherche à aborder un de ces ouvrages, est presque complètement détruite. Le lieutenant Durassier, la cuisse traversée d'une balle, git dans les réseaux et tous ceux qui veulent aller le ramasser sont tués ; l'artère fémorale atteinte, il se garrotte lui-même et lorsque le soir on peut le ramasser, il a les deux pieds gelés. Des sections entraînées par leur chef cherchent à franchir cette ligne de blockhaus; l'adjudant Forest, l'un des plus braves sous-officiers du 95, charge sur les mitrailleuses qui l'abattent.

La neige se met à tomber, rendant très difficile toute liaison avec l'artillerie dont le barrage roulant a continué à même allure.

A gauche, malgré le feu nourri de nombreuses mitrailleuses ennemies prenant l'attaque de flanc, les deux compagnies du bataillon Bouillot et une compagnie du bataillon Leroy, ont pu arriver à leur premier objectif, faire la conversion à gauche; elles repoussent à la grenade un premier essai de contre-attaque ennemie.

Le bataillon Leroy conforme son mouvement à celui du bataillon Bouillot, occupe les lisières sud des bois.

Le bataillon Soulages garnit la tranchée de Wahn, devant le Bois de la Grille, en liaison, à droite, avec le 27è, qui n'a pu aller au delà.

La stabilisation de la ligne. - Episodes

La ligne se stabilise. Le 95 n'ayant personne à sa gauche, en avance à droite sur le 27è R. I. qui est arrêté devant des ouvrages intacts, forme un saillant très prononcé. Des éléments du bataillon Bouillot, décimés par les feux de mitrailleuses, refluent légèrement devant des contre-attaques venant de trois directions. A gauche, la compagnie de Jouffroy, qui a atteint la lisière nord du bois 98, se trouve bientôt isolée avec un peloton de mitrailleuses, ayant perdu toute liaison avec le reste du régiment. Complètement cernée, elle barre tous les boyaux conduisant à l'ennemi, et se défend par ses propres moyens. L'ennemi s'acharnant particulièrement sur un de nos barrage, le sous-lieutenant Yvon, de la C. M. 3, installe lui-même une mitrailleuse sur le parapet et abat tout ce qui approche, pendant que de vaillants grenadiers tentent avec un sublime acharnement un nouveau barrage.

Mais cette mitrailleuse est bien vite prise à partie par les pièces d'un blockhaus voisin qui l'ont presque aussitôt mise hors d'usage. Les fusils-mitrailleuses braqués, eux aussi, par d'héroïques tireurs sont impuissants à neutraliser le feu adverse, qui tue maintenant tout ce qui se présente au-dessus du parapet.

L'ennemi, enhardi par la supériorité de ses moyens, et renforcé, harcèle le détachement; celui-ci, ripostant avec toutes les grenades qui lui restent, résiste toujours magnifiquement sous les volées de pilons qui s'abattent de toutes parts ; les pertes sont lourdes. Vers le milieu de la

journée, la compagnie, considérablement réduite, a épuisé toutes ses munitions. Vainement elle a lancé toutes les fusées dont elle disposait, pour signaler sa détresse aux nôtres.

L'ennemi s'acharne et renouvelle ses efforts meurtriers qui font finalement craquer les derniers barrages et, après un bref corps à corps, lui livrent l'héroïque détachement, submergé par le nombre. C'est alors que dans un sublime élan et au nez de l'officier allemand qui paraît avec ses hommes, le capitaine de Jouffroy, revolver au poing, bondit hors du boyau avec les lieutenants Challe, Monternier, les sous-lieutenants Gaucher, Yvon, entraînant avec eux une poignée d'hommes. A bout portant, l'ennemi tire sur le groupe de braves qui lui échappe, les mitrailleuses entrent aussitôt en action de toutes parts et dirigent leurs feux sur le même objectif. Plusieurs sont déjà tombés au cours de ce bond magnifique et parmi eux le sous-lieutenant Yvon. Un premier trou de torpille sert un instant de refuge à ceux qui restent; il faut faire un nouveau bond pour s'éloigner du bois et gagner un peu le large dans la grande clairière; le groupe s'élance, les mitrailleuses crachent furieusement la mort, des hommes tombent encore et les six derniers survivants viennent échouer avec un blessé dans un grand trou d'obus.

Une mitrailleuse, braquée sur ce point, guette jusqu'au soir la sortie du petit groupe pour le défier envoie, de temps en temps, quelques balles qui viennent se planter dans la terre au bord du trou.

Dans la soirée, un violent bombardement des nôtres se déclenche sur les lignes adverses, les obus éclatent de tous cotés autour du malheureux refuge ou attendent stoïquement; enlisés dans la boue et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement, ceux que la mort n'a pas encore frappée dans leur audacieuse tentative.

Des beures interminables s'écoulent ainsi; la nuit commence à tomber, des bruits suspects se perçoivent nettement, les Allemands vont tenter de s'approcher du trou d'obus pour y cueillir la proie qu'ils ont longuement guettée; mais, en rampant dans la pénombre, celle-ci leur échappe encore et, vers le milieu de la nuit, les vaillants « rescapés » réussissent à gagner notre ligne où on les croyait complètement perdus depuis le matin.

En fin de journée, la situation du régiment est la suivante :

A droite, le bataillon Soulages, ayant sa ligne de résistance à la tranchée de Wahn sur laquelle se fait la liaison avec le 27^e R. I. avec, un peu en avant, dans le Bois de la Grille, une parallèle avancée non reliée à droite.

A gauche, le bataillon Leroy, avec lequel sont fondus les restes du bataillon Bouillot, forme un saillant en avant de la tranchée de Skoda.

Nos pertes ont été lourdes en ce premier jour d'attaque : 5 officiers et une centaine d'hommes tués, 523 blessés ou disparus.

Les combats qui ont suivi l'attaque

Le 18, le lieutenant-colonel Seupel, atteint d'un ricochet de balle, est évacué. Le commandant Soulages, qui le remplace, est tué peu après d'un éclat d'obus à la tête. Le capitaine Leroy prend le commandement du régiment jusqu'à l'arrivée du commandant Barrière venu du dépôt divisionnaire où il était en réserve de commandement. Précisément son fils unique, le sergent Barrière, qui servait à la 11^e compagnie est mort en brave le 17 au matin ; un réseau flanqué par des mitrailleuses ennemies gênant le mouvement de sa compagnie, il y va seul, une cisaille à la main, et entame le réseau, il tombe frappé d'une balle au cœur.

Le commandant Barrière réunit les chefs de bataillon et quelques officiers, se renseigne sur la situation et donne des ordres. Lorsque tous les détails sont réglés, quittant le ton du commandement, il s'adresse au capitaine de Jouffroy qui commandait la compagnie où servait son fils :

« Et maintenant, parlez-moi de mon enfant. »

Les journées du 18 et du 19 sont marquées par de violents bombardements. Le 19, l'ennemi contre-attaque en force, simultanément sur différents points ; des corps à corps se produisent ; le capitaine de Jouffroy, dans un boyau tient tête à une colonne ennemie, échange des coups de feu avec l'officier qui la précède ; tous deux tombent très grièvement blessés, et, sous la pluie de grenades, il faut les tirer par les pieds pour les amener dans nos lignes.

Un instant les grenades manquent, la ligne fléchit. Des corvées arrivent à nous ravitailler sous les tirs de barrage, et une contre-attaque nous rend la position.

Le 20, une nouvelle contre-attaque ennemie ne peut aborder nos lignes. Le lieutenant-colonel Gouney, de l'état-major de la 169^e D. I., vient prendre le commandement du régiment.

Le 22, l'ordre est donné de reprendre l'attaque pour enlever le Bois de la Grille, mais les reconnaissances signalent que la démolition des ouvrages ennemis est insuffisante et l'attaque est décommandée.

Le 23 même ordre d'attaque, même contre-ordre. L'attaque est remise au 24, au dernier moment, elle est décommandée, la relève du régiment devant s'effectuer le soir même.

Et, dans la nuit du 24 au 25, très réduit, épuisé, n'ayant plus de cadres, le régiment est relevé et va cantonner à Vaudemanges; le lendemain, il est enlevé en auto-camions et conduit aux cantonnements de Vavincourt, Sarney et Hargeville. C'est dans ces localités qu'il est complété et renforcé :

Le 27, par 3 officiers, 27 sous-officiers, 29 caporaux; 192 hommes venant du dépôt;

Le 28, par 6 sous-officiers, 17 caporaux et 382 hommes venant du 94^e RI,

Le 29, par 8 sous-officiers et 18 hommes venant du D. D. et 161 hommes venant des 14^e et 16^e, soit au total 751 hommes depuis le 27. Tous ces chiffres sont éloquentes : le régiment a bien donné!

Le 13 mai, le 95 est cité à l'ordre du 8^e C. A., en ces termes :

« Dans les opérations offensives du 17 au 24 avril 1917; le 95^e régiment d'infanterie, chargé de mener une attaque difficile sur un point essentiel, a atteint le premier objectif désigné. violemment contre-attaqué de trois cotés et débordé par suite de circonstances locales, s'est magnifiquement battu, s'est cramponné au terrain en avant des premières tranchées allemandes conquises, s'y est maintenu sept jours jusqu'à la relève, malgré des contre-attaques de troupes fraîches et un épuisement complet. A conservé, malgré des pertes très graves, un excellent moral ».

Eiz, Moulainville, Blanzée.

Du 1^{er} au 7 mai, le régiment, par une série d'étapes successives se porte au secteur d'Eix-Moulainville, camp de l'Hôpital, camp de l'Hospice et Belrupt.

Les reconnaissances des réseaux ennemis se font dans la nuit du 12 au 13 et c'est le 13 que le plan d'engagement est définitivement arrêté; l'exécution en est fixée au 14 et est confiée à la compagnie Néron (lère) : 100 hommes sous le commandement de son capitane.

Elle est couverte sur son flanc gauche par une section de 25 hommes (Lieutenant Perrier, 2^e compagnie); sur son flanc droit, par une demi-section de 15 hommes.

En outre, deux sections de mitrailleuses, placées dans notre première ligne, à la tranchée de la Marne, à gauche et à la station à droite, assurent une couverture plus éloignée des détachements.

A « l'heure H » (22 heures) les groupes sortent de nos réseaux. La section de gauche se heurte à 50 mètres de là à une patrouille allemande assez forte, échange des coups de feu et des grenades; deux hommes sont tués, deux sont blessés. La patrouille allemande prend la fuite, nous la poursuivons quelque temps, mais elle rentre dans ses lignes. Jusqu'à deux heures, malgré les fusées et les grenades, sous les tirs de mitrailleuses et le barrage d'artillerie la

compagnie se maintient sur le terrain les hommes travaillent sans arrêt, couchés, cisailent sans répit.

A 0 h 30 notre artillerie a « encagé » l'objectif, le barrage allemand a répondu : enfin à deux heures, les deux premiers réseaux allemands sont occupés mais les travailleurs se trouvent devant un troisième plus épais qu'il est impossible d'entamer avant le jour. La compagnie est obligée de se retirer sans avoir pu atteindre son objectif en raison de l'obstacle matériel infranchissable qu'elle a rencontré.

Elle a travaillé sous le feu pendant de longues heures et les félicitations du général de division lui sont envoyées.

Le 25 mars, nouveau coup de main tenté par des éléments du bataillon Potier sur la Ferme de Soupleville. Cette opération qui consiste en un raid de 1.500 mètres dans les lignes ennemies échoue encore. La ferme est trouvée abandonnée. L'un des groupes d'exécution passant dans une chicane ennemie heurte une fougasse formée de plusieurs pilons assemblés. Il y a deux tués et huit blessés, dont le sous-lieutenant Gaucher.

Enfin, le 1er juin, le bataillon Cabanel exécute un dernier coup de main sur les tranchées allemandes de la demi-lune.

Coup de Main de la Demi-lune

Les forces mises à la disposition du lieutenant Delas, qui dirige l'opération sont de 100 hommes, répartis en trois groupes. L'opération commence à minuit ; l'un des groupes débouche de la tranchée de la Fiéveterie, marche sur la brèche existant dans les réseaux, entre la voie ferrée et la route, et nettoie un emplacement qu'on présumait un petit poste, près du signal.

A 2h10, l'opération est terminée et le premier groupe réussit à ramener trois prisonniers du 13è Ersatz. Nous avons quatre blessés.

Les 16 et 17 juin le régiment est relevé par le 70è. Il est transporté en camion-autos dans la Haute-Marne où il goute pendant une huitaine de jours un excellent repos.

Il est ainsi cantonné :

1er bataillon, à Sailly;

2è bataillon et C. H. R., à Gillaume;

9è et 10è compagnies, à Soulaincourt ;

11è compagnie à Aingoulaincourt ;

C. M. 3, à Bressoncourt.

Mais le 27 juin, le régiment, de nouveau, fait mouvement en camion et est concentré :

1er bataillon, à Braux-Saint-Rémy;

2è bataillon, E.-M. et C. H. R., à Sivry-sur-Ante;

3è bataillon, Ferme d'Epensival.

CHAPITRE X **La Main de Massiges**

Première période *(6 juillet-5 décembre 1917)*

Le 6 Juillet 1917, le 95 quittant la zone de repos, va cantonner dans la région de Courlémont.

Dans la nuit du 7 au 8, le lieutenant-colonel Gouney prend le commandement du sous-secteur à P. C. Eglise; le bataillon Cabanel relève en première ligne dans le quartier Mont-Têtu-Main de Massiges, un bataillon du 2^e mixte. Le bataillon Leroy, en réserve de zone, est réparti dans les ravins de l'Index et de l'Etang, et le bataillon Potier demeure au repos au camp 202.

Le régiment entre de nouveau dans la vie de secteur.

Le front du bataillon de première ligne (P.C. Château) s'étend du ravin des Noyers au Creux-de-l'Oreille.

A gauche, nous sommes en liaison avec le 27^e; à droite, avec le 85^e.

La position que nous occupons comprend la plus grande partie de la Main de Massiges; les crêtes du Pouce, du Faux-Pouce; de l'Index, du Médius, séparées entre elles par les grands ravins du même nom.

La gauche est particulièrement délicate; plus rapprochée des lignes allemandes, elle offre à l'ennemi des couloirs d'infiltration faciles : les ravins des Noyers, des Tombes et de la Faux.

Devant nous les positions allemandes sont très fortes : le Mont-Têtu, la Chenille, la Tête-de-Vipère sont de merveilleux observatoires.

Les tranchées ennemies sont puissamment organisées et protégées de défenses accessoires formidables. Les photos d'avions révèlent de nombreux abris bétonnés, tunnels, emplacements de mitrailleuses et de minenwerfer.

Pendant les premières semaines de notre occupation, le Boche manifeste son activité par un bombardement quotidien de torpilles et grenades à ailettes qui nous inflige des pertes assez sensibles. Timidement d'abord, il pousse quelques patrouilles vers nos postes avancés, mais elles sont régulièrement dispersées sous nos feux. Ce n'est que plus tard qu'il exécutera d'importants coups de main avec préparation d'artillerie.

En première ligne, les jours passent uniformes. On guette le Boche, on organise son secteur, on répare les tranchées démolies par le bombardement, on fait des patrouilles...

Au hasard, nous détachons du journal de marche, l'historique d'une journée, celle du 15 juillet, dont la physionomie est sensiblement celle de toutes les autres :

« Nuit calme. Quelques patrouilles sur les petits postes de la compagnie de gauche (Ravin de la Faux, Ravin des Noyers).

De 15 heures à 16 h 30, l'ennemi exécute un violent tir de destruction par minen sur le secteur de la compagnie de droite.

La tranchée Gazan et le boyau 31 sont nivelés sur plusieurs points. Nous ripostons par de violentes rafales de 75 et 300 torpilles de 58.

Au cours de la journée, tirs de harcèlement par 77 et 105 dans le Ravin de l'Etang et vers P. C. Eglise.

Pertes: 1 tué (par grenade à ailettes). »

Le poste du colonel, la compagnie hors rang et le bataillon de réserve sont installés dans les abris du Ravin de l'Index, de l'Etang et du Faux-Pouce.

A moins de 1.500 mètres des lignes allemandes règne une vie intense que le Boche ne trouble que par quelques tirs de harcèlement.

Les compagnies sont occupées par de nombreux travaux : organisation des positions de soutien, aménagement des abris, confection de réseaux et de chevaux de frise, transport de matériel, etc...

Le ravitaillement s'effectue par voie de Decauville, du Promontoire jusque dans les différents ravins de la Main.

La coopérative est installée à l'Eglise.

Elle n'est pas toujours bien achalandée, mais elle rend pourtant de grands services au régiment., et tous les poilus connaissent la célèbre « Maison Labitte » ainsi nommée du nom du sergent Gestionnaire.

La musique même se permet, à la barbe de Fritz, de donner quelques concerts

Le repos se prend au camp de la cote 202. Chaque bataillon passe dix bons jours de détente, occupés surtout en nettoyages et en travaux. On procède aussi, par quelques exercices, à la reprise en main des unités et au perfectionnement des spécialistes : F. M., et grenadiers. On se distrait, on organise des jeux, des concours, des soirées récréatives... Les amateurs de football s'en donnent chaque jour à cœur joie. On oublie ainsi pour quelque temps les misères de la tranchée, et quand il faut repartir « là-haut », chacun monte de bon cœur à son poste de combat. Les mois de juillet et août se passent assez calmes.

Nous tentons quelques coups de main, et de leur côté les Boches essaient à plusieurs reprises de nous faire des prisonniers, mais ils échouent chaque fois sous la violence de nos feux de barrage.

Le 9 septembre, un coup de main est exécuté avec succès par la section franche du régiment, commandée par le lieutenant Monternier.

L'objectif choisi est un ouvrage situé sur le versant est de la croupe qui sépare le ravin des Noyers et le ravin des Tombes. Discrètement, au cours des jours précédents, les brèches ont été faites dans les défenses ennemies par nos canons de tranchée.

Le 9, au petit jour, engagé par un tir précis de 75, le groupe part à l'assaut.

La tranchée de première ligne est trouvée comblée de chevaux de frise et de fils de fer barbelés. Mais la tranchée de soutien est occupée par un petit poste où l'un des guetteurs, qui se défend énergiquement, est blessé et capturé. Ses camarades se sont réfugiés dans une sape située à proximité, nos hommes leur crient : « heraus », mais personne ne répond. On fait sauter les abris.

Les boyaux sont nettoyés à la grenade.

Dans la tranchée de deuxième ligne, pourvue de banquettes de tir cimentées, deux abris à double entrée sont nettoyés et incendiés, les occupants n'ayant pas répondu aux appels des nettoyeurs. Pourtant le vacarme et les cris qui sortent des abris au moment où ils ont flambé indiquent nettement qu'ils étaient occupés.

Tous tes objectifs sont atteints. Le détachement rentre au complet, ramenant un blessé et le prisonnier.

Le mois de septembre est marqué par une grande activité de l'ennemi. Les bombardements sont fréquents sur le front de la Division, il ne se passe pas de journée sans que le boche ne tente un coup de main.

Le 15, le ravin des Noyers et le ravin de la Faux sont soumis à un violent tir de mines toxiques, accompagné d'un bombardement intense par obus fusants et, percutants. Nous avons des pertes sérieuses.

Dans la matinée du 22, le Boche exécute pendant quatre heures, sur la même région, un tir puissant de destruction par torpilles et obus de tous calibres.

Les premières lignes sont nivelées.

Vers 13 heures, l'attaque allemande se déclenche sur le front de la 7^e compagnie. Elle est accompagnée par un déploiement formidable d'artillerie et le feu de nos fusiliers-mitrailleurs qui, héroïquement, sous ce déluge d'obus, sont demeurés à leur poste.

Cependant un groupe ennemi parvient à notre tranchée de première ligne. Il tente de s'infiltrer vers le ravin de l'Étang mais le sous-lieutenant Pornon entraîne sa section de réserve dans une furieuse contre-attaque. L'ennemi est culbuté et mis en fuite. Il laisse entre nos mains : un mort, un blessé, des armes et des munitions.

Nos pertes, dues au bombardement, sont lourdes, mais le boche vient de subir un cuisant échec.

La fin de septembre et la première quinzaine d'octobre sont relativement calmes.

Mais à partir du 15 octobre, l'ennemi manifeste une activité anormale sur le front du quartier Têtu. -

Le bombardement journalier est particulièrement concentré sur la croupe et le ravin de la Faux, le ravin des Tombes et le ravin des Noyers.

Les 23 et 24, le bombardement, toujours intense sur les points précédents, s'étend sur le front de la compagnie de droite (11è) et de la Compagnie de la Verrue (3è). Des tirs de torpilles sont exécutés sur nos réseaux et nos tranchées.

Le 25 au soir, une brèche est constatée dans le réseau ennemi devant le front de la 11è compagnie.

Le 26, à 9 heures, le tir reprend, pour atteindre à 8 heures une grande intensité sur tout le front du sous-secteur. En même temps que les obus de tous calibres tombent sur nos positions, un tir de minen, achève de démolir nos réseaux devant le front de la compagnie du centre (10è) -

Le bombardement demeurant aussi violent, l'artillerie divisionnaire déclenche à 8h 45 son tir de C. P. O.

A 9 heures, les guetteurs de la 10è compagnie, aperçoivent une patrouille ennemie d'une dizaine d'hommes entre les réseaux français et allemands. Les grenadiers V. B. et les fusiliers-mitrailleurs ouvrent aussitôt le feu et dispersent rapidement le groupe ennemi, tandis que notre barrage d'artillerie tombe serré sur la première ligne allemande.

Vers 11 heures, l'ennemi cesse son bombardement.

Mais à 12h35, celui-ci reprend subitement sur tout le front du sous-secteur dans les mêmes conditions que le matin.

Dix minutes après, deux détachements ennemis, disposés en vagues d'assaut se dirigent vers nos lignes.

Le premier, d'environ 40 hommes, part de la première tranchée allemande, par des brèches exécutées à l'avance, et s'achemine par le fond du Ravin des Tombes vers l'îlot D. 2. .

Le deuxième, d'une trentaine d'hommes, part, déployé, de la deuxième ligne allemande.

Le barrage est immédiatement demandé par fusées.

En même temps, des ilots menacés, nos grenadiers V. B. et nos fusiliers mitrailleurs, ouvrant un feu nourri, forcent le premier groupe à refluer en désordre sur sa première ligne, où se terre également le deuxième groupe, amoindri par notre feu.

Le tir de nos V. B. est particulièrement efficace, et nos hommes, heureux d'en constater l'effet, harcèlent l'ennemi sur ses positions d'arrêt, cependant que le tir de barrage d'artillerie, précis et nourri, contribue à briser définitivement la tentative ennemie.

Mais les Allemands ne veulent pas rester sur ces échecs-répétés.

Ils continuent à pilonner furieusement tout le front du sous-secteur et particulièrement celui de la compagnie de droite (compagnie Hogard) où, chaque jour, de nouvelles batteries exécutent des réglages.

Toutes les nuits, ils font des patrouilles dans le Creux-de-l'Oreille et, fréquemment, nos F. M. et nos V. H. ont l'occasion de les disperser.

C'est ainsi que le 27, un Boche, tué dans ces conditions, est ramené par une de nos reconnaissances.

Cette activité anormale de l'ennemi indiquant nettement des intentions d'attaque, les 11è et 3è compagnies, travaillent activement toutes les nuits à fortifier leur front en réfectionnant les réseaux endommagés par les tirs journaliers. Des patrouilles sont exécutées dans le Creux-de-l'Oreille et les mitrailleuses sont soigneusement pointées dans la direction des flanquements et des barrages à exécuter, en cas d'attaque.

Pendant la journée du 31, l'ennemi travaille à préparer, dans nos anciennes premières lignes, une parallèle de départ.

Le lieutenant-colonel Andréa, commandant le sous-secteur, prescrit alors le retrait, sur la tranchée Macdonald, des petits postes 3, 4 et 5.

L'attaque du 1^{er} Novembre 1917

Le 1er novembre, dans la journée, le bombardement habituel par obus et grosses torpilles s'accroît. L'aviation manifeste une très grande activité au-dessus de la Main de Massiges et continue le réglage de batteries lourdes, sur le front de la 11^e compagnie.

A 18 h 15, se produit le déclenchement subit d'un tir d'artillerie d'une extrême violence, sur tout le front du sous-secteur. Minenverfer et canons de tous calibres entrent en action. Des torpilles de 170 mm et 240 mm s'abattent simultanément en rafales de 20, en même temps que des obus de 77, 105, 150 et 210 tombent avec une grande intensité sur nos positions.

La zone battue, formant encagement, s'étend de la croupe de la Faux au Col des Abeilles, et de la ligne R à la tranchée de Moltke et Ouvrage 2

L'action de destruction est particulièrement concentrée sur les deux ailes de la 11^e compagnie :

A droite : Sur les petits postes 1 et 2 qui sont bouleversés.

A gauche : Sur les ilots D et F qui subissent des dégâts considérables.

La garnison de F est réduite de 12 hommes à 5 hommes (2 tués, 5 blessés).

La densité du bombardement sur la tranchée Gazan et plus en arrière, empêche toute liaison avec la 11^e.

Le tir de l'ennemi conserve la même intensité jusqu'à 20 h 15, puis continue avec une violence un peu moindre jusqu'à 1 h 30.

Environ 10.000 obus et 4.000 torpilles de gros calibre ont été lancés par l'ennemi.

A 18 heures 55, le bombardement ennemi faisant pressentir l'attaque, notre barrage est aussitôt obtenu.

A 19 h 5, la compagnie de réserve du 85^e R. I., au Médius, est alertée et un peloton reçoit l'ordre de se porter au Col des Abeilles.

A 19 h 10, la compagnie de réserve de I 'Index détache une section à l'ouvrage Deshaies et ses trois dernières sections sont placées sous le commandement du chef de bataillon de réserve.

Il y a donc à la Verrue la valeur de cinq sections. Elles ont pour mission de contre-attaquer sur notre première ligne au cas où l'ennemi y aurait pris pied, et, en cas d'échec, de tenir la Verrue coûte que coûte jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts.

La 11^e compagnie, entourée d'un barrage infranchissable, est toujours isolée. Les tentatives faites, soit par elle, soit par des unités en arrière pour rétablir les communications, restent infructueuses et, à 20 heures, l'incertitude subsiste encore sur son sort.

A 21 h. 15 seulement, le bombardement s'étant ralenti, le capitaine Hogard envoie les premiers renseignements sur ce qui s'est passé.

L'attaque allemande

Deux détachements ennemis attaquent simultanément la 11^e compagnie : le premier, attaquant de face, arrive sur nos P. P. 3, 4 et 5 qu'il croit occupés comme les jours précédents. Quelque peu désarmé en ne trouvant, personne, l'ennemi hésite un instant, puis des fractions suivent les boyaux et tentent d'aborder les ilots organisés dans la tranchée Macdonald, lesquels résistent à coups de grenades et de VB.

Un Boche est tué devant une porte annamite.

L'ennemi, arrêté devant Macdonald, par un réseau refait chaque nuit, ne peut progresser et reste dans la ligne abandonnée des petits postes.

On l'entend nettement de la tranchée Macdonald où la section Challe résiste superbement.

Un deuxième groupe, débouchant du Creux-de-l'Oreille, attaque le flanc droit de 11^e, sur la ligne P. P. 1-P. P. 2. La section de mitrailleuses, destinée à flanquer cette partie de la ligne, ne peut remplir sa mission, le bombardement ayant détruit les pièces.

La tranchée Joffre est nivelée et les fils de fer n'existent plus.

La garnison de P. P. 2, forte d'une demi-section, s'est repliée sur la tranchée Gazan, malheureusement deux hommes, probablement blessés, sont manquants. Impossible d'aller les chercher.

Les Allemands, qui ont fait irruption dans nos lignes après un combat à la grenade, se retirent. Aussitôt après, on réoccupe le petit poste, mais on n'y trouve que des pilons abandonnés par les Boches.

L'attaque est définitivement arrêtée. _

Nos pertes, causées par les bombardements et les combats à la grenade, sont malheureusement lourdes : 4 tués, 2 disparus, 20 blessés dont 5 mortellement.

Les dégâts sont considérables, les réseaux sont détruits, les tranchées et les boyaux comblés.

Plusieurs abris sont effondrés, notamment dans la tranchée Joffre, où un aspirant et quelques hommes ont été ensevelis.

Au cours de la nuit, la situation est intégralement rétablie comme avant l'attaque.

Après cette grosse affaire, le secteur redevient calme. La deuxième quinzaine de novembre, seule, est marquée par de violents harcèlements d'artillerie, mais sans coup de main de la part de l'ennemi.

Le 5 décembre, le régiment est relevé par le 164^e R. I. et va cantonner dans la région Sivry-sur-Ante, Vieil-Dampierre.

Il devait, pendant près de deux mois, dans la neige et par un froid terrible, travailler activement à l'organisation de notre troisième position de la Grange-aux-Bois, à Valmy.

Encadrement du Régiment A la date du 1^{er} février 1918

MM. ANDREA, Lieutenant-colonel, commandant le régiment;
 DELARUE, Capitaine adjoint chef de corps;
 RAUX, médecin-major, chef de-service;
 COLLET, chef de musique ;
 PHILIPPE, lieutenant, officier des détails;
 PORTEFAIX, lieutenant d'approvisionnements;
 SAINMONT, lieutenant, porte-drapeau ;
 DUCROT, lieutenant pionnier;
 PORNON, sous-lieutenant, commandant le canon de 37;
 COLLET, sous-lieutenant téléphoniste ;
 PIGEON, Officier renseignements;
 PY, pharmacien.

1^{er} Bataillon Etat-major

MM. GIZARD, chef d'escadrons ;
 DAVAL, capitaine adjudant-major.
 GALEN, médecin aide-major

1^{ère} Compagnie

MM. NERON, capitaine ;
 DROITON, lieutenant ;
 BESSON, lieutenant;
 PALEMONT, sous-lieutenant

2^o Compagnie

BLANCHOT, capitaine;
 GALY, lieutenant;
 TEILLAUD, lieutenant.
 CAYRE, sous-lieutenant

3^{ème} Compagnie

C.M.

MM, DELAS, lieutenant;
QUART, lieutenant;
KUNTZ, lieutenant

CONDAMINAS, capitaine;
LEGOUX, lieutenant;
KUNTZ, lieutenant

2° Bataillon

Etat-major

MM. LEROY, chef de bataillon
MONDANGE, capitaine adjudant-major.
JAILLETTE, médecin aide-major

5è Compagnie

MM MICHEL ; lieutenant
JOLLET, lieutenant;
SAVRY, lieutenant

6è Compagnie

MONTERNIER, capitaine;
BILLARDON, lieutenant ;
FONTAINE, lieutenant
NOLY, sous-lieutenant
GRELIER, sous-lieutenant

7è Compagnie

MM. ROGER, lieutenant
BOURGEOIS, lieutenant ;
GAUTIER DE LA
FERRIERE, sous-lieutenant
ANNE, sous-lieutenant ;

C.M.

JAMET, capitaine;
MAILLET, lieutenant ;
REY, lieutenant

3° Bataillon

MM. POTIER, Commandant
DEBARD, sous-lieutenant
WILLIATTE, médecin aide-major
PALAIS, médecin aide-major

9è Compagnie

MM. PAQUET, capitaine ;
VIGNAUD, lieutenant ;

10è Compagnie

BOURBON, capitaine
BRISEBAT, lieutenant
HARROIS, lieutenant.

11è Compagnie

MM. HOGARD, capitaine ;
CHALLE, lieutenant.
POCHARD, lieutenant.
VEYRENC, sous-lieutenant

C.M.

VEILLERAUD, lieutenant
DUCHET-SUCHAUX, lieutenant.
CASSAING, sous-lieutenant

CHAPITRE XI **La Main de Massiges**

Deuxième période
(21 janvier-23 juillet 1918)

Le 25 janvier, la 16^è D. I. est prévenue qu'elle va reprendre dans quelques jours son ancien secteur entre Maisons-de-Champagne et Ville-sur-Tourbe. C'est encore au 95^è qu'est confié le sous-secteur Eglise, à la Main de Massiges. Il est bien monotone de remonter dans le même secteur, de demeurer dans ce triste paysage de Champagne, aux collines blanches dénudées, aux routes boueuses Mais qu'importe, nous allons retrouver des positions bien connues et gaillardement le régiment quitte ses cantonnements de repos le 31 janvier.

1 - La Vie de tranchée à la Main de Massiges

Le 164^è R. I. est relevé par les bataillons Gizard et Leroy, dans les C. R. Têtu et Verrue. Le bataillon Potier demeure au demi-repos au camp 202; le P. C. du colonel se réinstalle in Eglise. Et c'est la vie de secteur qui reprend, uniforme, mais difficile, laborieuse, dans un secteur aussi puissamment organisé de part et d'autre où chaque tranchée, chaque boyau, chaque carrefour est minutieusement repéré par l'artillerie et les engins de tranchée ennemis, dont les tirs sont parfaitement réglés par les observatoires du Mont-Têtu et de la maudite « Tête-de-Vipère ». C'est aussi le travail incessant des éléments de première ligne qui, toutes les nuits, renforcent les défenses accessoires bouleversées par les obus et les torpilles, refont sans relâche les tranchées, parfois nivelées par le bombardement, ou éboulées sous l'action de la pluie ou du dégel.

Le mois de février est particulièrement rude. Aux petits postes, la neige et le froid rendent le service de garde fort pénible. Les sections, réduites pour la plupart à une vingtaine d'hommes, prennent au complet le service de nuit. Combien d'entre nous se rappelleront longtemps les interminables nuits passées dans la tranchée Macdonald, à Lisbonne, aux petits postes 4, 5 et 6.... Douze heures de suite à veiller le Boche, par une nuit glaciale, sous la neige et la pluie, dans une boue gluante. Douze heures d'attention soutenue, aux postes de grenadiers ou V.B., aux créneaux de F, M., aux emplacements de mitrailleuses. Douze heures à surveiller à la même place, toujours la même zone, dans un cadre uniformément semblable, on seules, de temps en temps, quelques fusées éclairantes dévoilent la masse sombre, sinistrement impressionnante de la Chenille, le Creux-de-l'Oreille, où les premières tranchées allemandes du Têtu. Les hommes enfouis sous leur capote, la tête disparaissant sous le cache-nez, et le bonnet de police rabattu jusqu'aux oreilles, le casque camouflé avec de la boue ou de la craie, masses sombres immobiles sous cet étrange accoutrement, se confondent presque avec les parapets.

La monotonie de ces longues heures de garde serait déprimante si, de temps en temps, quelques rafales d'obus, quelques grenades à ailettes que Fritz nous expédie pour se réchauffer, sans doute, n'attirait des reprécipitations immédiates et soignées de nos batteries de V. B. et de nos fusils-mitrailleurs. C'est que nos gars veulent avoir le dernier mot; Les V. B. ne manquent pas et le Boche reçoit toujours la monnaie de sa pièce.

Une heure avant le jour, la consigne est de redoubler de vigilance, car c'est l'heure, généralement choisie, par les Boches pour exécuter leurs coups de main. Tout le monde est alerté ; l'artillerie est prête à déclencher son tir à la moindre fusée-barrage. On les attend ! Et de fait, durant la longue période que le 95^è devra passer encore à la Main de Massiges, jamais le Boche dans les nombreux coups de main qu'il tentera devant le front du régiment, ne réussira à lui capturer un seul prisonnier.

Dès les premières lueurs du jour, les petits postes s'animent; les hommes, tout en étirant leurs membres fatigués, se racontent mutuellement les péripéties de la nuit. Encore une de passée ! Mais voici le jus et la gnole ! Les visages s'éclaircissent. On blague, On rit, On ne pense plus aux fatigues !... Il fait maintenant complètement jour, plus de surprise possible. Seuls quelques veilleurs par section demeureront aux petits postes, gardiens vigilants de tous les camarades qui vont se reposer dans les sapes.

Ainsi s'écoulaient les longues nuits de l'hiver 1918.

A tour de rôle les bataillons passent 20 jours dans chaque quartier.

L'activité de l'ennemi se manifeste par des tirs de harcèlement nombreux soit par torpilles ou grenades à ailettes sur les premières lignes, soit par obus de tous calibres dans les différents ravins de la Main de Massiges et sur les arrières (Massiges-Virginy) soit surtout par des coups de main que les Boches tentent assez fréquemment. Les Tranchées de deuxième et de troisième lignes du Têtu et du Bois Chausson sont de véritables nids à minenwerfer, lesquels s'acharnent particulièrement sur le quartier du Têtu, dans les ravins de la Faux et du Faux-Pouce.

Rien de plus effrayant que ces grosses torpilles de 240 ou de 175 qui viennent s'écraser en éclatement infernal. Tous les combattants de la Main de Massiges les voient, les entendent encore :

« Un bruit sec et perfide, un bruit sournois de mort
Une chose qui nous fait à tous lever la tête
C'est la bombe qui part, monte, monte encore
Plane et va redescendre en la tranchée inquiète

Mais nous avons guetté l'épouvantable bête
Quand dans son vertige elle approche du bord
Des hauts talus qui vont voler sous la tempête
Nous courons bien loin d'eux abriter notre sort,

Alors, c'est un fracas horrible, assourdissant,
C'est du fer et du feu, comme altérés de sang,
Qui déchirent les airs dans un bruit de tonnerre.

C'est un volcan qui saute en nuage de terre,
C'est une pluie d'éclats dans un vol de frelons,
Mais la mort est passée... et toujours nous veillons ».

2 - Un Coup de Main boche

Le 8 février, c'est le bataillon Leroy qui, le premier, fait échouer une tentative de coup de main ennemi. Les 6 et 7 février, les Boches, poussant des reconnaissances hardies, viennent jusqu'aux premières tranchées du Balcon. On les laisse faire. Nul doute qu'ils n'essayent de pénétrer par surprise dans nos postes avancés.

Le 8, une embuscade est tendue à la tombée de la nuit par une section de la 6^{ème} compagnie et le peloton des grenadiers d'élite. L'attente n'est pas longue. On entend bientôt distinctement les Boches qui cherchent à franchir les réseaux et grimpent lentement vers la tranchée du Balcon. Nos gars sont prêts Les Boches sont à 30 mètres

Feu ! Grenades et V. B. tombent à plaisir sur le groupe ennemi. Surpris, les Boches s'enfuient en poussant des cris de douleur. Deux patrouilles commandées par le capitaine Mondange et le lieutenant Rillardon se mettent à leur poursuite et se saisissent de trois Boches, empêtrés dans les réseaux: 2 blessés et 1 valide de la 30^{ème} division prussienne qui crient: « Républik ! », « Kamerad ! ».

Le lendemain, le général Gouraud, accompagné du général Hely d'Oissel viennent remettre les récompenses aux braves dont le courage calme et l'initiative hardie ont permis d'infliger une sévère leçon aux Boches.

3 - Du 20 Février au 8 Avril

Le 20 février, le régiment opère un glissement vers la droite. Le Colonel s'installe à P.C. Brouette avec 2 bataillons en ligne; l'un au quartier Verrue-Cratère, l'autre au quartier Désert (région de Ville-sur-Tourbe). Le bataillon de réserve est au repos pour 10 jours au camp Vauban, à la Charmeresse et à la ferme des Moulinets.

Jusqu'au début d'avril le régiment conserve ce secteur qu'il réorganise complètement en partant d'un nouveau dispositif comportant l'échelonnement en profondeur des unités. C'est la période de création des îlots, des groupes de combat (G. C.) petits centres de résistance se flanquant mutuellement, défendus par une garnison qui s'entoure de fils de fer et doit, même encerclée par l'ennemi, résister jusqu'au dernier combattant! Chacun s'ingénie à transformer son groupe de combat en petite forteresse dont les issues, à la tombée de la nuit, sont solidement fermées par de lourdes portes annamites gardées par des grenadiers éprouvés.

Et ce n'est pas facile au visiteur nocturne d'y pénétrer, s'il ne connaît le mot de passe ou le signal de reconnaissance. Le veilleur demeure inflexible et menaçant derrière son pont-levis.

Beaucoup d'entre nous, d'abord réfractaires à cette organisation parce que les groupes de combat souvent très éloignés les uns des autres, semblent être à la merci d'un coup de main ennemi se rendent bien vite compte de la supériorité tactique de ce dispositif qui permet un échelonnement prudent en profondeur et diminue le nombre des éléments de première ligne, en trompant l'ennemi sur l'occupation de celle-ci.

Au reste, par la suite, le Boche copiera sur nous son organisation défensive.

La fin de février et la première quinzaine de mars sont assez calmes. Les boches se contentent de quelques tirs de harcèlement et de réglage qui nous occasionnent des pertes légères. Le C. R. Désert est le secteur filon. A Ville-sur-Tourbe, l'état-major du bataillon et la compagnie de réserve sont très bien installés: cagnas éclairées à l'électricité, coopérative. Jardins, etc. A proximité, la rivière donne une fraîcheur charmante au village on les premières journées ensoleillées jettent un air de paisible gaité. Seules, quelques rafales de 77 et de 105, viennent troubler de temps en temps cette quiétude et rappeler que les premières lignes allemandes sont à moins de quinze cents mètres.

Le C. R. Verrue-Cratère est un secteur plus délicat et plus pénible, sur lequel s'acharnent toujours les engins de tranchée ennemis. Et puis avec le dégel et la pluie, boyaux et tranchées sont remplis d'une boue liquide où toute la journée nos hommes pataugent, parfois jusqu'à mi-jambe, Il ne fait pas bon se promener sans bottes, dans la tranchée Joffre ou dans le boyau Hoche.

La fin de mars est marquée par une activité beaucoup plus grande de l'artillerie ennemie qui exécute des tirs nombreux par obus toxiques, principalement sur nos arrières. A notre gauche, vers la Butte du Mesnil, les Boches déclenchent de forts coups de main et quelques attaques accompagnées d'une préparation d'artillerie intense. Le régiment, chaque jour, s'attend à une attaque, car il apparaît nettement que les Allemands ont considérablement augmenté devant nous le nombre de leurs batteries. Chaque nuit, les départs de 77 et de 105, lesquels prennent d'enfilade les régions de Maisons-de-Champagne et du Mont-Têtu, illuminent de leurs incessantes les bois de Ville et de Cernay. Chaque nuit, les avions ennemis exécutent des vols nombreux sur nos arrières; Sainte-Menehould et Valmy sont particulièrement visés.

Cependant, nous atteignons les premiers jours d'avril sans avoir à subir aucune attaque. Les bombardements désordonnés de la dernière semaine de mars n'étaient qu'une diversion à la grande offensive allemande en direction d'Amiens.

Pendant le mois de mars, trois coups de main sont tentés par l'ennemi. Le premier est repoussé le 5 par la 3^e compagnie qui capture deux prisonniers.

Le deuxième, précédé par de nombreux réglages de minen, est éventé par le bataillon Leroy. Il se déclenche le 15, au petit jour, accompagné d'un violent tir d'encagement. Mais nos hommes ont évacué le G. C. menacé; les éléments boches trouvent nos tranchées abandonnées ou

garnies de réseaux, et refluent sous le feu nourri des mitrailleuses de Kellermann et de Deshayres.

Le 23 mars, un détachement ennemi tente par surprise un troisième coup de main, au quartier Désert, dans le secteur de la 10^è compagnie. Les Boches s'approchent, sans bruit, d'un de nos groupes de combat, mais la garnison veille. Un barrage à la grenade, déclenché comme à l'exercice, au commandement du sergent Martin, chef du groupe, arrête net l'ennemi à 20 mètres de la tranchée française.

Ainsi, quel que soit le point attaqué, quelle que soit l'unité qui l'a défendu, les Boches ont été bien reçus par le 95. !

` 4 - Du 8 Avril au 14 Juillet

A partir du 8 avril, une nouvelle organisation du secteur de la 16^è division est adoptée.

Le sous-secteur Main de Massiges est confié au 95; le sous-secteur Têtu au 85^è; le sous-secteur Montrémoy au 27.



CHAPITRE XII

Le Buisson

Désormais, le, régiment n'aura plus qu'un-bataillon en première ligne, les deux autres seront échelonnés en profondeur à la cote 202, à Courtémont et à Domartin-sous-Hans. Le colonel est à « Buisson ».

Le bataillon de ligne est réparti entre le G. C. Macdonald et le réduit de l'Arbre aux Vaches. Tout en continuant sans relâche à organiser notre défense, à poser des réseaux, des chevaux de frise, à piocher, clayonner, construire de nouveaux abris, nos reconnaissances essaient de pénétrer dans les tranchées ennemies, nos embuscades de surprendre quelque patrouille boche.

Il est, en effet, du plus haut intérêt que le commandement soit renseigné sur l'occupation ennemie. Il faut des prisonniers. Les patrouilles offensives poussées en certains points, jusque dans la troisième tranchée allemande, ne trouvent rien ou sont obligées de refluer sous les feux des mitrailleuses ou de pilons. Les embuscades tendues toutes les nuits, tantôt entre la tranchée de Bethmann et la tranchée du 23^e colonial, vers « l'Arbre isolé », tante dans le Creux-de-l'Oreille, parfois à plus de 800 mètres de nos postes avancés, demeurent infructueuses.

Des coups de main sont alors ordonnés avec préparation et appui par l'artillerie. Mais le choix du terrain d'exécution n'est pas aisé.

D'un côté, vers la Justice et la cote 150, les premiers postes ennemis se trouvent trop loin de notre ligne de départ; de l'autre, vers le Têtu et la Tête-de-Vipère, les défenses ennemies sont formidables et le Boche y est d'une extrême vigilance. C'est pourtant de ce côté, entre les points 742 et 743, qu'un coup de main est décidé. Une section volontaire de la 11^e compagnie en est chargée.

Les reconnaissances s'effectuent durant les nuits des 13, 14 et 15 avril. Elles sont pénibles. Le « no mans' land » est un extraordinaire chaos de réseaux, de barbelés, de chevaux de frise, étroitement entremêlés, dans lesquels il faut pratiquer à la cisaille, quelques brèches de sortie. La préparation d'artillerie, réglée de l'observatoire de Périgueux, dure toute la journée du 15. Elle est délicate car le temps est brumeux, et le point 743 est difficile à observer.

Enfin l'opération est finie pour le 16 au petit jour.

Toute la nuit, les tirs de nos mitrailleuses accompagnés de fréquentes rafales de 75, interdisent aux boches de refaire leurs défenses.

A 4 heures 30, le groupe d'exécution est au petit poste 5. Un à un les hommes franchissent silencieusement les parapets et s'en vont occuper leur emplacement de départ ... Ils sont seize dans un grand trou de torpille, à 120 mètres de la première ligne allemande. Ils ont chacun un pistolet et dix grenades. Ils ont tous du courage et du cœur Encore cinq minutes Attention ! Les 155 commencent la danse ! « En avant les gars. » Comme un seul homme, ils bondissent dans la première ligne, tout est démoli par nos obus; la tranchée est nivelée. Les boyaux menant à la deuxième ligne sont obstrués par des chevaux de frise. Impossible de passer... Le petit poste est abandonné...

Mais déjà de tous les postes Boches montent les sinistres fusées vertes. Le barrage ennemi se déclenche violent et précis. Les Boches nous attendaient; le coup est manqué.

Il faut reculer précipitamment sous les torpilles, les 105 et le feu des mitrailleuses, en ramenant un tué et un blessé.

Ce coup de main, mené avec tant de courage et d'entrain méritait plus de succès. Ce sont là, hélas ! les surprises de la guerre Mais le Fritz ne perdra rien pour attendre.

Le 24, un groupe du 95^e tente à son tour un coup de main vers le ravin des Noyers. Il n'est pas plus heureux. Les Boches déclenchent sur tout le front de la division un barrage raccourci d'une grande violence qui nous inflige des pertes.

Fin avril, le 2^e bataillon prépare une opération de plus grande envergure. Il s'agit d'un large coup de main sur le mont Têtu. Tout le bataillon doit y participer. L'attaque est soigneusement montée et les répétitions du coup de main se font jusque dans les moindres détails à la cote 202. Mais, l'artillerie renforcée de quelques groupes lourds avait déjà commencé ses destructions

qu'un contre-ordre survenait ajournant l'opération baptisée par nos poilus le « Bois de Charpente. »

Cependant, nos reconnaissances continuent plus actives que jamais. Il ne se passe pas une seule nuit sans que nos sections franches, à tour de rôle, patrouillent vers les lignes ennemies. Les groupes Cayre, Fombaustier, Fontaine, Bourgeois, Vercier, rivalisant d'audace, se distinguent particulièrement par leur hardiesse et leur inlassable persévérance.

La plus brillante reconnaissance est exécutée dans la nuit du 18 au 19 mai, par les lieutenants Cayre et Galy. Forte d'une trentaine d'hommes, elle quitte, à 21 heures, les lignes françaises de l'Arbre-aux-Vaches et s'avance, protégée par une patrouille de couverture, dans le boyau de Lauban et la tranchée de Ribnick traverse les tranchées de Bethmann de Triebel... Elle est déjà à plus d'un kilomètre de sa ligne de départ et n'a pas trouvé de boches... Mais elle est décidée à déterminer coûte que coûte l'emplacement des premiers postes ennemis. Elle poursuit sa marche, lentement, avec prudence, à travers un dédale de vieux boyaux et un inextricable, chaos de réseaux.

Brusquement, à 20 mètres du boyau Goglau, elle est assaillie par une forte embuscade allemande. Les Boches qui, tapis dans l'herbe, nous attendaient, se lèvent au cri de « Vorwaerts » et font barrage à la grenade.

Le sergent Frigollet, chef de la patrouille avancée, tombe mortellement blessé, deux autres sont gravement touchés. Notre patrouille, isolée à plus de 1.500 mètres de nos lignes, est menacée d'encercllement... Mais le lieutenant Galy crie « En avant ! » et, en tête de ses hommes, fonce sur les Boches. Ceux-ci qui, malgré leurs cris, n'ont pas avancé d'un pas, se replient, emmenant leurs blessés. Mais ils vont prendre position dans la tranchée Ribnick d'où ils ouvrent un feu nourri qui va s'intensifiant. Le lieutenant Galy ne peut plus avancer. Il donne l'ordre de repli, et, sous le feu des mitrailleuses, la reconnaissance rentre au complet dans nos lignes avec ses blessés.

Une fois de plus, l'ennemi vient d'échouer piteusement devant l'esprit de décision du lieutenant Galy et la bravoure de ses hommes.

Le 30 mai, le commandant Potier monte un nouveau coup de main dans la même région, sur l'ouvrage de la cote 150. La direction en est confiée au capitaine Paquet, et les volontaires, nombreux, sont pris dans toutes les compagnies du 3^e bataillon.

A l'heure H, le groupe d'exécution, commandé par l'adjudant Frémont, s'avance sur l'objectif assigné.

Arrivé au carrefour Ribnick-Holwcig, il aperçoit quelques boches qui tentent de fuir. Le soldat Hcmmet ne veut pas laisser à d'autres l'honneur de les prendre. Dépassant ses camarades, il se précipite avec une fougueuse témérité sur les Boches. Mais il s'empêtre dans les fils de fer et tombe mortellement atteint par des coups de revolver et de pilons. Les Boches s'enfuient. L'adjudant Fremont et quelques hommes courent à leur poursuite, mais ne peuvent faire aucun prisonnier.

Nous échouons encore, malgré la préparation minutieuse de cette délicate opération. Mais chaque jour, dans ces opérations locales, nos hommes acquièrent davantage le sentiment de leur valeur offensive et de leur supériorité morale. Personne ne perd courage. On aura sa revanche. Cette audacieuse persévérance ne tardera pas à porter ses fruits.

Les Boches de leur côté ne demeurent pas inactifs, et leurs patrouilles, conduites hardiment, cherchent à s'infiltrer entre nos groupes de combat et nous capture des prisonniers. C'est ainsi que, dans la nuit du 4 au 5 juin, ils tendent une embuscade en arrière du G. C. Lisbonne. Ils sont ainsi presque certains de s'emparer des premiers Français qui sortiront imprudemment au petit jour.

En effet, vers 3 h 45, un observateur de Lisbonne, le soldat Bage, quitte le G. C. pour se rendre au P. C. Buisson porter le compte rendu habituel des événements de la nuit. Mais à peine est-il engagé dans le boyau 7 qu'il est assailli par un groupe d'ennemis embusqués au carrefour du

boyau 7 et de la tranchée Murat. Surpris, l'observateur réussit à se dégager malgré les grenades et les coups de revolver, fait un bond jusqu'au G. C. referme la porte annamite et donne l'alerte à la garnison. Un barrage à la grenade est déclenché dans le boyau; les V. B. et les F. M. entrent en action sur l'ennemi qui reflue. Une patrouille sort immédiatement à la poursuite des Boches, trouve un cadavre ennemi dans le boyau 7, mais tente vainement au delà du boyau 6, de retrouver toute autre trace.

Mais un groupe de combat voisin, celui de la tranchée allemande, signale qu'une quinzaine de Boches ont été vus se dirigeant vers le ravin de la Faux pour échapper à nos feux, suivis presque aussitôt par huit autres, pris à partie par nos V. B. et nos F. M.

Le capitaine Mondange, adjudant-major au 2^e bataillon, qui s'était transporté sur les lieux, organise une reconnaissance de gradés comprenant avec lui le capitaine Monternier, le lieutenant Fontaine, l'aspirant Rubigny et le sergent Pivoteau. Couvert en arrière par quelques hommes, le groupe tente de reconstituer le plan de l'ennemi, son itinéraire, ses moyens d'accès, de déterminer les mesures à prendre pour l'avenir, de saisir, si possible, les blessés restés dans nos lignes.

Arrivé au point limite de la patrouille précédemment envoyée, toutes traces de l'ennemi semblent perdues. Mais dans la tranchée R, une porte annamite d'un ilot abandonné est trouvée fermée et au delà on aperçoit des pilons disposés sur le parapet. La patrouille s'engage dans cette tranchée qui descend vers le ravin de la Faux et retrouve des taches de sang. Le lieutenant Fontaine et le sergent Pivoteau, qui marchent en tête, entendent des bruits suspects au delà d'un pare-éclats; ils contournent rapidement cet obstacle et aperçoivent alors quatre Allemands dont un officier rassemblés à l'entrée d'une sape où ils soignent un blessé. Sans hésiter, ils bondissent sur le groupe; un boche qui fait mine d'ajuster son fusil est abattu d'un coup de revolver par le lieutenant Fontaine. Les autres, tenus en joue et menacés du même sort, se rendent.

Les quatre prisonniers, appartenant à la 88^e division de réserve, sont rapidement ramenés à l'arrière à travers un terrain complètement vu de la première ligne allemande.

Au P. C. du colonel, l'officier prussien, avoue sa surprise et le désappointement du commandement allemand, lequel, malgré toutes ses tentatives, n'a pu encore identifier notre régiment.

Le mois de juin se termine très calme. On commence à parler d'une grande offensive allemande qui serait imminente sur le front de la IV^e armée. Mais les coups de main tentés à tour de rôle par les régiments de la division, trouvent régulièrement les premières lignes abandonnées.

Certains jours, l'artillerie allemande demeure absolument muette, pourtant quelques réglages discrets sur Massiges, Virginy et la position intermédiaire, nous tiennent en éveil; Nos observateurs ne signalent aucun mouvement anormal dans les arrières ennemis. Peu de circulation en première ligne; seuls les Boches du Mont-Têtu se montrent de temps en temps, salués à chaque fois d'un obus de 37 ou d'une bande de mitrailleuse. Mais nos sentinelles avancées entendent toutes les nuits une circulation intense de voitures, de Decauville, un remue-ménage anormal de planches et de tôles derrière la Tête-de-Vipère, vers Rouvroy, Ripont, Fontaine-en-Dormois. « Ecoutez le Fritz qui amène ses gros minen ! » disent les hommes entre eux... « Attention au prochain coup de main ! » »

Des les premiers jours de juillet, en vue de faire des prisonniers dont les renseignements deviennent maintenant d'une importance capitale, un coup de main profond est projeté à l'ouest du Mont Têtu. Les passages dans les fils de fer doivent être pratiqués à la cisaille, afin de ne pas donner l'éveil à l'adversaire qui se replierait en arrière sous la menace de notre attaque. »

Les 1^{er}, 2 et 3 juillet, le lieutenant Fontaine, chargé de l'opération, après des reconnaissances exécutées dans la région envisagée acquiert cette conviction qu'il n'est pas possible d'aborder la deuxième ligne allemande sans l'emploi de beaucoup d'artillerie pour pratiquer des brèches dans les réseaux compacts et les chevaux de frise.

Le 4 juillet, le projet est abandonné et remplacé par l'installation d'une embuscade au point 738 ou des guetteurs se tiennent pendant la journée. A minuit, un groupe de 10 hommes du peloton d'élite du bataillon de première ligne, sous le commandement du lieutenant Fontaine, sort de nos lignes et va s'installer au point 738: 5 hommes et le lieutenant à la hauteur du poste de guetteurs en dehors du boyau d'accès des observateurs ennemis, 5 autres dans la première tranchée allemande pour servir de soutien.

Pendant cinq heures, le groupe d'exécution reste en position d'attente sans faire le moindre mouvement malgré le froid qui est très vif. A 4 heures 50, la fraction avancée entend du bruit et des toussotements dans la Bulgaren-Weg. Voilà les boches ! A quinze mètres des nôtres, munis d'un harpon, ils enlèvent les chevaux de frise qui obstruent le boyau et les place sur le parapet. Pas un homme de chez nous ne bouge. Trois allemands s'avancent, et, lorsqu'ils sont à leur observatoire, l'embuscade saute sur eux au signal de son chef.

Un combat s'engage ; deux boches sont blessés, un troisième est vite maîtrisé et poussé énergiquement vers nos lignes.

Mais la garnison ennemie de la deuxième tranchée allemande s'est alertée; une mitrailleuse tire dans la direction des nôtres; le lieutenant Fontaine, ses hommes et 3 prisonniers atteignent nos anciennes premières lignes, mais le caporal Legcret, qui fermait la marche est tué et tombe. Impossible de revenir en arrière pour remporter le corps qui ne peut être ramené dans nos lignes que la nuit suivante.

Cet audacieux coup de main fait avec une maîtrise et un courage admirables, vaut au lieutenant Fontaine, dont la bravoure est légendaire au régiment, la croix de la Légion d'honneur.

Les prisonniers, interrogés à la division, prétendent n'avoir connaissance d'aucun préparatif d'offensive sur notre front.

Cependant les renseignements de l'Armée se confirment chaque jour de plus en plus.

Dès le 5, les bataillons sont alertés toutes les nuits sur leurs emplacements de combat. Le poste du colonel s'installe à P. C. Cernowitz et les derniers travaux défensifs sont poussés activement, sur la position intermédiaire car c'est là qu'il faudra briser l'attaque allemande.

Le 6 juillet, M. le Président du Conseil accompagné des généraux d'armée et de corps d'armée, se rend à Virginy et à Ville-sur-Tourbe.

Après s'être fait connaître notre plan défensif aux lieux mêmes où se livrera sans aucun doute la bataille, M. Clémenceau témoigne de sa confiance entière en la valeur éprouvée de la 16^e division. ,

Le 7 juillet, le général Gouraud fait paraître l'ordre mémorable :

Ordre aux Soldats français et américains de la IV^e Armée

« Nous pouvons être attaqués d'un moment à l'autre.

Vous sentez tous que jamais bataille défensive n'aura été engagée dans des conditions plus favorables.

Nous sommes prévenus et nous sommes sur nos gardes.

Nous sommes puissamment renforcés en infanterie et en artillerie.

Vous combattez sur un terrain que vous avez transformé par votre travail opiniâtre en forteresse redoutable, forteresse invincible si tous les passages sont bien gardés.

Le bombardement sera terrible; vous le supporterez sans faiblir.

L'assaut sera rude, dans un nuage de poussière, de fumée et de gaz. Mais votre position et votre armement sont formidables.

Dans vos poitrines battent des cœurs braves et forts d'hommes libres.

Personne ne regardera en arrière, personne ne reculera d'un pas.

Chacun n'aura qu'une pensée : en tuer, en tuer beaucoup, jusqu'à ce qu'ils en aient assez.

Et c'est pourquoi votre général vous .dit": « Cet assaut, vous le briserez, et ce sera un beau jour.»

Pourtant les journées se succèdent très calmes, si calmes que certains commencent à douter des intentions ennemies.

Toutefois, nous profitons de ce répit pour régler les derniers détails de notre organisation défensive.

Les 13 et 14 juillet, l'observatoire Lisbonne signale une grande activité sur les arrières ennemis. En plein jour, des colonnes et des convois circulent sur la route Séchault-Ripont, se dirigeant vers les premières lignes allemandes Mais pas un coup de canon !

Le 14 au soir, les emplacements sont pris comme d'habitude.

Chacun se demande : « Est-ce pour cette nuit ? »



CHAPITRE XIII

L'Offensive allemande de Juillet 1918

Le 14 juillet, vers 23 h. 30, arrive le message « François 570 ». C'était l'ordre pour le bataillon de ligne de se replier sur la position intermédiaire.

L'exécution commence aussitôt, et les premiers éléments du bataillon Daval quittent P. C. Eglise vers minuit. Mais quelques minutes plus tard, le bombardement ennemi se déclenche d'une extrême violence, sur les premières lignes, la vallée de la Tourbe, la position intermédiaire, les routes de l'arrière et tous les points de passage. L'ennemi fait usage d'un grand nombre d'obus toxiques.

Les masques sont mis, mais de minute en minute la nappe de gaz augmente de densité. Et quand le bataillon Daval traverse la Tourbe, le barrage ennemi bat son plein. Pourra-t-il gagner ses emplacements de combat assignés sur la position intermédiaire.

Huit petits groupes de volontaires, comprenant chacun quatre hommes, sont restés sur la première position : cinq sur la parallèle principale; trois sur la parallèle des réduits. Placés en des points déterminés, ils ont une belle mission de sacrifice à remplir. Ne se replier qu'après avoir signalé par lancement de fusées l'approche de l'infanterie allemande.

Vers 3 heures, le bombardement s'intensifie encore par un tir violent de minen. Les concentrations ennemies battent sans arrêt la vallée de la Tourbe, les Deux Cols, la route de Virginy aux Saules, le P. C. Cernowitz, le ravin du Buisson, mais la limite est de l'engagement d'artillerie est nettement marquée par le buisson Jacquet.

Notre contre-préparation d'artillerie, qui a devancé de quelques minutes le déclenchement ennemi s'est dévoilée formidable et sa violence ne cède en rien à celle du bombardement Boche.

Vers 6 heures les premières nouvelles arrivent. Le repli du bataillon Daval s'est parfaitement exécuté, avec des pertes légères. Celui-ci devait se rassembler au complet, dans la matinée, sur la parallèle des réduits de la P. I.

Les 2^e et 3^e bataillons ont quelques pertes à déplorer dont le lieutenant Pochard, tué à son poste de combat au mamelon des Deux-Cols et le sous-lieutenant Clément au poste de Cernowitz.

Pas un Boche n'a paru devant la position intermédiaire.

Vers 9 heures, l'ordre est donné d'envoyer deux reconnaissances afin d'avoir des renseignements sur la situation de l'ennemi.

Elles partent, l'une (lieutenant Droiton) par le ravin de l'Etang, l'autre (adjudant Chabot) par le cratère. Elles font leur jonction à la Verrue et trouvent en place les petits postes laissés pour signaler l'attaque (Ouvrage II, Tranchée Allemande, Deshaires et Balcon).

L'infanterie allemande n'a pas attaqué.

Le bombardement ennemi continue, ralenti sur notre front, toujours intense à notre gauche.

Vers 17 heures, la compagnie Néron est envoyée sur la première position pour réoccuper la ligne Plateau-Annulaire et la garder contre l'infiltration ennemie. Elle installe des postes avancés sur la Verrue et l'Index, et récupère les petits postes de 4 hommes dont la conduite fut vraiment admirable. Soumis aux violents bombardements français et allemands, laissés en enfants perdus sur une position complètement évacuée ils sont vaillamment restés à leur poste d'honneur.

A 23 heures, les petits postes, Ouvrage II et Bugeaud se relient devant l'infiltration ennemie après avoir lancé leur fusée-chenille.

Le 16 juillet, au petit jour, l'ennemi à la faveur d'un violent bombardement s'infiltré en fractions importantes dans le ravin du Faux-Pouce et de l'Index.

Le petit poste de Balcon, encerclé par l'ennemi lance sa fusée et, ne pouvant revenir en arrière par le plateau, se lance résolument dans le Creux de l'Oreille, dans la plaine et, après un long détour sous les balles de mitrailleuses ennemies, rentre par Ville-sur-Tourbe.

Mais, sous la poussée de l'ennemi qui menace de les encercler par le ravin de l'Etang, les garnisons avancées de la compagnie Néron, après avoir épuisé toutes leurs munitions, sont obligées de se replier sur la ligne des réduits.

Une fraction allemande qui s'est avancée de Balcon vers Ratibor, et cherche à prendre à revers de l'Annulaire, rétrograde sous le feu d'une batterie de 14 V. B. et nous débarrasse de toute inquiétude sur notre flanc droit.

A 5 heures 30 la compagnie Néron occupe la ligne: Réduit de l'Annulaire, Croupe Annulaire, Ouest de Massiges.

Elle ne craint rien sur sa droite puisque l'ennemi est chassé de Ratibor, mais elle est complètement découverte à sa gauche, le régiment voisin s'étant replié sur le Promontoire. La situation devient inquiétante d'autant plus que le Cratère n'est tenu que par une demi-section du régiment de droite.

On ne peut cependant abandonner cette position essentielle.

Les desseins de l'ennemi se font jour, il avance lentement par infiltration sur la crête par le Ravin de l'Etang et par le Promontoire. Son but est surtout de s'emparer du Cratère et de l'Arbre-aux-Vaches, d'être libre dans le Creux-de-l'Oreille et de tenir alors sous ses feux directs toute la vallée de la Tourbe.

Mais le repli de la 1ère compagnie n'est même pas envisagé; Il faut tenir à tout prix la position du Cratère et empêcher l'ennemi de nous tourner par le Promontoire. C'est là que le capitaine Néron se montre un chef incomparable; par des dispositions judicieuses, il assure la garde de toute la ligne: Réduit de l'Annulaire-Annulaire-Massiges-Promontoire où il envoie une fraction. Il se relie même sur la Tourbe aux postes avancés de la P. I.

L'infiltration ennemie, d'abord timide se fait plus pressante, mais le capitaine Néron tient bon.

Sur l'ordre du commandement, le bataillon Daval est reporté sur la parallèle des réduits. Le mouvement commence à 13 heures par petites fractions et, à 17 heures, les compagnies en place peuvent assurer la garde de la position.

Mais c'est grâce à l'activité et au dévouement de la compagnie Neron, au sang-froid et au coup d'œil de son chef que la Main de Massiges nous a été conservée.

Les unités du bataillon Daval à peine en place, il faut faire un effort sur l'ennemi, dans la direction de la Verrue. Ordre est envoyé de reprendre le plateau et de pousser, si possible, sur le Balcon et la Verrue.

En moins d'une heure, l'action est montée. C'est la compagnie Néron qui doit l'exécuter. Les hommes n'en peuvent plus, le capitaine Néron n'a pas dormi depuis 36 heures. Néanmoins on va essayer.

A 21 heures, l'infanterie part à l'assaut ; à 21 h 30, elle a repris le plateau jusqu'au Col des Abeilles, fait huit prisonniers et enlevé trois mitrailleuses. Impossible de pousser plus loin, car la verrue est fortement occupée.

La Compagnie Néron s'installe et organise la position enlevée.

La nuit se passe sans incident.

Nous recevons l'ordre du jour suivant du général Gouraud :

Soldats de la IV^e Armée

« Dans la journée du 15 juillet, vous avez brisé l'effort de 15 divisions allemandes, appuyées par 10 autres.

Elles devaient, d'après leurs ordres, atteindre la Marne dans la soirée : vous les avez arrêtées net, là où nous avons voulu livrer et gagner la bataille.

Vous avez le droit d'être fiers, héroïques fantassins et mitrailleurs des avant-postes qui avez signalés l'attaque et l'avez dissociée, aviateurs qui l'avez survolée, bataillons et batteries qui l'avez rompue, étals-majors qui avez si minutieusement préparé le champ de bataille.

C'est un coup dur pour l'ennemi. C'est une belle journée pour la France.

Je compte sur vous pour qu'il en soit toujours de même chaque fois qu'il osera vous attaquer, et, de tout mon cœur de soldat, je vous remercie. »

« GOURAUD ».

La contre-attaque du 17

Nous ne pouvions rester dans la position où nous étions. La Main de Massiges n'existait au point de vue militaire que si la ligne Balcon-Verrue-Index était en notre possession.

Des le matin du 17, un projet d'attaque est étudié par ordre du commandement. Arrêté à 17 heures par le général de division, il doit être exécuté le soir même.

Les Boches occupent fortement la Verrue, l'Index et même le médius. Les prisonniers de la veille ont bien déclaré que leur effectif est d'une soixantaine d'hommes environ mais ce renseignement est certainement faux, car la compagnie Néron a repéré plus de dix mitrailleuses ennemies sur cette position.

Aucun doute possible, les Allemands ont au moins à deux compagnies, si ce n'est plus. En réalité, ils avaient en première ligne un bataillon et une trentaine de mitrailleuses; en deuxième ligne, un bataillon de réserve.

L'attaque, dont le commandement est confié au capitaine Galy, doit se faire avec un effectif de six sections d'infanterie et trois sections de mitrailleuses.

Deux sections (sous-lieutenants Rey et Cayre) se porteront sur les faces Est et Sud-est de la Verrue par le Col des Abeilles; une section (sous-lieutenant Palemond) enlèvera le Balcon et Kellermann; deux sections (sergent Belidon et adjudant Parant) traverseront le haut du Médius et pendant que l'une attaquera la face Sud de la Verrue, l'autre (sous-lieutenant Python) filera sous sa protection sur l'Index, avec pour objectif l'ouvrage Merlin.

La 6^e section (adjudant Conrad) partant du bas de l'annulaire doit s'emparer du Médius et s'y installer.

Une 7^e section (lieutenant Kuntz) a pour mission de protéger, dans le Ravin de l'Etang, le flanc gauche de l'attaque.

Une section de mitrailleuses installée au Cratère flanquera le Balcon à droite; une autre, sur le Promontoire, flanquera l'Index dans le Ravin de l'Etang: une troisième (sous-lieutenant Mignot), marchant avec l'attaque, s'installera à Kellermann et ouvrira le feu sur le Col de la Verrue pour flanquer cet ouvrage et tirer sur les éléments ennemis qui viendraient à refluer.

L'artillerie enfin fera un tir de destruction de 15 minutes sur le Balcon, Kellermann, la Verrue, l'Index et protégera l'attaque par un puissant barrage roulant.

A 20 h 15, l'artillerie lourde commence son tir, d'une violence et d'une précision remarquables. A 20 h 30, le barrage de 75 se déclenche. Les groupes d'assaut, avec un élan superbe, se portent en avant.

Tout se passe comme il est prévu dans le projet. Les Boches, surpris par la rapidité de notre attaque, la fougue et l'audace des nôtres se rendent ou s'enfuient, poursuivis par nos grenadiers, nos V. B. et nos F. M.

De nombreux cadavres ennemis encombrant les boyaux ou demeurent enfouis sous les sapes effondrées. L'artillerie a bien travaillé.

Les sections engagées rivalisent de courage.

Au poste de Chapelle, c'est la section Cayre qui, avec le capitaine Bourbon et sa liaison capturent 28 Allemands, lesquels, effarés, les bras en l'air, sont poussés rapidement dans le Ravin du Médius.

Dans le boyau Lefauchaux c'est la section Rey qui réduit et capture trois mitraillettes, c'est le sergent Belidon qui, du haut du parapet, tue deux mitrailleurs ennemis.

Aux observatoires Lefebvre et Merlin, c'est la section Python qui, avec une fougue superbe, engage maints combats au fusil et à la grenade, fait des prisonniers et abat plusieurs Boches.

A Kellermann, ce sont nos fusiliers-mitrailleurs qui, sans arrêt, tirent à bras franc sur l'ennemi qui s'enfuit.

La, c'est le sergent Bailly qui, poursuivant les Boches, en descend deux, mais tombe tué d'une balle.

Ailleurs, c'est le sergent Odin qui capture plusieurs mitrailleuses.

Partout l'attaque réussit. C'est merveilleux. Depuis longtemps nous n'avons été à pareille fête

A 21 h 15, tout est terminé. Les deux fusées annonçant la fin de l'opération sont lancées de la Verrue. On procède au nettoyage. On s'organise sur la position conquise.

Les résultats sont splendides :

Tous les objectifs atteints, 55 prisonniers, de lourdes pertes infligées aux Allemands, un matériel considérable de toute sorte, deux minen de 74; une vingtaine de mitrailleuses, plus de cent fusils, des munitions, des effets de toute nature

Nos pertes sont légères : 5 tués, 5 blessés.

Le bataillon Daval mérite bien la citation à l'ordre de la IV^e armée qui lui sera accordée quelques jours après:

« Sous le commandement énergique du capitaine Daval, a montré, dans les journées du 14 au 18 juillet 1918, un entrain et un esprit offensif remarquables.

Placé dans des circonstances difficiles à la garde d'une position essentielle soumise à un violent bombardement, a victorieusement contenu l'ennemi.

A réussi, par deux attaques brillamment menées et malgré une violente résistance, à reconquérir une importante ligne d'observatoires tenue par un bataillon ennemi, lui infligeant de lourdes pertes, capturant 63 prisonniers, une vingtaine de mitrailleuses et un nombreux matériel. »

La nuit se passe sans incident; seules quelques patrouilles allemandes sont dispersées à coups de fusil et de grenades.

Le 18, le Boche réagit violemment par son artillerie et ses engins de tranchée : sans arrêt, il pilonne la région de l'Index-Verrue-Plateau.

La 11^e compagnie, qui est à la Verrue, subit quelques pertes.

Dans les nuits du 18 et du 19, des reconnaissances sont envoyées dans-nos anciennes premières lignes. Elles les trouvent abandonnées.

Nos positions du 14 sont donc intégralement rétablies.

Le 22 juillet, le bataillon Delarue est relevé par un bataillon du 163^e R. I. et le 23 juillet, le 95 a quitté la Main de Massiges.

Tous ses combattants, dans l'avenir, pourront parler avec fierté de ce secteur où, pendant un an, ils ont fait preuve partout des plus belles qualités militaires; dans la défense : ténacité indomptable, endurance, sang-froid, courage calme et résolu; dans l'offensive, mordant superbe, fougue héroïque, esprit de sacrifice et de décision.

Jamais ils n'oublieront ce coin de Champagne qu'ils ont patiemment organisé et transformé par un labeur opiniâtre en position invincible; cette terre blanche, sans cesse désagrégée par la mitraille où modestes, mais vaillants, ils sont demeurés inébranlables Cette terre de France qu'ils ont si bien défendue et arrosée de leur sang.. Où ils laissent en parlant quelque chose d'eux-mêmes

CHAPITRE XIV
De Saint-Imoges à Recouvrance
(28 juillet – 31 octobre 1918)

1 – Du 25 juillet au 1er Aout

Après un court repos de deux jours dans la région de Hans, le régiment va cantonner dans la nuit du 25 au 26 juillet: E.-M., C. H. R., bataillons Leroy et Delarue à Dampierre-le-Château; bataillon Daval à la ferme d'Epensival.

Le mouvement s'effectue sous une pluie battante, et les hommes ont à peine le temps de se nettoyer et de se sécher, qu'ils reçoivent l'ordre, dans la matinée du 27, de se tenir prêts à embarquer en camions autos pour une destination imprécise..., à l'ouest de Chalons.

Aucun doute pour nous Nous allons participer aussi à la grande offensive, si brillamment commencée le 18 juillet.

Pourtant, personne n'est fâché de quitter ce paysage triste de Champagne. Et puis, on va voir du nouveau on va connaître la grande bataille en rase campagne Et puis, on est gai, on est insouciant Aussi, quand à 20 heures, part le premier convoi transportant le 3^e bataillon, la C. H. R. et l'E.-M, du régiment on entend chanter dans beaucoup de camions de joyeux refrains.

Le lendemain, vers 23 heures, la C. H. R. et le 3^e bataillon débarquent, en pleine forêt de Reims, à Saint-Imoges. Faute d'ordre, les convois transportant le 1^{er} et 2^e bataillons s'égarent et ce n'est que vers 6 heures que ceux-ci rejoindront leurs cantonnements respectifs: Romery et Cormoyeux.

Ces villages sont déjà occupés en grande partie par d'autres unités.

Les majors de cantonnements n'ont pas été prévenus de l'arrivée de la division. On se loge où l'on peut.

Les cantonnements sont dans un état lamentable. A Saint-Imoges toutes les maisons, sauf la Mairie, ont été l'objet d'un pillage en règle.

En cette fin de juillet, toute la forêt de Reims présente une extraordinaire animation. Sur la grande route Epernay-Reims, dans Saint-Imoges, c'est nuit et jour un défilé continu de camions transportant des troupes et surtout des munitions, un passage ininterrompu de convois d'artillerie, de tous modèles français, du petit 75 à l'élégant Filloux; anglais de 18 et 60 livres, trainés par des attelages superbes.

Nous voyons, avec satisfaction, des sections de tanks Renault, qui montent vers le bois de Reims, et la montagne de Bligny. Sans cesse des détachements d'Ecosais, de la « Highland Division », défilent aux sons nasillards mais bien scandés de leur « Bagpipe band ». Ils donnent une impression de force et de discipline. De temps en temps, quelques prisonniers boches, déguenillés, couverts de boue, la figure maigre et livide, sont ramenés vers l'arrière.

Beaucoup de blessés anglais et écossais.

Là-haut, la bataille est rude mais sous notre pression continue, les Boches lâchent pied chaque jour.

Un souffle de victoire voltige dans l'air.

Du 28 au 31 juillet, le régiment demeurera dans ses cantonnements. Le temps est superbe et les hommes prennent un bon repos.

Le 31 août, la division reçoit l'ordre de relever, à partir du 1^{er} août la 77^e D. I. dans son secteur au sud de l'Ardre et à sa gauche, une fraction de la 14^e D. I. Le 95 montera dans la nuit du 1^{er} au 2.

La nuit du 31 juillet est marquée par un violent bombardement, par avions ennemis, de la région de Saint-Imoges-Cormoyeux-Romery.

Les Boches s'acharnent particulièrement sur les carrefours (le Cadran) et les routes qu'ils éclairent continuellement à l'aide de fusées. A Saint-Imoges, une bombe tombant sur une grange, tue deux caporaux et blesse 6 hommes de la 10^e compagnie.

Le lieutenant-colonel Andrea, les chefs de bataillon et les commandants de compagnie font la reconnaissance du nouveau secteur du régiment dans la matinée du 1^{er} août.

Le 95 relève :

Le 61^e B. C. P. et le 3^e bataillon du 97^e en première ligne, à droite, avec le bataillon Leroy.

Le 1^{er} bataillon du 79^e R. I. en première ligne, devant Bligny, avec le bataillon Daval.

Le 1^{er} bataillon du 97^e en réserve au bois d'Hyermon, avec le bataillon Delarue.

Les reconnaissances se font sous un violent bombardement.

Le lieutenant-colonel Andréa installe son poste de commandement dans un trou au bois d'Hyermont, puis reconnaît minutieusement dans la soirée, les positions que le régiment doit occuper. L'artillerie allemande bat sans arrêt, par obus de tous calibres les bois du Petit-Champ, de Rouvroy, d'Hyermont, des Dix-Hommes.

Ces deux derniers pris d'assaut il y a quelques jours par le 97, sont hachés par les obus; On devine que l'action y fut terrible. De nombreux cadavres allemands gisent un peu partout, à demi décomposés, hideux à voir, quelques-uns cloués dans une attitude de combat, d'autres étendus sur leurs mitrailleuses. Un matériel extraordinaire et cosmopolite: armes de toutes sortes, munitions, équipements, lambeaux de vêtements, casques est répandu pêle-mêle, de tous cotés, à profusion.

L'atmosphère de ce champ de bataille est rendu irrespirable par les obus toxiques.

C'est sur ce lieu de carnage que le 95 doit monter en ligne. Et les Boches continuent leur harcèlement sur tous les bois et les cheminements.

Il est à prévoir que la relève sera difficile.

Mais brusquement, vers 21 heures, le tir ennemi se ralentit. A 23 heures, il a presque cessé.

La relève s'exécute parfaitement, sans pertes. Seul, le bataillon Delarue a été bombardé par avions à la sortie du bois de Courtagnon.

2 - Journée du 2 Aout.

La matinée du 2 aout est d'un calme anormal qui contraste singulièrement avec le bombardement de la veille. De temps en temps, une batterie lourde ennemie envoie quelques rafales sur le bois d'Hyermont, mais on devine qu'elle tire de très loin.

Les Boches seraient-ils partis ?...

A 10 heures 30, le colonel Fournier, commandant l'I. D. 77 (sous le commandement duquel se trouve le régiment) nous fait parvenir le renseignement qu'à notre gauche, l'ennemi s'est replié au-cours de la nuit, sur la ligne Sarcy-Ferme d'Aunay, que nos patrouilles de cavalerie ont dépassée.

Immédiatement, le lieutenant-colonel Andréa donne l'ordre au bataillon Leroy de pousser deux reconnaissances, solidement encadrées, l'une sur le bois des Houleux, Gros Terne; l'autre sur le bois de Béneuil, Aubilly. Le terrain évacué par l'ennemi sera conservé.

Chaque reconnaissance se fera suivre d'un fil téléphonique de manière à rendre compte de sa progression d'une façon permanente.

De son côté, vers 11 heures, le bataillon Daval détache deux patrouilles sur les Vignes et le moulin de Pontarève.

Toutes les reconnaissances confirment l'évacuation du terrain par l'ennemi.

A 13 heures, le régiment reçoit l'ordre de se porter sur le front Bois-des-Fosses inclus, le Gros-Terne Aubilly inclus.

Le lieutenant-colonel Andréa transmet par téléphone l'ordre d'exécution; les bataillons Daval et Leroy marchent sur leurs objectifs en conservant un échelonnement en profondeur en vue de parer à toute éventualité face au Nord, et feront reconnaître les passages du Noron.

Liaison à gauche avec la 14^e D.I. (44^e RI) à droite avec le 159^e R. I. au bois de Béneuil. Le bataillon Delarue se portera, compagnies échelonnées, dans le bois des Dix-Hommes, vers l'Arbre de Villers. Un demi-peloton de cavalerie a pour mission d'explorer la région Méry-Prémecy-Bouleuse. P. C. du colonel à la Croix-Ferlin.

Et c'est la poursuite qui commence. Les hommes sont électrisés par cette brusque retraite ennemie, inattendue pour eux. Ils avancent rapidement. Tout le monde est joyeux. Le Boche décolle!

Les routes de la Croix-Ferlin et d'Aubilly sont criblées de trous d'obus. Les bois de Houlcux et du Gros Terne ont été presque rasés par notre artillerie. Partout le terrain labouré par nos 155, est clairsemé de cadavres allemands. Les centres de résistance ennemis ont été bien repérés et

sont complètement écrasés. Au carrefour des Houleux, un groupe des nôtres, mitrailleurs du 97^e est étendu, fauché, il y a quelques jours, en position de combat, par les mitrailleuses ennemies. Le village d'Aubilly et ses abords, furieusement pilonnés par l'artillerie lourde, sont anéantis. D'énormes noyers, abattus par nos obus, sont couchés en travers de la route. Le parc du château ressemble plutôt à un champ d'entonnoirs.

Et pourtant, devant ce spectacle de dévastation sauvage, nous nous regardons tous radieux; au cours de la poursuite, plus de cent fois, ces paroles s'égrenent « Ah ! dis donc, qu'est-ce qu'ils ont pris, les Boches! » ou bien : « Ils ne devaient pas être fiers les copains...! »

A 16 heures, l'I. D. signale les modifications suivantes dans les limites d'action de la division:

Limite Ouest : Meridien 216.

Limite Est : Corne Nord du bois Sainte-Euphrase; Méry-Prémecy inclus, Rosnay exclus.

D'autre part, les éléments avancés de la 14^e D. I. ayant atteint les Gouttes d'Or, le 95, avant-garde de toute la division, reçoit l'ordre sans attendre l'arrivée en ligne du 85^e de pousser des éléments avancés sur les hauteurs du Noron.

Les reconnaissances de cavalerie signalent l'ennemi au sud de la ligne Treslon-Germigny, mais les hauteurs du Noron ne sont pas occupées. Deux Allemands blessés sont trouvés à Bouleuse. Ils appartiennent au 69^e R. I. et déclarent que leur régiment se trouvait la veille dans le bois de Treslon et devait commencer un repli méthodique vers le Nord, jusqu'au delà d'une rivière qui ne peut être que la Vesle.

On a cependant l'impression que l'ennemi a du battre rapidement en retraite, car il a partout abandonné un matériel énorme: la voie étroite Reims-Fismes, qui est détruite, est encombrée de dépôts de munitions, planches, rails, wagons quant aux villages de Méry-Prémecy et Bouleuse, ils sont bien démolis ; les caves de la plupart des maisons ont sauté et celles-ci ont été consciencieusement pillées.

A 18 heures 30, le lieutenant-colonel Andréa donne l'ordre au 1^{er} et 2^e bataillons de s'installer sur la ligne de crêtes: Bois Naveau, Cote 199, Cote 198 et plus à l'ouest jusqu'au méridien 216. Il transporte son P. C. au château d'Aubilly. A 21 heures les bataillons Daval et Leroy sont à leurs emplacements d'avant-postes. Le 3^e bataillon serre et vient occuper le Gros Terne. Le 85^e demeure stationné dans la zone Aubilly-Bois de Béneuil.

L'ennemi, qui certainement s'est rendu compte de notre progression bombarde assez violemment la vallée du Noron entre Bouleuse et Méry-Prémecy et la sortie nord d'Aubilly.

De grands incendies sont signalés dans Rosnay et Germigny.

3 - Journée du 3 Aout.

A 15 heures 15, l'I. D. envoie de nouveaux ordres : la marche en avant doit être reprise le 3, à la pointe du jour, l'infanterie progressant sous la protection de l'artillerie, les gros d'infanterie couverts par des groupes de combat, éclairés eux-mêmes par l'escadron divisionnaire.

Les arrière-gardes ennemies seront refoulées au nord de la Vesle et l'infanterie s'efforcera de pousser des éléments avancés en tête de pont au Nord de cette rivière.

Les gros des 85^e et 95^e ne devront pas dépasser le plateau Sud de Rosnay et la Ferme de Rosnay avant que l'artillerie divisionnaire, qui doit s'établir sur les pentes sud de la Cote 199, ne soit en mesure de les appuyer.

Zone d'action de la D. I.

Deux régiments en première ligne : 85^e à droite, 95^e à gauche.

A 2 heures 40, les ordres de mouvement sont transmis par le lieutenant-colonel Andréa aux bataillons:

Le bataillon Daval demeurera bataillon de première ligne. Il détachera des éléments avancés à l'est de Treslon et dans les bois à l'ouest de Germigny, mais ne s'engagera au delà du Plateau 198 que sur l'ordre du chef de corps.

Le bataillon Leroy qui se trouve au nord de Méry-Prémecy, sera relevé par un bataillon du 85^e et se portera derrière le bataillon Daval en deuxième ligne.

Le bataillon Delarue, en troisième ligne, à Bouleuse, restera à la disposition de l'I. D.

Le bataillon Daval a deux compagnies en première ligne: compagnie Néron à droite, compagnie Delas à gauche; la compagnie Galy est en soutien.

La marche en avant est amorcée par la lère compagnie avant le jour, car le capitaine Néron juge prudent de passer la cote 198, sans être vu de l'ennemi. La 2^e compagnie suit le mouvement de la compagnie Néron qui vient s'installer à la lisière sud du bois de Treslon. Puis, poussant plus en avant, les éléments de ces deux compagnies s'infiltrèrent dans le bois de Treslon, traversent le ruisseau et viennent occuper la lisière nord sur les pentes sud des Limons (cote 204).

A 7 heures, le lieutenant-colonel Andrea donne l'ordre au capitaine Daval d'envoyer des reconnaissances sur la Ferme de Hosnay.

La compagnie Néron en est chargée, mais elle doit manœuvrer pour atteindre son objectif, car il ne faut pas songer traverser la cote 204 en plein jour. Le peloton Droiton contourne les Limons par l'Ouest, trouve la Ferme de Rosnay abandonnée et s'installe dans le bois au Nord-Est. Au même moment, arrivent à la Ferme de Rosnay, une compagnie du 85^e, imprudemment groupée en ligne de sections par trois et une compagnie du 44^e qui, l'une après l'autre, se sont trompées de direction. Cette concentration effectuée aux vues directes de l'ennemi est immédiatement prise sous un bombardement intense et subit de lourdes pertes. Bientôt, comme il était à prévoir, toute la croupe des Limons est fortement marmitée et les barrages allemands infligent des pertes sérieuses aux éléments du 85^e et du 3^e zouaves qui cherchent à progresser. Le capitaine Néron pousse énergiquement en avant pour sortir de la zone battue. Son peloton d'avant-garde est bientôt à la route de Courcelles.

Ce village est reconnu et occupé par une section. Une deuxième section tient la route Rosnay-Courcelles et les deux autres sections occupent la lisière nord du bois de Courcelles. La compagnie Néron est en liaison à gauche avec la compagnie Delas, mais elle est découverte sur la droite, car le 85^e n'a pu progresser aussi rapidement.

A 13 heures, le lieutenant colonel Andrea téléphone au capitaine Daval de pousser son bataillon en avant et de se porter personnellement à Courcelles. Lui-même installe son poste de commandement dans le ravin nord-est de Treslon. Le bataillon Leroy se porte sur les pentes nord du ravin situé au sud-ouest de la ferme de Rosnay.

Les compagnies Néron et Delas progressent alors dans les bois des Boyers et des Hauts-Balais, refoulent quelques groupes ennemis et atteignent la route de Reims.

Les éléments avant-gardes du bataillon Daval sont complètement découverts, car la droite du 85^e n'a pas dépassé la lisière sud du bois des Boyers et, à gauche, le 44^e a reçu ordre de stopper sur la ligne Branscourt-Sapicourt.

Pourtant, une reconnaissance de la compagnie Néron nettoie le bois Legras et chasse au delà de la Vesle une patrouille ennemie.

A 20 heures 15, nouveaux ordres:

La 16^e division doit occuper, cette nuit, tout le secteur du 14^e C. A., relevant à gauche les éléments de la 14^e D. I.

Limite nouvelle:

A l'est: Méry-Prémecy, Rosnay, Muizon (liaison avec le corps colonial). A l'Ouest: Tramery, Ferme de la Vallée, Jonchery-sur-Vesle (ces localités au 5^e C. A.).

Les 85^e (à gauche) et 95^e R. I. (à droite) occuperont le front de la 16^e D. I. avec deux bataillons en première ligne et un bataillon en réserve de sous-secteur.

Limite entre les deux régiments :

Croupe boisée 202, à l'ouest de la Ferme Rosnay-Sapicourt ; route partant de l'église de Sapicourt vers le Nord.

Les bataillons de première ligne auront leurs postes avancés sur la Vesle et chercheront à s'emparer des ponts et points de passage.

Le P.C. du 95^e: Sapicourt, Le mouvement de décalage vers l'Ouest devra être terminé pour le 4 aout, pointe du jour. _

Le lieutenant-colonel Andrea dicte immédiatement les ordres de relève aux bataillons Leroy et Delarue qui passeront bataillons de première ligne: 3^e à gauche, 2^e à droite.

Mais les reconnaissances du nouveau secteur ne peuvent être faites de jour. La relève s'effectue par une nuit opaque. Le capitaine Delarue se dirige à la boussole..... Et les Boches déclenchent un tir d'interdiction d'une violence extrême par 77, 105 et 150 qui visent particulièrement les routes et les villages de Jonchery, Branscourt, Sapicourt.

Sous ce bombardement intense les compagnies errent dans l'obscurité, s'égarent dans les bois, et n'arrivent sur leurs positions qu'au jour.

Le bataillon Daval relevé par un bataillon du 85^e, passe en réserve dans le ravin de Fontaine-Couverte.

Pendant la journée du 3 aout, le régiment, avec un élan superbe a progressé de plus de 5 kilomètres. La fatigue commence à se faire sentir. Mais, grâce à la valeur éprouvée des cadres qui ont su manœuvrer et commander, nos pertes sont légères en raison de la réaction ennemie: 2 tués, 15 blessés.

4 - Tentatives de franchissement de la Vesle

Au cours de la nuit du 3 au 4, le lieutenant Fontaine essaie de franchir la Vesle au moulin de Cuissat, sur un simple madrier placé en travers de la rivière, mais les mitrailleuses allemandes balaient sans arrêt ce point de passage et rendent vaines toutes nos tentatives.

Dans la matinée du 4, le sous-lieutenant Guillemain tente à nouveau de passer la Vesle au même endroit. Le pont est sauté. Il ne reste qu'un passage très étroit. Le premier homme qui s'y engage, un observateur, est tué d'une balle ; un deuxième est blessé peu après. Une mitrailleuse, placée dans le chemin creux au Nord-est du moulin, arrête tout mouvement de notre patrouille.

Un prisonnier du 69^e prussien demeuré au delà de la Vesle est capturé mais il est impossible d'en tirer le moindre renseignement.

Crasseux, pouilleux, déguenillé, il paraît complètement idiot; jure les grands dieux n'avoir jamais tiré un coup de fusil de sa vie et sourit béatement devant une sardine que lui donne un de nos gars. Toutes ces tentatives de passage de la rivière ont alerté les Boches qui déclenchent devant le moulin Cuissat, sur le front de la compagnie Caletlin de violentes rafales d'artillerie. Nous subissons quelques pertes.

Il est impossible actuellement de faire franchir la Vesle à nos avant-gardes. L'ennemi semble vouloir résister énergiquement sur la rive nord et bombarde tous les villages et les bois que nous occupons.

A 18 heures 30, le colonel Santos-Cottin, commandant l'I.D. téléphone au lieutenant-colonel Andrea:

« A 13 heures, le corps à notre gauche a deux bataillons (du 46^e R. I) qui ont passé la Vesle, l'un à Jonchery, l'autre plus à l'ouest. Ces bataillons progressent vers la cote 212, à l'ouest de Pévy.

« La 16^e D. I. doit, dans la matinée du 5, passer la Vesle à Cuissat, Courmont et venir établir une solide tête de pont sur la hauteur Butte de Prouilly et à l'Est entre Prouilly et Trigny

« En conséquence dans la nuit du 4 au 5 aout, un bataillon du 95 passant par Jonchery essaiera de s'établir en tête de pont au nord du moulin Cuissat, à cheval sur la route moulin

Cuissat-Prouilly, couvrant les passerelles à établir par le génie, puis tentera d'occuper la croupe boisée 600 mètres au nord du moulin Cuissat. »

Le lieutenant-colonel exprime ses craintes pour cette opération.

Les Allemands sont vigilants et leurs mitrailleuses battent sans cesse la rive sud de la Vesle. Néanmoins envoie l'ordre d'exécution au bataillon Delarue : On tentera de passer.

A 21 heures 43, le capitaine Delarue rend compte:

« D'après les derniers renseignements, une section du 46^e, seulement, a franchi la Vesle ce matin. Elle a pu s'y maintenir et il reste sur la rive droite une dizaine d'hommes accrochés par un tir très dense de mitrailleuses.

« La reprise du mouvement doit être tenté par une section. Il paraît difficile qu'elle puisse progresser au delà de la lisière immédiatement au nord de la Vesle fortement tenue par l'ennemi.

« Dans ces conditions, il me semble inutile et dangereux d'engager mon bataillon. Ma liaison téléphonique est coupée. Mes compagnies sont prises sous un tir violent de 105. Que dois-je faire? »

Le lieutenant-colonel Andrea répond :

« Vous n'engagerez votre bataillon sur le pont de Jonchery qu'après vous êtes assuré que votre camarade du 45^e a pris un champ suffisant vers 1^{er} Nord »

A minuit 20, le capitaine Delarue, sous un bombardement d'une violence inouïe, fait parvenir au lieutenant-colonel Andréa ce nouveau renseignement:

« Je suis venu me mettre personnellement en liaison avec la compagnie du 45^e qui opère à Jonchery. »

D'après les renseignements recueillis :

« 1^{er} Il n'existe sur la Vesle aucun pont, mais quelques planches qui ont été jetées sur les deux berges et ne servant que très difficilement au passage. D'autre part, ce passage ainsi que la rue principale du village, sont enfilées par les mitrailleuses allemandes.

« 2^o Il a été poussé sur la rive nord, le 4 au soir une section accrochée à 10, 15 ou 20 mètres de la berge, section qui s'est trouvée réduite par suite des pertes à 11 hommes. A la tombée de la nuit, ces hommes, cloués sur le terrain par le feu des mitrailleuses ne pouvaient ni avancer, ni reculer. Les mitrailleuses sont dans de petits abris creusés dans le talus du chemin de fer au Nord du pont.

« 3^o Le commandant de la compagnie ignore actuellement la situation de ses éléments du pont. Il n'a pas eu de renseignements depuis la nuit et sa liaison est très difficile.

« Jonchery et toute la région au sud sont soumis à un bombardement intense par obus de tous calibres: 77, 105, 150, 200.

« Une opération tentée dans ces conditions ne semble avoir aucune chance de réussite. La mise en œuvre de gros moyens (artillerie et génie) serait nécessaire »

A minuit 35, le lieutenant-colonel Andrea rend compte au commandement supérieur que l'opération projetée est absolument irréalisable et nous a déjà coûté des pertes.

Le capitaine Delarue reçoit l'ordre de rejoindre ses emplacements de départ.

Dans la nuit du 5 au 6, une compagnie du 46^e tente à nouveau d'établir une tête de pont au nord de Jonchery. Elle est décimée par le barrage ennemi avant d'avoir pu déboucher.

Devant la résistance allemande, ces opérations locales sont suspendues. Jusqu'à nouvel ordre, la mission de l'infanterie sera la suivante: « Harceler l'ennemi sans risquer de gros effectifs, garder le contact, profiter de tout repli pour lancer en avant de nombreux groupes de reconnaissances. »

5 - Le Secteur Sapicourt-Branscourt (du 3 au 15 aout).

Le secteur tenu par le régiment s'étend entre la lisière est de Jonchery-sur-Vesle, à l'Ouest, et le Bois Legras, à l'Est.

Bataillon Delarue à gauche (P. C. à Branscourt), bataillon Leroy, à droite (P. C. Sapicourt).

P. C. du lieutenant-colonel Andréa à Sapicourt.

Notre première ligne suit la voie ferrée, et des petits postes sont détachés sur la rive sud de la Vesle, bordée, de place en place de saules ou de hautes herbes. Chaque nuit nos patrouilles tentent de franchir la rivière. Mais c'est une opération délicate car la Vesle est large et profonde, et les sentinelles allemandes de l'autre rive, extrêmement vigilantes, déclenchent souvent un tir de mitrailleuses ou de grenades, ou même un barrage d'artillerie, au moindre bruit suspect de notre part. De plus, la rive nord marécageuse est couverte de hauts roseaux propices aux embuscades et l'on risque d'être fusillés à bout portant ou fait prisonnier.

Cependant, de nuit, quelques reconnaissances passent la rivière sur des passerelles de fortune (saule abattu en travers de la rivière par le lieutenant Bourgeois) et rapportent des renseignements précis sur l'occupation ennemie. Même, le 6 août, en plein midi, l'adjudant Foucat pousse hardiment à 400 mètres au nord de la rivière et réussit à déterminer les emplacements de plusieurs postes allemands.

Les compagnies de réserve sont réparties sur la route de Reims, dans les bois des Hauts-Balais, de Bouttroux et des Parquis. Contre le bombardement incessant, elles s'abritent dans des trous individuels étroits et profonds, copiés sur le modèle de ceux des Boches.

Tous ces bois, qui ont servi de bivouacs aux Allemands, sont parsemés d'un matériel des plus hétéroclites meubles, tables, chaises, lits, fauteuils, matelas, vêtements, vaisselle, glaces, livres.... Le tout provenant du pillage de Sapicourt et Branscourt. En lisière des bois et près des carrefours de routes existent souvent d'énormes tas de paniers et de douilles d'obus, des caisses, des bandes de mitrailleuses, que l'ennemi n'a pas eu le temps d'enlever. Prés des emplacements de batterie, beaucoup d'obus et de minen.

Dans le bois Legras nous récupérons de gros dépôts d'obus français (105 et 155) et des munitions de toutes sortes (grenades torpillettes, V.B., etc. ...) dont l'ennemi s'était emparé au cours de son offensive de mai.

Les Boches essaient vainement de les faire sauter en les bombardant à plusieurs reprises par des obus incendiaires. Seuls deux gros dépôts d'obus de 135 explosent subitement le 8 août, sous l'effet d'un dispositif de mise à retard. Dans leur retraite, les Boches ont laissé partout des pièges: caves et abris minés, trébuchets, etc...; mais personne, heureusement, ne se laisse prendre à ces traquenards souvent très grossiers et nous n'avons aucune perte à déplorer.

A la scierie Bouttroux, les Boches ont mis e feu à de gros tas de charbon, qui se consume lentement. Ils y ont laissé un important matériel (planches, rondins, tombereaux, brouettes), qui feraient le bonheur de nos pionniers s'il était facile d'aller les chercher.

Pendant la période du 3 au 15 août, le caractère général de la physionomie du secteur est la violence du bombardement, auquel nous sommes journellement soumis.

Des hauteurs de Pévy, de la Butte de Prouilly, de la Ferme de la Montagne, de toutes les crêtes de Trigny et de la région du Fort de Saint-Thierry, l'ennemi possède de merveilleux observatoires, d'où il lui est facile de surveiller et gêner tous nos mouvements.

Aussi, les jolis villages de toute la vallée de la Vesle sont bientôt écrasés d'obus de tous calibres: du 77 au 210. Une à une, les maisons s'effondrent. En quelques jours, Sapicourt et Branscourt ne sont plus qu'un amas de décombres.

Les châteaux, points d'accrochage des batteries ennemies sont criblés. Il existe heureusement quelques caves, toutes utilisées comme abris, mais beaucoup d'entre elles n'offrent qu'une sécurité précaire et souvent toute « morale ». C'est ainsi que pendant la nuit du 5 au 6, au cours d'un violent bombardement sur Sapicourt, un obus de gros calibre écroule la cave où se trouvait le P. C. de la 5^e compagnie, ensevelissant 3 tués dont le lieutenant Caktlin et le sergent-fourrier Cadiot et sept blessés.

Les routes (Rosnay-Branscourt-Sapicourt-Treslon, route de Reims), les carrefours, (surtout à proximité des villages) la plupart des bois (Les Parquis, Mortes Eaux, Bois Bouttroux, Bois de la cote 292, Bois de la Fontaine Couverte) sont l'objet d'un harcèlement continu qui nous inflige des pertes. Les observateurs ennemis sont extrêmement vigilants et tout isolé, traversant une crête ou une clairière, est sûr d'être salué de quelques rafales: « C'est le droit de passage! » L'aviation ennemie; bien peu inquiétée par la nôtre, est d'une grande activité. Les escadrilles, nombreuses, font des reconnaissances profondes dans nos lignes, règlent les tirs de l'artillerie, mitraillent, bombardent. . .

Dans la nuit du 7 au 8 aout, l'ennemi déclenche sur le village de Sapicourt et les bois avoisinants, pendant 3 heures, un violent bombardement par obus toxiques (3.000 obus ypérite de tous calibres).

Cette brusque concentration surprend les corvées de ravitaillement et de transport de matériel. Nous avons de fortes pertes. Au cours de cette nuit, le caporal d'ordinaire Vernier de la 11^e compagnie fait preuve d'une bravoure et d'une énergie peu communes. Sérieusement blessé par un éclat d'obus à la cuisse, en allant ravitailler sa compagnie, il se fait charger sur une voiture, conduire au point qui lui a été assigné et assure la distribution de la soupe.

Le lendemain matin, tout le village de Sapicourt est noyé dans une atmosphère dense de gaz, et sous l'action du soleil l'action de l'ypérite s'accroît. On ne peut se déplacer sans masque, Tout le monde pleure et tousse. Les intoxiqués affluent au poste de secours les yeux rouges, les uns presque aveugles, les autres affreusement brûlés sur tout le corps. En quelques jours une grande partie de la compagnie hors rang est évacuée; quelques pionniers sont mortellement atteints. Le capitaine Jamet est gravement intoxiqué.

Bientôt, le village rendu intenable est évacué complètement. Le 10 aout, le lieutenant-colonel Andréa transporte son P.C. sur les pentes nord du ravin de Fontaine-Couverte, où l'on se met activement à creuser des trous.

Le Régiment, après quinze jours de fatigues ininterrompues et d'efforts épuisants, est relevé sur ses positions, dans la nuit du 15 au 16, par le 27^e et passe en réserve. Il a subi des pertes sérieuses : 20 tués, 125 blessés, 230 intoxiqués.

Il sera récompensé quelques jours plus tard, par une citation à l'ordre de la Division.

Le général Le Gallais, commandant la 16^e division cite à l'ordre de la Division le 95^e Régiment d'infanterie :

« Régiment d'élite, sous les ordres de son chef, le lieutenant-colonel Andrea, vient d'affirmer une fois de plus ses belles qualités d'énergie, d'endurance, d'habileté manœuvrière. Du 1^{er} au 15 aout, appelé à remplacer en pleine bataille un régiment engagé, a commencé la poursuite la nuit même, a relevé le surlendemain un autre régiment dans une manœuvre hardie en présence de l'ennemi; a continué la poursuite inlassablement jusqu'à la limite qui lui avait été fixée

Malgré de lourdes pertes, s'est employé sans arrêt, sans repos, pendant quinze jours consécutifs, d'abord au refoulement de l'ennemi puis à l'organisation d'une position, sous des bombardements violents de nuit et de jour. » .

6 - Le Régiment en réserve (du 16 au 25 aout)

Les cantonnements de réserve du régiment sont ainsi répartis:

E.-M. et C.H.R. au château d'Aubilly.

1^{er} bataillon : Chaumuzy.

2^e bataillon : bivouac du Bois de Béneuil près d'Aubilly.

3^e bataillon: Ferme d'Aunay.

Nous demeurons au repos jusqu'au 25. Mais les cantonnements sont bien médiocres. Chaque nuit les bataillons fournissent des compagnies qui montent travailler entre Treslon et Sapicourt.

Les Boches continuent leurs tirs de harcèlement : à longue portée sur toute la vallée du Noron, Chaumuzy, Sarcy, les abords d'Aubilly et du Bois de Beneuil. Nous avons peu de pertes, mais la proximité du bombardement est énervant et ne donne pas la détente morale qui est nécessaire. Et puis, beaucoup d'ypérites, qui en ligne n'ont pas voulu se faire évacuer, n'en sont pas moins très affaiblis. Avec la forte chaleur, il y a des cas de dysenterie et, pour cette courte période de repos, le chiffre des évacuations dépasse la centaine.

7 - Le Secteur de la Vesle. - Sapicourt-Rosnay

(du 25 aout au 30 septembre)

Le 25 aout, l'organisation du secteur de la 16^e division subit quelques modifications. Elle comprendra désormais trois sous-secteurs occupés:

- Celui de droite « sous-secteur Muizon » par le 85^e R. I.
- Celui du centre « sous-secteur Sapicourt » par le 95^e R. I.
- Celui de gauche « sous-secteur Branscourt » par le 27^e R. I.

Chaque régiment n'aura plus qu'un bataillon en première ligne avec deux compagnies de mitrailleuses; les deux autres bataillons seront échelonnés en profondeur, l'un en deuxième ligne, l'autre au repos.

Dans la nuit du 25 au 26, le bataillon Leroy et la C. M.3. vont occuper le nouveau secteur du régiment qui s'étend d'abord de l'est du moulin Cuissat à la Tuilerie, puis, à partir du 7 septembre, jusqu'au moulin Courmont inclus.

Le bataillon Delarue a deux compagnies à Bouleuse et la 3^e dans le ravin au sud-est de Treslon. Le bataillon Saison demeure au repos à Chaumuzy.

Le P. C. du colonel est installé avec celui de l'I. D. et de l'A. C. D. dans la grotte de Treslon à 400 mètres au nord-est du village.

La vie de secteur reprend et les relèves se font régulièrement tous les dix jours.

La physionomie du secteur est toujours le harcèlement habituel par l'artillerie ennemie, des routes, cheminements et points importants avec un large emploi d'obus toxiques (ypérite et arsine).

Les Boches continuent leur « tir au lapin » sur les routes Sapicourt-Treslon, Treslon-Rosnay ... mais sans nous faire grand mal.

Les tirs de contre-batterie et de destruction sont plus nombreux. Le Ravin de Fontaine-Couverte, près de la route de Freslon, les bois de Rosnay, sont particulièrement pris à partie.

Le 28 aout, un obus malheureux, tue, dans un abri de fortune, à proximité du poste d'observation de Sapicourt, le sous-lieutenant Cassaing de la C. M. 3. et blesse 7 mitrailleurs. En première ligne les journées s'écoulent généralement calmes.

De temps à autre, seulement, les artilleurs allemands, envoient quelques rafales sur les groupes imprudents qui se sont laissés voir trop longtemps. Les compagnies organisent leur secteur, elles travaillent activement à poser des réseaux, creuser des tranchées, camoufler les cheminements vus de l'ennemi. Des petits abris sont rapidement construits et aménagés et beaucoup d'entre eux sont bientôt suffisants pour protéger d'un 105.

Le mois de septembre est très beau. La vallée de la Vesle, fraîche et verdoyante, est superbe quand elle sourit au beau soleil de cette fin d'été. Dans les bois de chênes poussent des délicieux champignons, et les amateurs de girolles en font chaque jour d'amples provisions.

Les cuisiniers, toujours débrouillards, ont bien vite « repéré » les jardins « pépères » de Rosnay et de la Tuilerie qu'ils dévalisent de choux, de pommes de terre et de concombre: quelques légumes sont peut-être bien ypérites, mais ils paraissent si bons, récoltés et mangés à la barbe de Monsieur Fritz! Il ya même des malins qui dénichent de beaux chasselas, de succulentes fraises et d'excellents pruneaux; mais ils n'en disent rien à personne !

Nos petits postes avancés sont toujours sur les bords de la Vesle, dissimulés entre les saules. Rarement ils sont inquiétés par l'ennemi.

Seulement sur la rive nord les patrouilles allemandes circulent plus souvent, les petits postes sont plus nombreux et les sentinelles boches font preuve d'une grande vigilance.

Pendant la nuit, une ou deux reconnaissances du bataillon de ligne cherchent à passer sur la rive ennemie, et faire des prisonniers.

Elles n'y réussissent pas toujours. Au début, elles peuvent passer la rivière sur des passerelles de fortune, jetées après beaucoup d'efforts et qui restent en permanence.

Les sous-lieutenants de la Ferrière, Marembert, Fombaustier, Vercier, Cotinot, l'adjudant Foucat, font d'audacieuses patrouilles dans les roseaux de la rive droite; presque chaque fois, ils trouvent le contact avec les postes ennemis à travers les tourbières. Mais les passerelles fixes sont bien vite repérées et gardées par des mitrailleuses.

Un jour un Boche en fait sauter une à l'aide d'une charge allongée et nous recevons bientôt l'ordre d'enlever toutes celles qui restent.

Nous recevons alors des sacs Habert qui sont assez commodes à employer et permettent de passer facilement. Seulement l'établissement du pont ne peut se faire sans beaucoup de bruit, et les Boches, alertés, l'interrompent toujours par des grenades ou des rafales de mitrailleuses. Un beau jour, au cours du passage d'une patrouille, les sacs devenus perméables par leur séjour prolongé dans l'eau piquent au fond de la rivière entraînant les patrouilleurs qui heureusement savent nager et s'en tirent sains et saufs avec un bon bain.

De leur côté les Boches essaient à plusieurs reprises de passer la rivière. Leurs tentatives sont toutes repoussées.

Dans la nuit du 4 septembre, ils installent à quelques mètres de la rive nord une mitrailleuse qui balaie sans arrêt la rive sud ? Le lieutenant Bourgeois fait exécuter, dans la direction de la flamme de la mitrailleuse, un harcèlement de V. B. et le lendemain matin, une de nos patrouilles trouve, outre un fusil et des caisses de mitrailleuses, une capote maculée de sang qui nous permet d'identifier la 199^e D. I. de réserve.

Le 10 septembre, ils essaient un coup de main sur le moulin Courmont, tenu par la section Chipault et la compagnie Challe.

Quoique préparé par un violent bombardement par obus et minen, il échoue sous le tir précis de nos F. M. qui battent le pont du Moulin.

Le 11 septembre, au petit jour, un groupe d'une vingtaine d'Allemands, surgit sur la rive nord de la Vesle devant un poste de fusil-mitrailleur de la section Charpy (9^e Cie). En colonne par un, officier en tête, les Boches approchent de la rivière, quelques-uns sont porteurs de sacs. Ils vont certainement tenter de jeter une passerelle. Le soldat Doucet ne leur en laisse pas le temps. Il tire quelques cartouches dans la direction du groupe qui s'aplatit immédiatement dans les roseaux.

Au bruit des coups de feu, le sergent Charpy accourt, prend la place de Doucet et attend. Il aperçoit l'officier boche qui, debout, fait signe à ses hommes d'avancer. Ceux-ci se relèvent hésitants et suivent leur chef. Jamais le sergent Charpy n'avait eu un si bel objectif. A 10 mètres, il ouvre le feu dans le tas en fauchant. De la rive ennemie s'élèvent des cris de douleurs. Des Boches tombent, d'autres s'enfuient de tous côtés sous le tir de notre fusilier mitrailleur qui, placidement vide ses chargeurs. Une demi-heure plus tard apparaissent au même endroit deux brancardiers précédés d'un porteur de la Croix-Rouge. Doucet, Charpy et quelques hommes de la section, le doigt sur la détente de leur fusil, les tiennent en joue Mais laissent les Boches enlever sous leurs yeux une demi-douzaine de morts.

Le ravitaillement est toujours assez délicat, eu raison du harcèlement de l'ennemi qui vise surtout nos arrières. A plusieurs reprises, des obus tombent en plein dans nos cuisines.

Le bataillon de deuxième ligne travaille toutes les nuits à l'organisation de notre ligne de résistance et à l'amélioration de nos boyaux de communication : boyau Henri, boyau Andrea, boyau Gizard.

L'ennemi, lui aussi, travaille activement sur les superbes positions défensives qu'il a choisies. Chaque jour, les postes d'observation de Sapicourt et Rosnay, signalent de nouveaux travaux : réseaux, tranchées, abris, créneaux de mitrailleuses. Il circule un peu. Du reste, nos observateurs veillent et les moindres groupes ennemis signalés à l'artillerie, sont, immédiatement dispersés. C'est un bonheur de voir les boches descendre au pas gymnastique de la cote 212 vers Pévy !

Parfois, en plein jour, quelques-uns ont l'audace de venir arracher des pommes de terre sur les pentes de la butte de Prouilly, ou cueillir des raisins dans les vignes de Trigny. La batterie Raymond se charge régulièrement de les aider !

Les escadrilles allemandes sont toujours actives et les saucisses de Tramery, Sarcy, Sainte-Euphrase, sont brûlées à maintes reprises.

C'est dans ces conditions que s'achève le mois de septembre, mois glorieux pour les Armées Alliées, qui remportent sur tous les points de brillants succès.

Le 26 septembre, l'armée Gouraud déclenche à notre droite une grande offensive, et trois jours plus tard, à notre tour, nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à nous porter en avant.

Depuis quelque temps déjà, le commandement avait établi les plans d'une attaque importante ayant pour but de rejeter l'ennemi sur l'Aisne. Dans un ordre du 26 septembre, le général Le Gallais avait déjà fixé les conditions de la manœuvre de la 16^è division et dès le 27, le lieutenant-colonel Andréa, avait adressé aux chefs de bataillon tous les ordres de détails concernant le passage de la Vesle par le 95^è.

Le 30 septembre à 5 heures 30, la division de gauche (10^è) après une puissante préparation d'artillerie de quelques heures se porte à l'assaut entre Jonchery et l'est de Glennés. L'ennemi oppose une vive résistance; mais néanmoins la 10^è D. I. progresse en direction de Vantelay et Pévy.

A 11 heures, la compagnie Roger, 7^è, lance une passerelle au moulin Courmont, et l'adjudant Foucat tente une reconnaissance au nord de la rivière, mais il se heurte à un poste Allemand. Devant notre front, l'ennemi borde toujours la Vesle.

Le bataillon Delarue reçoit l'ordre de venir se former dans le ravin de Treslon et le bataillon en réserve de division à Bouleuse.

Dans l'après-midi. L'attaque reprend et s'étend à l'Ouest vers Jonchery où le bataillon Pilot, du 27^è R. I., passe la Vesle, s'empare du moulin Cuissat et progresse à l'ouest de Prouilly.

A 16 heures 30, une nouvelle reconnaissance de l'adjudant Foucat est accueillie par des coups de feu et des rafales de mitrailleuses.

A 18 heures, le contour apparent de notre ligne, à gauche, est ainsi défini : ouest de Vantelay, sud de Pévy, ouest de Prouilly, Moulin Cuissat.

La butte de Prouilly a des chances de tomber par une attaque frontale.

C'est la mission de la 16^è division.

Objectif du 95: Crête entre le col de Bonneval et le fort de Saint-Thierry.

Axe de marche : Tuilerie, ferme des Marais, Trigny, cote 188.

Le Régiment doit franchir la Vesle le 1^{er} octobre à la pointe du jour.

C'est au bataillon Delarue qu'échoit l'honneur d'être bataillon d'avant-garde. Le bataillon Leroy, en deuxième ligne, doit étayer sa marche.

8 - Le Franchissement de la Vesle. – La Poursuite

Le 1^{er} octobre, à partir de 5 heures 30, pendant la préparation d'artillerie, le bataillon Delarue franchit la Vesle sur des passerelles préparées d'avance et mises en place au cours de la nuit par le Génie.

A 5 heures 30, précédé d'un barrage roulant de 75, il se porte en avant.

La progression est parfaite, aucune réaction de la part de l'artillerie ennemie: la zone des tourbières est bien vite dépassée. Les Boches, devant l'imminence de notre attaque, ont battu en retraite.

Pourtant quelques mitrailleuses ennemies disséminées, dans les bois pour retarder notre avance, se dévoilent bientôt.

L'une d'elles situé au nord de la Ferme des Marais de Neuf Ans prend sous son feu la compagnie Challe qu'elle arrête dans sa progression et il est impossible de déterminer, d'une façon précise son emplacement.

Mais à 9 heures, la compagnie Péquet atteint déjà la route de Charmentin et l'on aperçoit déjà les sections du 27 progresser, de la butte de Prouilly vers la Ferme de la Montagne.

Menacés d'encerclement, les mitrailleurs ennemis cessent le feu et abandonnent leurs postes. La marche en avant est reprise par tout le bataillon, en ordre parfait.

De ci, de la, quelques mitrailleuses se dévoilent encore, mais elles tirent de loin et les balles passent très haut.

A 9 heures 30, la compagnie Challe a pris le village de Trigny, fouillé de fond en comble par la section Roux.

Par le fond de Buchy et les bois de Bégusson, le bataillon Delarue s'achemine vers son objectif qu'il atteint à 11 heures 30. Les compagnies Paquet (à gauche) et Challe (à droite) réparties entre la cote 188 et les arbres jumelés organisent immédiatement la position conquise.

Bien leur en prend, car du fort de Saint-Thierry, encore aux mains de l'ennemi, des mitrailleuses balaient la crête. D'autre part, les avions boches ont pu suivre parfaitement notre progression et les rafales de 105 et de 150 ne tardent pas à tomber sur Trigny, le Bois Bégusson et la cote 188.

Il fait un temps splendide, et de la croupe du fort de Saint-Thierry, la vue s'étend grandiose jusqu'au delà du canal de l'Aisne sur nos anciennes positions de Berry au Bac et de Sapigneul qui apparaissent toutes blanches dans le lointain, sur les villages d'Hermoncille, Cauroy, Cormicy, Villers-Franqueux, où de grands incendies sont allumés. Irons-nous bientôt jusque là-bas ?

A 19 heures arrive l'ordre de continuer la poursuite jusqu'à la route de Reims à l'ouest de Villers Franqueux. A la nuit, le bataillon Delarue s'infiltré dans les bois de Toussicourt et de la Mortagne et occupe Villers-Franqueux. Par d'anciens boyaux, des groupes progressent jusqu'à la route nationale, que les mitrailleurs ennemis tiennent sous leur feu, et s'installent en petits postes.

Le 2 octobre au matin, le bataillon Delarue est relevé par un bataillon du 85^e et tout le 95^e passe en réserve de la division.

Le régiment est ainsi réparti :

Bataillon Saison : Région de la Ferme de la Montagne.

Bataillon Leroy: Bois de Bégusson.

Bataillon Delarue : Bois à l'ouest du château du Vivier.

P. C. du lieutenant-colonel Andréa: Sablonière de Trigny.

Nous nous installons dans les nombreux abris très bien aménagés par les Allemands, et qui témoignent encore de leur occupation récente. Chacun peut y faire une copieuse collection de souvenirs : fusils, grenades, sacs, effets d'équipement, artifices, pattes d'épaule Un matériel considérable a été abandonné partout. Mais il est particulièrement intéressant de voir en détails l'organisation défensive ennemie, tranchées de résistance, ligne d'abris, réseaux, emplacements de mitrailleuses, des batteries rapprochées (quelques-unes étaient dans les réseaux de la Vesle),

postes d'observation, postes relais de signaux (Nebel posten) etc Et beaucoup de ceux qui ont monté la garde aux petits postes de la Vesle ne manqueront pas de profiter de quelques heures de repos, pour aller, en joyeux vainqueurs, visiter la rive nord de la Vesle et la région des Tourbières.

Les ponts de Muizcn et du Moulin Cuissat, vite rétablis par le Génie, sont le siège d'une circulation ininterrompue de convois d'artillerie, de munitions et de matériel. On ne laissera pas souffler le Boche !

Le 3 octobre les limites d'action de la 16^e division sont modifiées et ainsi fixées :

Limite Ouest : Prouilly, Marzilly, Croupe du moulin de Loivre, Orainville, (liaison avec le 5^e C. A.).

Limite Est: Ecluse S.-E. de Loivre. Chemin de terre Loivre-Pont-Givard (liaison avec la 158^e D. I.).

Le 85^e reste seul en première ligne. Les 27^e et 95^e en réserve sont destinés à agir ultérieurement pour l'attaque de la croupe de Bermericourt et l'encercllement par l'ouest du fort de Brimont.

Les interrogatoires des prisonniers confirment l'idée que nous avons en face de nous de faibles arrière-gardes soutenues par des mitrailleuses. Il importe donc de poursuivre l'ennemi sans relâche.

Aussi, le 4 octobre au soir, le régiment est prévenu de se tenir prêt à attaquer le lendemain. Les emplacements de départ des bataillons d'attaque doivent être reconnus d'urgence.

Mais le 5 octobre, le 85^e qui a poussé des reconnaissances sur Berméricourt, ne trouve rien devant lui.

Il reçoit l'ordre d'arrêter son avant-garde sur la tranchée de la grande tourbière où il sera dépassé par le 95 (à droite) et le 27 (à gauche) qui ont mission de reprendre la poursuite.

Les bataillons se portent immédiatement sur le canal de l'Aisne dans l'ordre: 1^{er}, 2^e, 3^e. A dix heures, le lieutenant-colonel Andréa, parti en tête du régiment, installe son P. C. à Villers-Franqueux.

Le bataillon Saison arrive à Loivre vers 11 heures.

La route est encombrée de troupes et de convois. Le pont de Loivre est sauté, mais le canal est à sec, et le Génie a vite fait un passage où tout le monde s'engouffre, fantassins, mitrailleurs, artilleurs, ont hâte de passer et tous sentent leurs forces décuplées par la foudroyante avance de ces jours derniers et la conquête facile de positions si formidables, âprement défendues autrefois par l'ennemi.

9 - Pont- Givard

A 11 heures 30, sur un ordre verbal du lieutenant-colonel Andréa, le bataillon Saison se met en marche sur Pont-Givard (formation en tête de porc, 2^e compagnie en tête et en avant, 1^{ère} compagnie à droite, 3^e compagnie à gauche).

A 13 heures 30, la compagnie Galy dépasse les éléments avancés du 85^e R. I. à hauteur de la tranchée des Caurières et arrive à la Suippe devant Pont-Givard.

Le bataillon Leroy occupe la tranchée de Sarrebrück et le bataillon Delarue est réparti sur la voie ferrée de Loivre où se trouve également le P. C. du lieutenant-colonel Andréa.

A 13 heures 40, l'avion de la division, qui, survolant à très faible altitude les lignes ennemies, n'a cessé d'accompagner la progression, lance un message signalant des mitrailleuses allemandes à Pont-Givard et à Auménancourt.

L'artillerie allemande commence à bombarder la tranchée des Caurières, les bois au sud du village et la route de Berméricourt.

Le sous-lieutenant Rey pénètre dans le château de Pont-Givard et met quelques boches en fuite, mais le pont est sauté.

A 15 heures 30, le capitaine Galy reçoit l'ordre de franchir la Suippe à gauche de la route. La rue principale est gardée par une mitrailleuse. La compagnie Delas prend la place de la compagnie Galy et se met en surveillance, à cheval sur la route, face à Pont-Givard et à hauteur du château.

A 16 heures 30, la compagnie a passé la rivière, pénétré dans le village et le sous-lieutenant Rey fait un prisonnier. Les mitrailleuses allemandes du cimetière et de la carrière au nord de Pont-Givard tirent sans arrêt, plongeant le village dans une nappe de balles.

Mais les groupes Rey, Gushing, Cayré, Honoré, Palémon, avec un allant superbe, progressent, maison par maison, refoulent les Boches, qui, bientôt s'enfuient. Trois d'entre eux font « Kamarad ». Une mitrailleuse légère, située près du pont, est prise. A la sortie nord du village, la section Cayre, où se distinguent le sergent Odin et le caporal Ardonceau, capture douze prisonniers dont un officier du 264^e. A 16 heures 30, tout le village est à nous.

A 16 heures 50, la compagnie Delas, à son tour, franchit la Suippe et va occuper la partie est du village, entre la rivière et la route de Neufchatel. Les mitrailleuses ennemies tirent sans arrêt, le barrage d'artillerie s'abat, violent, sur la Suippe, les bois au sud de la tranchée des Caurières. A la lisière ouest du village, le sous-lieutenant Rey aperçoit des mitrailleurs allemands. Avec une héroïque audace, il s'empare du fusil d'un de ses hommes et désignant à ceux-ci ce nouvel objectif, il tire plusieurs cartouches sur l'ennemi, mais il tombe, mortellement atteint par une balle en pleine poitrine; A l'est du village, le capitaine Delas, en avant de sa compagnie est très grièvement blessé d'une balle en pleine tête au moment où il indique à deux de ses chefs de section, les nouveaux mouvements à exécuter.

La compagnie Néron est demeurée au nord de la Suippe gardant le flanc droit du bataillon, complètement découvert.

A 18 heures, l'avion signale des groupes ennemis entre Pont-Givard et Bertricourt à la maison de l'ancien moulin, à la lisière sud du bois des Grands Usages. En vue de parer à toute contre-attaque, un peloton de mitrailleuses est mis à la disposition des compagnies Delas et Galy et le groupe d'artillerie Montalivet fixe un barrage à 200 mètres au nord du village.

A 19 heures, le bataillon Saison a constitué la première large tête de pont, au nord de la Suippe. Nos avant-postes ont pu se porter jusqu'à 30 mètres au nord et à l'ouest du village. C'est un beau résultat.

Le premier bataillon a le droit d'attacher son nom à la prise de Pont-Givard, qu'il a si glorieusement et si chèrement conquis. Ses pertes de la soirée s'élèvent à 10 tués et 32 blessés.

A 20 heures 20 seulement, le bataillon avant-garde du 79^e arrive sur la droite du régiment et dispose ses éléments avancés, en arrière de la compagnie Néron, dans la tranchée de Caurières. Le bataillon Pilot, du 27, vient également occuper cette tranchée et placer une de ses compagnies à 500 mètres sud de la Suippe, aux abords de la route.

Dans la soirée, la division fixe de nouvelles limites d'action au régiment. L'axe de marche est décalé vers la droite. La zone affectée au 95 est comprise entre Auménancourt-le-Petit et la ferme Guerlet.

Le bataillon Saison reçoit alors l'ordre de relever le bataillon Saison dans Pont-Givard. Le bataillon Leroy qui, par suite du changement de direction devient bataillon de première ligne, reçoit mission du lieutenant-colonel Andréa d'occuper Auménancourt-le-Petit conquis par le 79^e et de pousser une compagnie sur la Suippe. Quant au bataillon Delarue il se portera sur la tranchée de Bromberg, dès que le bataillon Leroy sera à Aménancourt.

Mais durant toute cette nuit du 5 au 6, les Boches ne cessent de mitrailler et de bombarder Pont-Givard et les abords de la Suippe. De nombreuses patrouilles circulent devant nos postes

avancés et la nuit est très obscure. Les mouvements prescrits pour la relève du bataillon Saison ne peuvent être exécutés qu'à partir de 5 heures 30.

10 - Auménancourt-le-Petit. - La Suippe

Le 6 octobre, à 7 heures, la situation du régiment est la suivante:

Le bataillon Leroy: occupe Auménancourt-le-Petit et des éléments avancés bordent la Suippe.

Le bataillon Saison : relevé de Pont-Givard, est réparti dans le boyau de Lénine et en partie dans la tranchée des Caurières.

Le bataillon Delarue: est tout entier dans la tranchée de Bromberg, utilisant les quelques entrées de sape que l'ennemi n'a pas fait sauter.

P. C. du lieutenant-colonel Andréa: Tranchée du S.-O. du bois des Levrauts.

Le bataillon Leroy cherche à établir une tête de pont au nord d'Auménancourt-le-Petit mais de la ferme de Guerlet et du bois des Muriers, partent des feux de mitrailleuses intenses qui empêchent tout franchissement de la Suippe. Le lieutenant Bourgeois, commandant la 5^e compagnie, en cherchant, avec son entrain et son audace légendaires au régiment, un endroit propice pour jeter une passerelle sur la rivière, est mortellement blessé de plusieurs balles ennemies.

Il importe à tout prix de s'emparer de la ferme Guerlet. Le peloton Marembert y est envoyé. Les Allemands le laissent approcher, mais tout à coup, déclenchent un feu terrible de mitrailleuses qui le cloue au sol sans qu'il puisse faire un mouvement et fauche en quelques secondes cinq ou six hommes. Heureusement, à sa droite, une compagnie venue du 37, vient à son aide et réussit à s'emparer de la Ferme à 11 heures. Le peloton Marembert, diminué de 4 tués et 7 blessés, franchit la Suippe et s'installe en liaison avec le 37^e au nord de la ferme.

Des éléments de la compagnie Fontaine avancent dans le bois des Muriers mais vers 15 heures, toute progression du bataillon est arrêtée par le feu de mitrailleuses.

Dans la soirée le bombardement ennemi redouble de violence sur toute la vallée de la Suippe : Pont-Givard, Aunxénancourt et, les bois au Sud sont noyés de gaz. La tranchée de Bromberg est soumise à un pilonnage lent de 150 qui inflige des pertes au 3^e bataillon; le docteur Vercier qui, avec sa bonne humeur, son inlassable dévouement et son courage habituel, se porte sous ce bombardement, de blessé en blessé, est tué d'un obus.

A notre gauche, le 27, après de durs combats, réussit à s'emparer du cimetière de Pont-Givard en capturant de nombreux prisonniers et des mitrailleuses. Une nouvelle attaque est alors projetée pour établir une tête de pont au nord d'Auménancourt-le-Grand. Fixée pour le 7 octobre à 12 heures, elle doit être exécutée par un bataillon du 95^e, renforcé d'une compagnie du 27. Le lieutenant-colonel Andréa la confie au bataillon Delarue qui relèvera le bataillon Leroy au cours de la nuit.

Le 7 octobre, vers 6 heures, le poste d'observation du régiment, installé au nord de la tranchée de Caurières, signale de gros rassemblements ennemis à la lisière sud-est du bois des Grands Usages. Profitant d'une brume légère, les Boches, à l'effectif d'environ un bataillon descendent par les tranchées de Casinu, Vcn Niessen., Von Brigg, par un caniveau téléphonique vers la Suippe, sur Auménancourt et Pont-Givard. Ils se déploient en tirailleurs à 500 mètres au Nord de la rivière. C'est une contre-attaque qui se dessine. Mais le groupe Montalivet est rapidement alerté. Sur l'objectif qui lui est signalé, il déclenche un barrage serré de 75, d'une précision merveilleuse. Des groupes entiers sont fauchés par nos obus, des Boches culbutés dans tous les coins, ceux qui restent refluent en désordre vers le bois. A 6 heures 45, la préparation d'artillerie commence, d'une extrême violence. Mais, seuls, quelques éléments ennemis sont parvenus devant Auménancourt où ils sont repoussés par nos fusiliers mitrailleurs. Devant le front de la division, la contre-attaque allemande n'a pu déboucher, mais à notre gauche, vers Orainville, les unités voisines ont été refoulées au sud de la rivière. Des dispositions sont alors

prises par le lieutenant-colonel Andréa, pour parer à toute action ennemie sur Auménancourt ou Pont-Givard.

En raison de l'activité et du manque de passerelles sur la Suippe, l'attaque du bataillon Delarue est reportée à 15 heures.

A tout instant, des renforts ennemis essaient de descendre du Bois des Grands-Usages (Corne sud-est) vers la Suippe. Mais, nos observateurs, quoique aveuglés par le pilonnage continu, sont vigilants. Le sergent observateur Monestier, du 3^e bataillon, avec son calme flegmatique, signale tous les mouvements de l'ennemi. Et durant cette journée du 7 octobre, les Boches essuieront de lourdes pertes du fait de nos tirs précis d'artillerie.

De leur côté, les batteries ennemies tirent sans arrêt, par obus de tous calibres, toxiques et explosifs. Le commandant Delarue est blessé d'un éclat d'obus à la gorge. Il se contente de protéger la plaie avec son mouchoir et conserve le commandement de son bataillon.

L'attaque du bataillon Delarue se déclenche à 15 heures. A notre préparation d'artillerie, l'artillerie allemande réagit violemment. Pourtant sous ce déluge d'obus et les rafales de mitrailleuses, le sergent Marchand, de la 9^e compagnie réussit à jeter une passerelle sur la Suippe, au nord d'Auménancourt, mais elle se rompt bientôt; les hommes tombent à l'eau et rejoignent comme ils peuvent la rive Sud. L'ennemi concentre sur nous tous ses moyens. Les efforts héroïques du 3^e bataillon sont vains. L'attaque est remise au lendemain, puis à une date ultérieure.

La nuit du 7 au 8 octobre est relativement calme. Mais le 8, à 6 h 30, l'artillerie allemande déclenche à nouveau un violent bombardement sur les premières lignes. Le barrage est demandé par fusées. Nos batteries de campagne arrêtent net toute velléité d'attaque. Nous avons malheureusement quelques pertes à déplorer; le sous-lieutenant Boubet est tué, le sous-lieutenant Luneau grièvement blessé.

La circulation ennemie, très faible dans les premières lignes, est intense à l'arrière; dans la soirée, la route de Poilcourt à Asfeld-la-Ville est noire de convois et d'importants rassemblements sont observés dans la région d'Avaux et du Calvaire de la Garde.

Le 8 au soir, par suite de la relève à notre droite de la 168^e division par la 45^e, les limites d'action de la 16^e division sont de nouveau modifiées et ainsi fixées :

Limite Est : Lisière est d'Anménancourt-le-Grand.

Limite Ouest : Ferme Berlize-Bertricourt.

Ce secteur doit être tenu par deux régiments ayant chacun deux bataillons en ligne: 85^e à gauche, 95^e à droite, le 27 passant en réserve.

Cette nouvelle disposition des unités est prise au cours de la nuit.

Le 9 octobre, à 1 h. 30, le régiment est ainsi réparti :

Bataillon Saison : à gauche, en liaison avec le 35, à la carrière de Pont-Givard. - P.C. Pont-Givard.

Bataillon Delarue : à droite, en liaison avec le 45^e D. I. - P.C. à Auménancourt-le-Petit.

Bataillon Mondange (2^e): en réserve sur la ligne de résistance, tranchée de Carrières, tranchée de Bromberg. - P.C. au Bois de Bouchavesnes.

P. C. du lieutenant-colonel Andréa : Carrière nord-ouest de Bourgogne

Les journées du 9 et 10 octobre sont marquées par une recrudescence de l'activité de l'artillerie allemande qui exécute de violentes concentrations d'obus toxiques sur toute la vallée de la Suippe, et des tirs de harcèlement par gros calibres sur nos arrières (Loivre, Bourgogne, route de Pont-Givard). La circulation est toujours très forte sur les routes et les collines au nord de l'Aisne. Les nuits sont très agitées; les mitrailleuses allemandes nombreuses balaient sans arrêt les rives de la Suippe. Le village de Pont-Givard est terrifiant.

Rien n'en pourrait dépeindre l'aspect horriblement sinistre avec ses maisons effondrées et ses arbres haches, son terrain criblé de trous d'obus, ses traces récentes de lutte acharnée; casques troués, fusils brisés, linges ensanglantés, semés épars dans les trous de tirailleurs

Par dessus tout cela, son atmosphère empestée par les gaz, l'ypérite et l'arsine qui vous prennent à la gorge et aux yeux, et donnent aux défenseurs qui tiennent héroïquement dans cet enfer, des figures de déterrés.

Le 10 octobre, vers 15 heures, une patrouille du 1^{er} bataillon trouve inoccupée la maison de l'ancien Moulin de Pont-Givard. Elle capture un peu plus tard un prisonnier du 34^e prussien, mais il ne veut rien dire. Cependant, les attaques partielles, tentées par l'ennemi, pour rejeter nos avant-gardes au sud de la Suippe, les renseignements tous concordants des prisonniers, amènent à conclure que les Allemands cherchent à gagner du temps pour sauver leur matériel, mais que leur repli est imminent.

A 17 heures, parvient pour le lendemain l'ordre d'attaque de la 16^e division sur le front Pont-Givard, Auménancourt, en liaison avec la 45^e division qui doit s'emparer de Saint-Etienne-sur-Suippe.

11 - Attaque du Bois des Grands-Usages (11 octobre)

Le plan d'engagement est ainsi arrêté dans ses grandes lignes

1^{er} objectif à atteindre : Elargir notre tête de pont de Pont-Givard et venir s'établir à 300 mètres au sud du Bois des Grands-Usages, tranchées Casinu et tranchées de l'est d'Auménancourt-le-Grand,

2^{ème} objectif: Si l'attaque réussit, poursuivre; s'établir en lisière nord de la croupe du Bois des Grands-Usages en débordant le bois par l'Est et l'Ouest en marquant la lisière Sud.

Troupes chargées de l'attaque : 85^e et 95^e.

Mission de l'artillerie: Préparation de 15 minutes et déclenchement à l'heure H (5 h 30) d'un barrage roulant de 100 mètres en 4 minutes qui viendra se fixer à 200 mètres en avant du premier objectif.

Suivant les ordres du lieutenant-colonel Andréa, pour le premier objectif, les trois bataillons du régiment attaqueront de front avec chacun deux compagnies en ligne et une en soutien.

Bataillon Saison, à gauche de la route de Reims à la tranchée Casinu.

Bataillon Mondange, au centre

Bataillon D, à droite,

Ces derniers également répartis jusqu'à la lisière est d'Auménancourt-le-Grand.

A 5 heures, les troupes sont en place. Il fait une brume intense. A 5 h 30, les bataillons se portent à l'assaut.

A 7 heures, le premier objectif est atteint par tout le régiment. Auménancourt-le-Grand est occupé par le bataillon Delarue.

Mais l'ennemi semble tenir solidement le Bois des Grands Usages d'où les mitrailleuses allemandes se révèlent nombreuses. Notre artillerie lourde recommence le pilonnage du bois et, à 11 heures, l'attaque repart avec un magnifique entrain.

Le bataillon Saison vient masquer la lisière sud du bois et occuper la tranchée des Grands Usages cependant que les bataillons Mondange et Delarue, tournant le bois par l'Est, s'emparent des tranchées Von Gayl, Von Streit, du carrefour de la Diane. La liaison est bientôt assurée, à droite avec les zouaves, dont les premiers éléments arrivent à notre hauteur. Vers 15 heures, le deuxième objectif est atteint.

Le nettoyage du bois des Grands Usages, coupé de tranchées bien organisées, avec sapes profondes, est rapidement terminé. La compagnie Roger récolte une dizaine de prisonniers, dont l'officier commandant de compagnie, qui ne se fait pas prier pour donner tous les renseignements qu'il connaît: sa compagnie est arrière-garde du régiment, et le gros de son bataillon a reçu mission de tenir, le plus longtemps possible, au nord de la Retourne.

Mais les Boches, qui ont aperçu notre nouveau bond, commencent à bombarder furieusement le bois et la croupe des Grands Usages. Il ne faut songer à continuer la progression en plein jour.

A la tombée de la nuit, des reconnaissances sont envoyées sur la Retourne, l'artillerie ennemie les arrose de violentes rafales de fusants et toxiques. Le sous-lieutenant Guerineau est blessé au bord de la Retourne.

Vers 19 heures, les bataillons Mondange et Delarue ont atteint la Retourne, entre les bois de la Rodoye et Poilcourt. Mais le passage de la rivière est impossible car toute la rive sud est soumise à un tir intense et continu de mitrailleuses qui empêche tout mouvement et nous cause des pertes, dont le brave sergent Péronnet, de la 11^e compagnie, tué devant Poilcourt. Il faut se terrer durant toute la nuit.

Le bataillon Saison, en soutien, se porte du bois des Grands Usages, dans le bois de la Minguette.

Le lieutenant-colonel Andrea fixe son P. C. dans un trou de la tranchée Von Streit. C'est là qu'il reçoit, vers minuit, de nouveaux ordres pour l'attaque du 12 octobre.

12 - Le passage de la Retourne. (12 Octobre)

L'attaque a pour but de rejeter l'ennemi sur l'Aisne et de nous établir sur les hauteurs entre Aisne et Retourne (cote 97, route de Brienne-sur-Aisne à Vieux-les-Asfeld).

Vers 6 heures, le bataillon Mondange, par petites colonnes, franchit la Retourne sur des passerelles de fortune et s'arrête à 100 mètres au nord de la rivière. Il n'est pas inquiété dans son mouvement; les Boches ont battu en retraite depuis quelques heures et l'on retrouve, tout le long de la rivière, les emplacements abandonnés des mitrailleurs.

A 6 heures 45, avec le barrage roulant de nos batteries d'accompagnement, le bataillon Mondange, comme à l'exercice, part à l'assaut.

A 7 heures 30, il est sur son objectif, s'établit sur la route de Brienne et détache des reconnaissances sur l'Aisne. L'ennemi qui s'est rendu compte de notre avance, ne tarde pas à déclencher un barrage violent sur la route.

Nous sommes en liaison à gauche avec le 85^e, mais complètement découverts sur notre droite. Le lieutenant-colonel Andréa donne alors l'ordre au bataillon Saison de venir s'intercaler entre le bataillon Mondange et le 3^e zouaves, vers Vieux-les-Asfeld.

Cependant, une patrouille du sous-lieutenant Guillemain explore devant le front du bataillon Mondange, la rive sud du canal des Ardennes, dominée en cet endroit de hauts talus presque à pic. Elle marche avec prudence, en se dissimulant dans les arbres, car tout à l'heure, un des nôtres, en observant la vallée de l'Aisne, a été tué d'une balle. Le Boche est sans doute embusqué, de l'autre côté du canal, dans les bosquets et les buissons. Elle arrive à hauteur de l'écluse, où elle aperçoit un grand drapeau blanc qui flotte bien en vue de l'ennemi. Etonnés, quelques hommes se risquent à observer la berge du canal... Spectacle inoubliable! Ils aperçoivent des femmes, des enfants, des vieillards... Puis des cris montent vers eux... « Maman, les Français! »... Voilà les Français... C'est eux !... Vive la France !...

Et bientôt, sans se soucier du danger, on tombe dans les bras les uns des autres... Minute poignante d'émotion, où ivre de joie, les yeux en larmes, on ne peut plus que balbutier le doux nom de France!

Et puis chacun veut raconter sa longue odyssée de souffrances, de misères, chacun donne libre cours à la haine accumulée depuis quatre ans contre les barbares... Chacun dit avec quel espoir plein d'angoisse la population vivait depuis le jour où les Allemands avaient annoncé l'arrivée prochaine des Français, et parqués dans ce camp odieux, 250 civils, vieillards, femmes, enfants, tous habitants des villages voisins, de Brienne-sur-Aisne, Vieux-les-Asfeld, Asfeld-la-Ville...

Pauvre gens! Heureux délivrés ! Tous ont hâte de fuir ces lieux maudits, de sortir de la zone de combat. Et malgré nos conseils pour les en dissuader, beaucoup se risquent sous le bombardement à gagner Poilcourt. Les autres ne s'en iront par petits groupes que le lendemain.

Les reconnaissances reviennent et rapportent toutes que l'ennemi n'occupe plus la rive sud du canal de l'Aise, mais doit avoir certainement ses postes de mitrailleurs au nord du canal. Tous les ponts sont coupés

De bonne heure, dans l'après-midi, le bataillon Saison a pris sa place en première ligne et, à 14 heures, Vieux-les-Asfeld est aux mains de la compagnie Néron.

La soirée très brumeuse, est relativement calme. De la cote 97, l'observatoire du régiment signale d'importants mouvements de troupe vers le Nord.

Toute la nuit, d'immenses lueurs d'incendies éclairent l'horizon : ce sont les villages de la vallée de l'Aisne qui flambent: Evergnicourt, Avaux, Neufchatel... De temps à autre on perçoit de lointaines détonations, de sourdes explosions... C'est la retraite allemande... Ce sont les sauvages, qui font sauter les routes et les ponts, ce sont les bandits qui pillent et qui incendient...

Ils n'empêcheront pas notre marche victorieuse.

13 - Le passage de l'Aisne (13 octobre)

Le 10 octobre, dès le jour, la compagnie Néron a franchi le canal des Ardennes et atteint les bords de l'Aisne devant Avaux. Le génie n'a pas encore jeté de ponts sur la rivière. Sur l'ordre du général Le Gallais, qui se trouve avec l'avant-garde du 95^e, la compagnie Neron est transportée par bateau sur la rive droite de l'Aisne et va s'installer au nord d'Avaux, à la carrière Lambert. Une section fouille le village qui est trouvé inoccupé. Les compagnies Galy et Palemon suivent et bientôt, tout le bataillon Saison a franchi la rivière. Il se porte à cheval sur la route Avaux, route d'Evergnicourt à hauteur du calvaire de la Garde, où la compagnie Néron disperse plusieurs mitrailleurs allemands.

Le village d'Avaux ne paraît pas trop démoli. Pourtant les Allemands ont fait sauter beaucoup de caves et toutes les maisons sont pillées. Nous sommes frappés par la multiplicité des pancartes boches accrochées à tous les carrefours ou suspendues au milieu des rues; les cantonnements sont d'une saleté repoussante... Partout ça prise le Boche... !

Cependant un petit drapeau bleu, blanc et rouge flotte déjà au clocher de l'église.

A 11 heures, tout le régiment a franchi l'Aisne, sans trouver aucune résistance... Le 27 qui est en deuxième ligne, nous dépasse et entame à son tour la poursuite. Le bataillon Delarue devient avant-garde du régiment et progresse derrière les bataillons du 27. Toute la soirée, de l'observatoire de la Garde, on aperçoit les Boches qui, par petits groupes, battent en retraite, vers le Nord, accompagnés par nos rafales de 75.

A la nuit, de sinistres lueurs d'incendies fument à l'horizon jalonnant les villages de Lor, Villers-devant-le-Thour, St-Germainmont...

Le 27 délivrera, vers 16 heures, à la Ferme Tremblot, 750 civils parqués par les Allemands depuis déjà plusieurs jours. Leur joie est indicible. Ils sont dirigés en hâte sur Neufchâtel, car les Boches les ont prévenus qu'à partir de minuit, ils ouvriraient le feu sur la ferme.

Et c'est, sur la grande route d'Evergnicourt, toute la soirée et toute la nuit, un long défilé de vieillards, de femmes; d'enfants, trainant avec eux les quelques hardes qu'ils ont pu conserver, les objets précieux sauvés du pillage...

Lamentable cortège de pauvres gens qui, depuis quatre ans, attendent cet heureux jour de délivrance !

Quand ils rencontrent nos gars, leur figure s'illumine « Bonjour les enfants! Vive la France !»

Quelques-uns s'arrêtent pour souffler et causer un peu, et ce sont toujours les mêmes phrases qui reviennent « Oh, les bandits! Vous ne saurez jamais tout ce que nous avons souffert !... Mais vous les tenez !... Ils sont à bout !... » Et l'on se quitte en se serrant les mains avec affection...

Le 13, à la nuit, le régiment, en fin de progression, vient s'établir:

Le bataillon Delarue : à la Ferme Tremblot;

Le bataillon Saison : dans les environs du bois d'Escry;

Le bataillon Mondange: dans les tranchées au sud du bois d'Avaux dans lequel brûlent encore les baraquements incendiés par l'ennemi.

Le 14 octobre, dès 6 heures, la poursuite reprend, les bataillons, échelonnés sur la route de Nizy-le-Comte. A 8 heures, le lieutenant-colonel Andréa installe son P.C. à Lor; le bataillon Delarue dépasse le village, mais ne peut progresser au delà de la cote 110, car les avant-gardes du 27, malgré tous leurs efforts, sont arrêtés sur le ruisseau de Nizy, devant Béthancourt.

Le bataillon Saison prend position à l'est du village et le bataillon Mondange dans le bois d'Avaux.

Lor, comme tous les villages que nous avons traversés ces jours derniers, a été méthodiquement pillé par les Boches. Pas une maison qui n'ait été pillée de fond en comble. Ce que les sauvages n'ont pu enlever a été brisé à coups de crosse. A la Kommandatur on retrouve de petits tubes incendiaires que l'ennemi emploie pour mettre le feu aux villages. Le carrefour de la grande rue et de la route de Nizy-le-Comte a sauté, créant un immense entonnoir qui arrête toute la circulation.

Le 15 octobre, le 27 reprend l'attaque de Béthancourt. Il échoue avec de lourdes pertes. A droite, le 85^e réussit à occuper le cimetière de Le Thour.

L'artillerie allemande exécute de violentes concentrations et un harcèlement ininterrompu sur le village de Lor, centre d'une circulation intense. Les maisons sont bien vite démolies. Il faut se réfugier dans les caves, qui par bonheur sont nombreuses et permettent de se rendre d'un point à un autre en plusieurs bonds.

Souvent, la nuit, une cuisine roulante, un caisson d'artillerie, traversant le village, sont pris sous une violente rafale. Les obus s'écrasent tout autour d'eux... On a l'impression qu'ils ont été pulvérisés... Mais on entend bientôt la voix ferme des conducteurs : « Hue cocote ! Ce n'est pas le moment de s'arrêter ! » Et la roulante et le caisson repartent au grand trot dans la nuit.

Les attaques infructueuses du 27, le déluge d'obus que l'artillerie boche déverse sur notre secteur, l'activité de l'aviation ennemie, démontrent nettement, dès le 15, que les Allemands veulent opposer une résistance acharnée sur la ligne des hauteurs de Saint-Quentin-le-Petit, Banogne, Recouvrance, Hanogne, qui font partie d'une position très fortifiée dite « Hunding Stellung ».

Le bataillon Delarue, installé en plein bled, sous la pluie, sans abri, réparti dans des trous de tirailleurs creusés à la hâte dans la terre détrempée, soumis à un bombardement précis, réglé par avion, placé dans des conditions de ravitaillement difficiles est exténué.

Pourtant, le 16 au soir, il relève un bataillon du 27 en première ligne, devant Béthancourt.

La gauche est à la station, en liaison avec le 31^e R. I., sa droite devant l'hôpital de la Croix, en liaison avec le 85^e R. I. Les sections de première ligne s'abritent comme elles peuvent dans le ruisseau de Nizy. Mais le harcèlement d'artillerie est continu. Les Boches s'acharnent sur tous les bois de la croupe 106 où sont les observatoires, le P. C. du bataillon et une compagnie de soutien. Les lisières sont toujours visées. La circulation est difficile, et, de jour, il faut demeurer terré.

Les hommes n'en peuvent plus... Pourtant, le commandement va leur demander un nouvel effort.

14 - Béthancourt. (19 octobre)

Profitant d'une attaque exécutée à notre droite par le 1^{er} Corps colonial, le 95 reçoit l'ordre d'éprouver la résistance de l'ennemi en attaquant, avec un bataillon, la partie sud de l'éperon dominant à l'ouest le village de Béthancourt et, en cas de réussite, de s'emparer du village.

L'opération est confiée au bataillon Delarue et fixée pour le 9 octobre à midi.

Les troupes d'exécution comprennent deux compagnies : un peloton de la compagnie de gauche (11è), un peloton de la compagnie de droite (10è), la compagnie de soutien (9è) et deux sections de mitrailleuses. Les éléments de soutien sont constitués par deux pelotons des compagnies Challe et Henry et un peloton de mitrailleuses.

1^{er} Objectif: Bois, en lame de faux à 300 mètres sud-est de la cote 81, lisière nord des bois et sud du village.

2^{ème} Objectif: Village de Béthancourt.

Au cours de la nuit du 18 au 19, les troupes d'exécution gagnent leurs emplacements de départ, le peloton Gaucher est dissimulé dans les baraques de la station, la compagnie Doumazane, qui a mission d'enlever le village, est portée dans le lit du ruisseau Nizy. Ces deux fractions, à 200 mètres des postes ennemis, doivent éviter tout mouvement pour ne pas être vues. Quelques obus de 150 tombent à la station, mais heureusement sans endommager la baraque. La situation est plus dure pour la compagnie du ruisseau, les hommes sont dans la boue jusqu'à mi-jambe et il leur faut rester dans cette situation de 4 heures à midi, cachées par quelques branchages.

Le peloton de droite est masqué par le bois.

A l'heure H, les troupes partent, à l'allure du barrage roulant.

Devant la station, une vingtaine de Boches, qui occupent le petit bois, se sauvent précipitamment vers le Nord. La compagnie du centre occupe son objectif sans résistance. Une section du peloton de droite arrive sur le poste ennemi du pont, qui ouvre le feu. Le mitrailleur ennemi est tué sur sa pièce et le reste (3 hommes) est capturé.

Le premier objectif enlevé, les hommes repartent pour encercler Béthancourt, Immédiatement des feux se déclenchent à la lisière sud. Plusieurs Allemands sont tués à leurs pièces, les autres se rendent ou prennent la fuite. L'allure trop lente du barrage roulant empêche la gauche de déborder les groupes qui se sauvent et nos hommes piétinent exaspérés. La compagnie Dournazane dépasse de 500 mètres la lisière nord de Béthancourt et occupe des ouvrages, tranchées et carrières, que les Allemands abandonnent. Le village est nettoyé; des prisonniers y sont capturés; cinq Allemands ont été tués avant que la résistance allemande ait été réduite.

On s'organise sur les positions, et plusieurs groupes dépassant l'objectif partent vers le Nord à la poursuite d'ennemis qui refluent vers la crête.

Un premier groupe, avec le sergent Guermet, poursuit cinq ou six Boches, en abat un, en blesse un autre qui est fait prisonnier, mais à 1 kilomètre au nord du village, les hommes pris sous le feu de notre artillerie doivent rentrer.

Un deuxième groupe, avec le sergent Marchand, se lance également à la poursuite des Boches, les suit jusqu'à 800 mètres au nord-est du village, et la, cherche à enlever un canon revolver en action qui nous gêne terriblement, mais le sergent Marchand tombe grièvement blessé d'une balle à la cuisse.

D'autres détachements emportés, eux aussi, par une fouguese audace, aux trousses des Allemands, doivent être rappelés.

L'ennemi qui, des l'heure H a demandé le barrage, bombarde furieusement le ruisseau de Nizy; La route de Saint-Quentin est grouillante de Boches qui l'organisent, tirent à la mitrailleuse et menacent de contre-attaquer, mais notre artillerie de campagne y exécute un harcèlement jusqu'au soir.

Un peu plus tard, une section occupe l'Hôpital de la Croix et les bois au Sud, établit à gauche la liaison avec les éléments du village, à droite avec le 85è qui raccorde sa ligne à la notre.

Nos pertes sont légères: 1 tué, 6 blessés.

Le bataillon Delarue a dépassé ses objectifs et capturé 14 prisonniers du 93è fusiliers de la Garde et, parmi un important matériel, plusieurs mitrailleuses.

Dans la nuit du 20 au 21 octobre, le 95è est relevé sur ses emplacements par toute une division, la 170è.

Le régiment passe en réserve et va cantonner:

F.-M., C. H. R. et bataillon Delarue : à Vieux-les-Asfeld;

Bataillon Naeguele (2è) et bataillon Saison (1er) : au camp Barbara sur le bord du canal des Ardennes.

Tout le monde est exténué, les hommes sont des paquets de boue.

Le 21, le général Le Gallais rassemble les officiers du régiment et les entretient d'une attaque imminente de la 16è division, qui sera l'assaut de la position du « Hunding».

Il faut s'attendre à remonter en ligne sons peu, peut-être demain...

Cependant, nous restons encore trois jours dans nos cantonnements, trois jours bien nécessaires pour nous reposer de trois semaines de combats incessants. Ce délai permet de renforcer le régiment avec les quelques éléments qui restent au C. I. D., de réorganiser les compagnies et de préparer minutieusement la grande attaque, où le 95 va se couvrir de gloire.



CHAPITRE XV

La Bataille de la « Hunding »

(25 – 31 octobre)

1 – La position de la « Hunding »

Comprise entre les marais de Sissonne et Rethel, jalonnée par les villages de la Selve, Saint-Quentin-le-Petit, Banogne-Reouvrance, Herpy, Condé-les-Herpy, elle est constituée fin septembre par deux lignes de tranchées ébauchées à 500 mètres l'une de l'autre et protégées par d'épais réseaux de fil de fer.

La première ligne est désignée sous le nom de Ki, la deuxième sous le nom de K2. L'une et l'autre, d'après les interrogatoires des prisonniers et les plus récentes photos d'avions comprennent de nombreux abris profonds à double entrée, répartis tout le long des tranchées, des blockhaus de mitrailleuses disséminés en plein terrain et bien camouflés ; des observatoires d'artillerie. En certains endroits, les réseaux de fil de fer atteignent cent mètres de profondeur.

Et depuis le début d'octobre, où l'ennemi a envisagé son repli au nord de l'Aisne, les travaux d'organisation de cette position ont été poursuivis activement. Les éléments de tranchée ont été approfondis, les réseaux renforcés, les boyaux amorcés vers l'arrière, une troisième ligne commencée, doublée elle-même par une ligne de couverture d'artillerie.

La « Hunding Stellung » se présente donc comme une position solidement organisée, permettant à l'ennemi d'opposer une résistance sérieuse et efficace à toute tentative de percée de notre part.

2 -Les conditions de l'attaque

Mais, dès le 20 octobre, l'attaque en est décidée et ainsi fixée dans ses grandes lignes :

La Ve Armée attaquera le jour J, dans le but de rompre la ligne « Hunding ». Le 13^e corps d'armée (à trois divisions, dont la 16^e) exécutera, avec le 21^e C.A. à gauche, l'attaque principale de rupture, appuyée à droite par le 1^{er} Corps Colonial.

Mission de la 16^e division. - La 16^e division doit attaquer dans la zone limitée à l'Ouest par le Thour, chemin en trait, le Thour-Recouvrance à l'Est, par le calvaire au nord de Fontaine-Brimont, croupe 132, carrefour 96, 1.500 mètres au sud de Recouvrance.

Appuyée à droite par la 45^e division, à gauche par la division Michel, elle a mission de progresser rapidement et s'emparer des que possible du plateau de Recouvrance et faciliter l'action de la 45^e division.

Objectifs successifs :

1^{er} objectif et 1^{er} bond du deuxième objectif : (voir croquis);

2^e objectif: croupes 137, 140 et 142;

3^e objectif : route Séraincourt à Eclly.

L'attaque des premier et deuxième objectifs sera conduite par la 16^e et la 45^e divisions qui pousseront des avant-gardes sur le ruisseau de Saint-Fergeux des que le deuxième objectif sera atteint.

La 151^e division exécutera alors un dépassement de ligne et sera chargée de l'attaque et de la poursuite sur le troisième objectif.

Idée de manœuvre :

Pousser vite, produire l'effort principal sur la gauche, croupe 135, signal de Recouvrance, de manière à déborder et faire tomber la zone boisée, partie est du secteur de la division.

Troupes d'attaque :

27^e à gauche et 95^e à droite, marchant en liaison intime; deux bataillons de chaque régiment en première ligne et un bataillon en soutien.

Limite entre les deux régiments : ferme de Gerzicourt, croupe 82, croupe 135, fourche un : kilomètre de Recouvrance.

Artillerie :

Chaque régiment d'attaque sera directement appuyé par un groupe du 1^{er} R. A. C. et un groupe de superposition du 41^e R. A. C. P.

L'horaire d'exécution est minutieusement Fixé comme suit :

A H + 5 min ; - Les éléments d'infanterie les plus avancés doivent se trouver à 250 mètres en deca de la ligne de fixation du barrage d'artillerie ;

De H à H + 2 heures. - Préparation d'artillerie intense;

A H + 2 heures + 5 minutes. - Déclenchement du barrage roulant et de l'attaque d'infanterie; -

De H + 2 heures 45 à H + 2 heures 55. - Le barrage roulant (sur la demande expresse du lieutenant-colonel Andrea) se fixe sur la ligne des abris de la « Hunding » pour permettre le franchissement des réseaux couvrant ces abris;

A H + 3 heures 50. - Enlèvement du 1^{er} objectif;

De H + 3 heures 50 à H + 6 heures. -Arrêt des régiments d'attaque sur le 1^{er} objectif. Déplacement de l'artillerie.

Vitesse du barrage roulant :

Cent mètres en quatre minutes.

Le 24 octobre, vers 18 heures, le lieutenant-colonel Andrea reçoit à Vieux-les-Asfeld le pli secret fixant le jour et l'heure de l'attaque.

Jour J, 25 octobre ;

Heure H, 6 h 30.

Les derniers ordres sont donnés aux bataillons et les ultimes recommandations faites à tous.

Le général de division adresse au régiment cette vibrante proclamation :

« La 16^è division attaque demain.

Officiers, sous-officiers et soldats, vous montrerez à vos camarades des divisions voisines que vous êtes des troupes d'élite. Rappelez-vous à votre beau passé militaire, vos morts qu'il s'agit de venger.

C'est le moment de taper dur et ferme sur un ennemi barbare qui a insulté vos mères, vos femmes, détruit vos foyers, pillé vos usines, dévasté vos champs.

Marchez sans arrêt, ceux qui sont derrière vous se chargent de récolter.

Vous êtes épuisés de fatigue, l'Allemand l'est plus encore.

Vos effectifs sont faibles, ceux de l'ennemi sont plus faibles encore.

Vous voulez vaincre et délivrer votre patrie, l'ennemi ne songe qu'à la retraite.

Vous devez vaincre, vous vaincrez.

Encore quelques coups de massue et la France est délivrée ».

A 23 heures, les bataillons quittent leurs cantonnements et se mettent en route pour occuper les emplacements de départ reconnus la veille.

Bataillon Néron à gauche, bataillon Naeguelé à droite, dans le ravin de la Pompe, cote 132 (liaison à gauche avec le 27^à°; liaison à droite, assurée par le peloton Veilleraud, avec le 3^e bataillon de chasseurs d'Afrique).

Bataillon Delarue en réserve dans le ravin Est-Ouest, situé à l'est de la ferme Gerzicourt.

Toutes les nuits, l'ennemi, qui se doute d'une attaque de notre part, dirige de violentes concentrations par obus toxiques et explosifs sur la région Le Thour, la rue de l'Allemagne, ferme Gerzicourt, et un tir de harcèlement serré sur le ruisseau des Barres et la route de Saint-Germainmont. Mais tous les mouvements du régiment s'exécutent sans pertes.

A 2 heures, le lieutenant-colonel Andréa a installé son poste de commandement dans le talus de la route de Le Thour-Saint-Germainmont, à deux cents mètres sud de la Pompe.

A 6 heures les bataillons sont en place...

3 - L'assaut de la « Hunding »

A 6 h 30, nos batteries déclenchent le tir de préparation; il est intense, mais l'ennemi réagit par une contre-préparation violente sur les emplacements d'attente des bataillons, qui nous inflige quelques pertes.

A 8 h 35, suivant l'horaire fixé, le régiment, part à l'assaut dans un élan irrésistible. La progression, d'abord facile, est bientôt gênée par le tir de l'artillerie allemande et surtout par le feu de très nombreuses mitrailleuses. Les deux bataillons d'assaut, malgré la résistance opiniâtre opposée par l'ennemi, arrivent au contact des formidables réseaux couvrant la position « Hunding ». Ceux-ci sont demeurés absolument intacts. Pendant que l'artillerie de campagne fixe son barrage sur la première ligne d'abris, mais sous le feu des mitrailleuses allemandes, on pratique des brèches avec des cisailles. Et quand le barrage repart, les bataillons franchissent les réseaux et pénètrent dans les bois au Nord. Les nids de mitrailleuses ennemies sont débordés et

tombent un à un en notre pouvoir à la suite de violents combats partiels, où les nôtres font preuve d'un esprit de sacrifice et d'un héroïsme admirables.

Le bataillon Naeguelé atteint son premier objectif à 11 heures, le bataillon Néron à 11 h 20. Plus de 150 prisonniers, 4 canons, une vingtaine de mitrailleuses sont tombés entre nos mains.

A 12 h 30, les bataillons repartent à l'attaque du deuxième objectif. La progression vers le premier bond s'effectue dans des conditions extrêmement difficiles sous des nappes de balles, et sous le feu des batteries ennemies, qui tirent à vue. Pourtant, avec une héroïque énergie, le bataillon Néron pousse sur la cote 135, mais il doit bientôt stopper, complètement découvert sur sa gauche et pris de flanc par deux pièces de 105 et des tirs intenses de mitrailleuses.

A droite, le bataillon Naeguclé, au prix d'efforts héroïques, est arrivé à cent mètres de la route de Recouvrance, capturant une batterie complète de 150. Mais, soumis lui aussi, à des feux de mitrailleuses meurtriers venant du plateau de Recouvrance, il ne peut plus progresser. La liaison à droite, établie par le peloton Veilleraud est intime avec le bataillon d'Afrique; mais celui-ci est découvert sur sa droite. Le 95 est complètement en flèche.

Le bataillon Delarue se porte alors sur les pentes sud de la cote 135 prêt à repousser toute contre-attaque ennemie.

A 17 h 30, le 27 complètement découvert sur sa gauche, par suite de l'échec de l'attaque du 21^e C. A., sur Banogne, arrive à hauteur du bataillon Néron et la liaison est enfin établie à gauche sur le chemin cote 135-Recouvrance.

La liaison entre les bataillons de tête est extrêmement difficile, en raison des tirs précis et meurtriers de l'artillerie allemande, qui rendent impossible l'occupation de la crête de la croupe 135.

Pourtant, malgré toutes sortes de difficultés, les bataillons Naeguelé et Néron conservent intégralement leurs gains.

En fin de journée la situation des bataillons de première ligne est la suivante:

Le bataillon Naeguelé a ses trois compagnies en ligne : sa compagnie de droite à la route de Recouvrance en liaison avec la 45^e DI, sa compagnie de gauche sur la cote 135 en liaison avec le bataillon Néron.

Le bataillon Néron à deux compagnies en ligne déployée en avant de la cote 135, en liaison à gauche avec le 27, la compagnie de réserve est sur les pentes sud de la cote 135 à l'est du chemin de Recouvrance.

Au cours de cette journée du 25, le 95, dans sa zone d'action, a complètement enfoncé la ligne « Hunding » opiniâtrement défendue par deux des plus fameuses divisions allemandes : la 4^e division de la Garde et la 50^e division prussienne.

Il a capturé 575 prisonniers, 8 canons (dont une batterie obusiers de 150, 3 canons de 105, 2 canons de 77, 40 mitrailleuses, 8 minenwerfer, dont 2 lourds, un matériel considérable,)

Le régiment, hélas! a subi de lourdes pertes qui témoignent de l'âpreté des combats et de l'héroïque vaillance des bataillons d'assaut.

Elles s'élèvent à 22 tués dont les sous-lieutenants Gaucher et Marembert et 140 blessés, parmi lesquels 9 officiers : les lieutenants Palemon, Fontaine, Parant, Vercier, Fombaustier, Cholet, Pornon, Gaultier, de la Ferrière, ces trois derniers mortellement atteints.

4 - La stabilisation *(Les contre-attaques allemandes 25-29 Octobre)*

Le 25 à minuit, la division envoie l'ordre d'attaque des 2^e et 3^e objectifs pour le 26 à 9 heures. Toute la nuit est marquée par un violent bombardement ennemi par obus toxiques des ravins sud de la cote 135 et par des tirs nourris de mitrailleuses, partant du plateau de Recouvrance et de la croupe située à l'est de la cote 96.

A 6 heures, profitant de la brume, l'ennemi déclenche par surprise sur tout le front du corps d'armée une puissante contre-attaque.

A gauche, les éléments avancés du 27 fléchissent légèrement. Un vif combat à la grenade s'engage dans les bois des pentes sud de la cote 135 où l'ennemi réussit à installer des mitrailleuses et des minenwerfer. Les Boches sont à 400 mètres du P. C. du lieutenant-colonel Andréa. Toute la liaison téléphonique est coupée avec l'artillerie. La situation est critique.

A droite, la 45^e division doit refluer légèrement et les Allemands cherchent à s'infiltrer dans les bois à l'est de Grimpechet.

En même temps, le front du 95 est violemment contre-attaqué.

Le bataillon Néron, complètement débordé sur sa gauche par suite du recul du 27, s'accroche résolument au terrain et arrête net, par ses feux, les éléments ennemis qui tentent de l'aborder. Par son inébranlable ténacité, il permet au 27 d'exécuter un retour offensif et de reprendre tout le terrain perdu.

A 9 heures, la liaison est établie entre le 27 et le 95 au même point que le 25 au soir.

Le bataillon Naeguelé est attaqué sur le front de la compagnie de gauche (7^e) par des éléments du 5^e régiment de la garde. Après de vifs combats et une brillante charge à la baïonnette; ceux-ci sont complètement repoussés avec de lourdes pertes et laissent entre nos mains 8 prisonniers et 2 mitrailleuses, lesquelles sont instantanément retournées contre l'ennemi.

A 9 heures, le bataillon Narguilé tente de progresser, mais il doit s'arrêter, pris sous des feux intenses de mitrailleuses; de son côté, le 3^e bataillon d'Afrique ne peut plus avancer, étant lui-même en flèche par rapport à ses voisins de droite. Le bataillon Néron, non plus, ne peut gagner du terrain, ayant sa gauche en l'air et se trouvant soumis à des l'euX d'écharpe venant de Recouvrances.

L'attaque est arrêtée pour être reprise dans la soirée.

Mais, à 14 heures, la 45^e division, violemment contre-attaquée, ne peut songer à progresser. Par suite, le mouvement en avant du 95 qui est lié à celui de la 45^e division, ne peut avoir lieu. Les efforts de l'ennemi sont brisés, néanmoins les Allemands parviennent à s'infiltrer dans les bois au sud de Recouvrances, à 600 mètres Est de la cote 96 et dans ceux à l'est du signal.

A 15 heures, la division Michel attaque à gauche Banon. A la faveur de cette opération, une compagnie (3^e) du bataillon Néron tente de s'emparer de la fourche du signal de Recouvrances. Elle se heurte à une vive résistance et ne peut s'emparer de cet objectif, dont les abords sont balayés par des feux de mitrailleuses terribles venant du signal même. Pourtant, une trentaine de bloches sont faits prisonniers entre le chemin de La Chapelle et la route de Recouvrances. L'un d'eux, un Alsacien, annonce une contre-attaque ennemie pour le 27 à 8 heures.

Ce renseignement semble, du reste, se confirmer par cet ordre recueilli sur un autre prisonnier: « La lutte pour la Hinding Stellung est la décisive, il faut contre-attaquer. »

Mais jusqu'ici, le 95 ne s'est laissé entamer nulle part. Il reste inébranlable sur les positions conquises.

La fatigue est très grande; les bataillons sont soumis à un bombardement continu et précis qui sème la mort dans les rangs. Les Allemands envoient, sans arrêt, un déluge d'obus toxiques, noyant de gaz les ravins et les bois.

Le 27 octobre, dès 5 h. 30, l'artillerie divisionnaire, prévenue la veille de la contre-attaque boche déclenche sur les lignes ennemies une contre-préparation formidable. Les 75 ouvrent un feu d'enfer devant le front du régiment; Une attaque allemande qui tente de déboucher devant le bataillon Naeguelé est volatilisée par nos obus.

Deux fois encore, au cours de la journée, les Allemands essaieront de refouler nos éléments avancés.

La première contre-attaque éventée par nos observateurs qui signalent, vers 12 heures, une grande concentration de Boches vers la fourche, au nord du signal de Recouvrances, est dispersée par un tir précis de 75.

La deuxième se déclenche à 17 h 45. En dix minutes, elle est disloquée par un tir efficace de V. B. et un violent barrage de 75.

Dans l'après-midi du 27, de nombreuses escadrilles françaises (300 avions au total) déversent à profusion des bombes sur les arrières ennemis dans la région Chaudion-Seraincourt-Saint-Forgeux d'où l'on voit monter d'immenses panaches de fumée noire.

Mais l'activité de l'artillerie allemande devient de plus en plus grande. Le régiment vit dans une atmosphère d'arsine et d'ypérite. Tous les cheminements sont battus presque sans arrêt et les liaisons rendues très difficiles.

Le 28, à 5 heures, l'ennemi tente encore une nouvelle contre-attaque, précédée d'une puissante préparation. Elle ne peut déboucher que devant le front de la division de droite où elle est bientôt complètement disloquée.

A 8 heures, la 45^e division prononce à son tour une attaque qui la porte à la route de Recouvrance où, en particulier, le 9^e bataillon d'Afrique en liaison avec le 95 la porte sur toute l'étendue de son front.

Dans la soirée arrive l'ordre de la division pour l'attaque du lendemain 29.

La 16^e division cédant la partie droite de son front à la 151^e, doit prendre Recouvrance et couvrir la gauche de la 151^e qui attaque les hauteurs 150 et 145. Le 95 est chargé de l'attaque de Recouvrance en débordant ce village par l'Est et par l'Ouest.

Pendant la nuit du 28 au 29 octobre, le 407^e relève le 95 qui vient occuper ses nouveaux emplacements :

Les bataillons d'attaque (bataillon Néron à droite, bataillon Delarue à gauche) en avant de la cote 135, répartis entre la lisière est, à la lisière ouest des bois, respectivement à l'est et à l'ouest du chemin cote 135-chapelle de Recouvrance; le bataillon de réserve (bataillon Naeguelé), sur les pentes sud de la cote 135, à cheval sur ce chemin.

Le poste de commandement du lieutenant-colonel Andrea reste dans le bois à 500 mètres au sud du bataillon Naeguelé.

Malgré la nuit très obscure et le bombardement violent que l'artillerie ennemie entretient sur la cote 135, ces différents mouvements s'effectuent avec des pertes relativement légères.

5 - L'Attaque du 29 Octobre

Le 29 octobre, dès le jour, l'ennemi, qui s'attend à une attaque de notre part déclenche à chaque moment sur le front du régiment, de violents barrages.

A 9 heures commence notre préparation d'artillerie. Les Allemands ripostent d'abord moyennement, mais, à partir de 10 heures, réagissent par de violentes concentrations de tous calibres.

A 11 heures, d'un seul élan, les bataillons Delarue et Néron partent à l'assaut de Recouvrance. Ils franchissent rapidement sud de La Chapelle et se portent avec un entrain superbe à l'attaque de la croupe située au Nord. L'ennemi déclenche immédiatement du signal de Recouvrance et de Banogne, des feux terribles de mitrailleuses. Pourtant l'avance continue. Nos gars ont devant eux des éléments de la Garde qui, abondamment pourvus de mitrailleuses, s'accrochent au terrain et se défendent héroïquement en désespérés. Il faut vaincre, une à une, toutes les résistances, engager des combats meurtriers où les mitrailleurs allemands se font tuer sur leurs pièces ou luttent avec acharnement jusqu'en des corps à corps terribles. Néanmoins, au prix de lourdes pertes, les deux bataillons enlèvent la crête de Recouvrance ; le bataillon Néron parvient même à deux cents mètres du village mais se trouve arrêté net par les mitrailleuses ennemies.

A l'aile gauche du régiment, la division voisine n'a pas progressé.

Le bataillon Delarue est pris sur les deux flancs par des feux nourris de mitrailleuses. La compagnie Challe qui, en particulier, au prix de nombreux sacrifices sanglants a réussi à atteindre son objectif, est prise de tous cotés sous les tirs de mitrailleuses et doit stopper. Sous les nappes de balles, elle s'accroche héroïquement au terrain où elle devra attendre la nuit pour

ramasser ses morts et ses blessés. Mais, avant de s'arrêter, elle a tué un grand nombre de boches dont les cadavres jonchent le terrain.

A droite, la crête de Recouvrance est nettoyée; un abri tenu par une cinquantaine de boches, est très difficile à enlever. Bientôt, nous tenons une entrée, mais l'ennemi défend l'autre avec deux mitraillettes et il faut tuer encore une dizaine de mitrailleurs, pour que toute la garnison se rende.

Le 407^e, à droite du régiment, soutenu par une section de tanks, est arrivé, sous un barrage terrible et meurtrier, à la route de Recouvrance.

A 16 heures, la situation du régiment est la suivante:

Le bataillon Néron à sa droite à la route de Recouvrance, 100 m au nord-ouest de la fourche (en liaison avec le 85^e R. I. qui est venu s'intercaler entre le 95 et le 107). Il est à 200 mètres de Recouvrance, sur le chemin de terre nord-sud de La Chapelle.

Le bataillon Delarue, en liaison avec le bataillon Néron, tient la crête militaire au nord de La Chapelle, puis le chemin de terre est-ouest de La Chapelle. A gauche, il est en contact avec le 409^e mais pratiquement découvert, car beaucoup d'éléments de ce régiment sont demeurés dans les bois au sud de la cote 96 d'où ils n'ont pu déboucher. Les mitrailleuses de Banogne rendent impossible toute circulation à la pointe ouest de la croupe de La Chapelle et des minenwerfer ennemis installés dans Recouvrance, causent de grandes pertes par leur tir précis et réglé à vue.

Le capitaine adjudant-major Bourbon est tué.

Le bataillon Naeguelé occupe la croupe 135 dans l'axe de marche qui lui a été fixé. Il a subi quelques pertes au cours de sa progression dont le lieutenant Pion commandant la compagnie de mitrailleuses.

Sur l'ordre qui lui en est donné par le lieutenant-colonel Andrea, le commandant Naeguelé porte une compagnie et deux sections de mitrailleuses sur l'éperon boisé nord-ouest de la croupe 135 de façon à soutenir la gauche du bataillon Delarue en cas de contre-attaque.

L'ennemi se rassemble, en effet, en masses importantes aux lisières nord et ouest de Recouvrance et son artillerie bombarde furieusement nos lignes, mais aucune attaque d'infanterie n'a lieu.

La situation, en fin de journée, est la même qu'à 16 heures.

A 22 heures, une patrouille capture, devant le front du bataillon Néron, un prisonnier boche, qui annonce une contre-attaque pour le lever du jour. De plus, la 4^e division de la Garde, battue par le 95 a subi des pertes si considérables, qu'elle est presque anéantie et doit être relevée d'urgence cette nuit même par la 10^e division. Notre artillerie, prévenue, exécute toute la nuit de puissantes concentrations sur la zone probable de rassemblements ennemis.

Au cours de l'attaque du 29, le régiment a capturé plus de 200 prisonniers; dont 4 officiers; 2 canons de 77, 2 mortiers de tranchée, 40 mitrailleuses, plusieurs fusils antitanks.

Mais, en cette dernière journée de bataille où les gars du 95 sont partis à l'assaut avec un cœur et un allant superbes, ont fait preuve à chaque minute du plus noble esprit de sacrifice, ont encore montré, sous un déluge d'obus et de balles, l'héroïque ténacité qui leur est coutumière, les pertes sont malheureusement lourdes.

25 tués, dont 2 officiers, le capitaine Bourbon et le sous-lieutenant Mathieu.

140 blessés, dont 6 officiers, le capitaine Galy, les lieutenants Chambrand, Mignot, Cotinot et Pion. Ces deux derniers mortellement.

Le capitaine Néron, le lieutenant Legoux et le sous-lieutenant David, quoique blessés, demeurent à leur poste de combat.

Le 95^e reste encore deux jours et deux nuits sur les positions qu'il a conquises, soumis sans cesse au même pilonnage précis de l'artillerie allemande, aux mêmes concentrations infernales d'obus toxiques.

Les hommes sont épuisés. Ils n'ont même plus la force de manger la soupe que les cuisines roulantes apportent sous les bombardements et les tirs de barrage jusque dans le grand ravin de la cote 135. Stoïquement, ils veillent dans leurs trous de tirailleurs, ils demandent la relève mais ne profèrent pas une plainte. Les effectifs des compagnies extrêmement réduits, oscillent entre 15 et 40 hommes. Le régiment a fourni tous les efforts qu'on était en droit d'attendre de son beau passé.

Le 30 octobre, le général Le Gallais remet, sur le champ de bataille près du village de Le Thour, la croix de la Légion d'honneur au lieutenant Savry: la Médaille militaire à l'adjudant-chef Chartier, à l'adjudant Foucat et au caporal Marteau; la Croix de guerre avec palme aux sergents Chamblant, Aufaure et Imblot.

Enfin, dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} décembre, le régiment est relevé en première ligne par un bataillon du 4^e d'infanterie et va cantonner, tout entier, à Neufchâtel-sur-Aisne.

Quelques jours plus tard, les Boches devaient battre en retraite sur Mézières et Charleville.

Avant de quitter ce glorieux champ de bataille, le lieutenant-colonel Andréa rédige, à son poste de commandement, cet ordre du jour qui résume tous les faits d'armes du 95 pendant le mois d'octobre, et rend hommage à ceux qui, au cours de cette période, ont vaillamment combattu sous ses ordres :

Le lieutenant-colonel Andrea, commandant le 95^e régiment d'infanterie, aux vaillants combattants des journées d'octobre 1918.

« Le mois d'octobre 1918 a été, pour le 95 un des plus glorieux de toute la Guerre. Sans repos, et malgré de très grandes fatigues, le régiment n'a cessé, pendant toute cette période, de poursuivre l'ennemi, de lui livrer bataille et de le battre toujours.

Le 1^{er} octobre, il franchit la Vesle et s'empare de Trigny et de Villers-Franqueux.

Le 4 octobre, à l'est de Brimont, il dépasse les organisations que l'ennemi tenait depuis 1914! le soir du même jour, le 1^{er} bataillon, dans un admirable élan, enlève Pont-Givard, tandis que le 2^e occupe Auménancourt-le-Petit et s'empare de la ferme Guerlet.

Le 11 octobre, c'est le franchissement de la Suippe, l'enlèvement d'Aménancourt-le-Grand par le 3^e bataillon et du bois des Grands Usages par le 2^e; le soir, tout le régiment borde la Retourne. Le 12 octobre, il pousse jusqu'à l'Aisne, occupe Vieux-les-Asfeld, délivre 250 civils Français que les Boches ont parqués dans des baraques le long de la rivière.

Le 13 octobre, la poursuite est continuée vers le Nord et le 14, Lhor est occupé.

L'ennemi résiste vigoureusement sur le ruisseau des Barres; le commandement ordonne de prendre Béthancourt et d'établir une tête de pont au nord du ruisseau; c'est la mission que va remplir le 3^e bataillon.

Le 19 octobre, il part à l'assaut avec un admirable entrain; les Boches sont bousculés, Bethancourt est enlevé et il faut retenir les hommes qui, lancés à la poursuite de l'ennemi qui fuit, ne veulent plus s'arrêter.

Avant la nuit l'action est complétée par la prise de l'hôpital de la Croix ce qui nous rend maîtres de toute la rive nord du ruisseau.

Mais, c'est le 25 octobre que le régiment devait cueillir ses plus beaux lauriers; il a reçu pour mission d'enlever une partie de la « Hunding Stellung », position ennemie formidablement organisée et protégée par d'épais réseaux de fils de fer.

La, ce n'est plus une poursuite plus ou moins facile, c'est la grande bataille ; c'est le choc terrible contre un ennemi bien retranché qui a pour mission de tenir jusqu'au bout, parce qu'il y va du sort de l'Allemagne.

Le 95 sait qu'il a devant lui les meilleures unités allemandes; la Garde et la 50^e D. I.; mais, il a confiance. Le 24 octobre, dans la nuit, il va occuper ses emplacements de départ, et le 25 au matin, dans un élan irrésistible toutes les unités, officiers en tête, se portent à l'attaque de la fameuse position. Rien ne les arrête : les réseaux presque intacts sont franchis sous les balles des mitrailleuses et les braves du 95 cueillent de nouveaux prisonniers. Sans prendre le temps

de souffler, ils poursuivent aussitôt leur progression plus avant dans les lignes allemandes où ils vont se livrer à de nouvelles prouesses; là, c'est une batterie de canons lourds tout entière qui est capturée avec son personnel ; ailleurs, ce sont des canons de campagne qui sont enlevés; partout ce sont des mitrailleuses et des engins de tranchée. C'est tout simplement sublime.

Mais le 95 va trop vite; les voisins sont très en retard ; le régiment est en flèche, ses flancs sont découverts et menacés.

N'importe, la course continue et, à la nuit on arrive à la route de Recouvrance, où il faut stopper si on ne veut pas s'exposer à être enlevés. La position conquise est aussitôt organisée.

L'ennemi s'est rendu compte du saillant que forme le régiment dans ses lignes ; il espère nous enlever du monde et du terrain en contre-attaquant.

Dans la nuit, il amène des réserves fraîches puisées dans un corps d'élite : la 4^e division de la Garde et, le 25 octobre, à la pointe du jour, il les lance contre le 95. Le choc est rude, mais les gars du régiment ne se laissent entamer nulle part; la Garde allemande se brise sur notre front et ses débris sont rejetés dans leurs lignes par une brillante charge à la baïonnette des nôtres.

La fatigue est grande: aucune bonne nuit depuis le 1^{er} octobre; les forces physiques sont atteintes, mais le moral est plus haut que jamais. Le Commandement demande un dernier effort; le 95 va le donner de bon cœur. Le 29 octobre, il attaque la Chapelle de Recouvrance. En un seul bond, il enlève toute la position ennemie et capture plus de 200 prisonniers de la Garde.

L'ennemi est furieux; il veut nous reprendre tout le terrain conquis. Cette fois encore il amène des réserves fraîches pendant la nuit ; il attaque au petit jour, mais là, comme à la route de Recouvrance, il se brise sur notre front.

Au cours des opérations du 25 au 29 octobre, le 95^e régiment d'infanterie a capturé 808 prisonniers, 10 canons, dont une batterie complète de 150, une centaine de mitrailleuses et d'engins de tranchée, un matériel énorme.

Honneur à ceux qui sont tombés sur le chemin de la Victoire!

Honneur aux vaillants combattants du 95!

Les poilus de 1918 sont dignes de leurs glorieux ancêtres les grognards d'Austerlitz et les héros d'Anvers, de Sébastopol et de Puebla. »

6 - Episodes de la Bataille

Les épisodes glorieux de la bataille de Hunding, les faits d'armes héroïques sont nombreux. Nous n'en citerons succinctement que quelques-uns choisis parmi les plus beaux.

Le 25 octobre, le bataillon Néron se porte à l'assaut des positions allemandes. La progression est rendue très difficile par le terrain parsemé de bois qui sont autant d'îlots de résistance, par des défenses formidables accumulées devant les tranchées ennemies et surtout par le feu terrible des mitrailleuses. Des éléments de deux compagnies, violemment contre-attaqués par un ennemi très supérieur en nombre refluent déjà lorsque le lieutenant Cayré, adjoint au chef de bataillon, se porte à leur tête. Par son calme et son exemple, il entraîne tout le monde en avant, met en fuite les Allemands, et en capture lui-même quelques-uns.

A la même heure, le bataillon Naéguelé aborde la position Hunding. La 7^e compagnie appuie légèrement à droite pour maintenir la liaison avec le bataillon de joyeux. Un certain vide se produit entre cette compagnie et la 6^e qui, du reste, progresse un peu moins vite, ayant perdu deux officiers presque au départ.

L'adjudant Bret, de la 2^e compagnie de mitrailleuses, qui a enlevé sa section avec un entrain splendide, s'élance dans l'intervalle et progresse hardiment à hauteur de la 7^e. Un de ses hommes, envoyé pour chercher la liaison à gauche, aperçoit l'entrée d'une sape allemande et appelle ses camarades par gestes. L'adjudant Bret se précipite sur l'entrée; un Boche, qui fait mine de résister, est abattu. L'adjudant saute alors dans la sape revolver au poing. Des cris

éperdus de « kamarade » se font entendre. Froidement, il fait sortir les Boches les uns les autres et les désarme sous la menace de son revolver.

Alors, c'est une procession ininterrompue : 80 Boches et 1 officier se rendent aux huit hommes de l'adjudant. Mine piteuse des prisonniers qui jugent maintenant de leur supériorité numérique. Mais, il est trop tard pour se ressaisir; il faut prendre le chemin du camp de prisonniers. »

Et l'adjudant reprend sa poursuite. Il traverse le ravin au sud de la cote 135, ravit la pente opposée, battue par l'artillerie allemande qui tire d'enfilade et à vue à quelque 1200 mètres. Mais, il ne se laisse pas arrêter par ce feu meurtrier. Il cherche un point où il pourra mettre ses pièces en batterie pour abattre les artilleurs ennemis que l'on voit distinctement manœuvrer leurs canons. Il sera, hélas, moins heureux cette fois. Il tombe, frappé d'une balle, les yeux pleins du triomphe prochain et définitif,

A la 1^{ère} compagnie de mitrailleuses, le sergent Roulier fait partie de la section accompagnant le groupe de liaison entre le 95 et le 27. Sur la croupe 135, la progression s'effectue normalement, lorsqu'une vingtaine d'Allemands, cachés dans un élément de tranchée se découvrent brusquement et prennent à revers, par leurs feux, les groupes avancés de la compagnie Galy. Le sergent Roulier se porte rapidement à hauteur de la tranchée, met une pièce en batterie et fait tirer deux bandes sur le détachement ennemi. Les Allemands, surpris par cette rafale, cessent leur feu et se constituent prisonniers.

Le 26 octobre au matin, le Boche contre-attaque sur le flanc gauche du bataillon Naeguelé. Il a mis en ligne un de ses meilleurs régiments : le 5^e de la Garde. A la faveur de la bruine il grimpe le long des pentes nord de la cote 135, protégé par un violent tir d'artillerie et de mitrailleuses qui balaie la crête où nos gars font bonne garde dans les trous creusés à la hâte.

Les deux caporaux de la 1^{ère} section de la compagnie Pion, un autre, mitrailleur, et un soldat de la 7^e compagnie sont tués coup sur coup. Brusquement, on aperçoit les Allemands... ils sont sur nous. La mitrailleuse du soldat Mangau est entourée de trois cotés, une seconde d'indécision et la pièce est prise. Mais notre gars ne perd pas son sang-froid. Il saisit la pièce à pleins bras, d'un bond se dégage, reporte la pièce à vingt mètres en arrière dans un trou d'obus et met en batterie. Et, tandis qu'un chargeur se précipite à ses cotés avec une caisse de cartouches, les Boches effrayés reculent, se jettent à terre et regagnent en rampant, l'abri que leur offre la pente du terrain.

Mais le geste héroïque du soldat Mangau a sauvé la situation. Les nôtres, d'attaqués, deviennent agresseurs et prennent aux Allemands deux mitrailleuses légères, déjà mises en batterie, et trois hommes valides cependant que de nombreux tués et blessés ennemis restent sur le terrain.

La journée du 29, aussi, fut féconde en héroïsme.

A 11 heures, la compagnie Challe (11^e), débouchant d'un petit bois où elle a été massée à l'abri des vues, se porte à l'assaut de la colline de la Chapelle de Recouvrance. La pente qu'elle aborde est raide, mais elle marche allégrement. Elle va bientôt atteindre son objectif quand elle est assaillie par une grêle de balles: deux nids de mitrailleuses viennent subitement de se révéler, crachant la mort. Le sous-lieutenant Cotinot, commandant la section de gauche, tombe mortellement blessé. Sous les rafales de balles les vagues doivent se plaquer au sol. Le tir est si dense et si précis que toute progression est impossible, Les pertes augmentent. La situation est des plus critiques. Mais, à ce moment, dans un geste sublime, le caporal Boujon, un fusil à la main, suivi d'un seul grenadier, s'élance sur les mitrailleurs ennemis. Il les somme de se rendre, mais, ceux-ci, refusent énergiquement « Nicht Kamerad ». Boujon tire alors sur le groupe, tue l'un des mitrailleurs, saute sur les autres et, brandissant son arme, en contraint dix à se constituer prisonniers.

La compagnie Paquet (9^e), elle aussi, est arrêtée à la crête de Recouvrance par le feu des mitrailleuses qui rase le sol et inflige de lourdes pertes aux groupes avancés. Dans la section du sergent Sevenet, un soldat vient d'être atteint, dont le camarade Quétel, impuissant à le secourir

seul, appelle à l'aide. Avancer en ce moment sur la crête, c'est aller à la mort. Le sergent Sevenet n'hésite pas; il ne voit qu'une chose : un de ses hommes est blessé, il faut le secourir. Il part, une balle l'atteint en pleine poitrine; il meurt près de son soldat ayant fait preuve de la plus sublime camaraderie. Et Quétel, près des deux morts, reste seul, jusqu'à la nuit, à son poste de combat.

Devant le front de la compagnie Henry (10è), le sergent Cluzel, arrivant sur la croupe de Recouvrance, se trouve face à face avec une quinzaine de Boches qui servent des mitrailleuses. L'un d'eux lui crie de se rendre, tandis que les autres tirent des coups de revolver sur le chef de section qui essaie de les tourner sur la droite. Les balles sifflent de toutes parts; les hommes tombent les uns après les autres.

Mais, suivi seulement de quelques soldats qui tirent au fusil-mitrailleur en marchant, le sergent Cluzel s'élance sur le groupe ennemi qu'il met en fuite. Il bondit alors dans le réduit et capture une cinquantaine de boches qui n'ont pas eu le temps de sortir de leur abri. L'ennemi contre-attaque alors pour délivrer les siens et reprendre les mitrailleuses abandonnées, mais Cluzel saute hors de son abri, se couche dans un trou d'obus et ouvre le feu sur les boches qu'il continue à repousser.

Dans ce chapitre, où, pourtant, les noms de beaucoup de braves ne figureront pas parce qu'ils sont trop nombreux, il faut signaler ceux qui, pour beaucoup de combattants, sont peut-être demeurés inconnus, mais qui, au cours de cette bataille, ont fait l'admiration de tous par leur dévouement et leur esprit de sacrifice: il faut donner les noms du sergent Mercier, des caporaux Bernardeau et Geoffroy, des soldats Paul. Niot et Costes, tous téléphonistes, toujours partis sous les plus violents bombardements à la réparation des lignes hachées par les obus, assurant une liaison constante entre les unités de première ligne et le poste de commandement du chef de corps et qui se sont fait tuer glorieusement.

Il faut citer encore le lieutenant Pornon. Commandant les sections d'engins d'accompagnement du régiment, officier d'une bravoure et d'une modestie légendaires au 95 qui, le 25 octobre, en tête des unités d'assaut, est tombé mortellement blessé, tandis que, sous un tir intense de mitrailleuses, il cherchait un emplacement de batterie pour ouvrir le feu sur les canons ennemis qui tiraient à bout portant.

Il faut enfin rendre un pieux hommage d'admiration au capitaine Pion dont les derniers moments sont ainsi relatés par un officier du 2è bataillon : « *Le 29 octobre, le capitaine Pion, commandant la 2è compagnie de mitrailleuses, en se rendant à une de ses sections, était grièvement atteint par des éclats d'obus qui le blessaient douloureusement au pied, au coude et au ventre. Cette dernière blessure était particulièrement grave et devait amener rapidement sa mort.*

Transporté à l'abri qui servait de poste de secours au bataillon, le capitaine Pion fut admirable de courage, d'énergie et de foi patriotique. Maîtrisant sa grande souffrance, il dicta une lettre à sa famille, lettre d'une rare beauté morale où l'expression de sa tendresse pour ses parents alterne avec la confiance dans la sainteté de notre cause. Puis, comme tous les hommes, autour de lui, pleuraient d'émotion et de regret de voir partir un officier tant estimé de tous, il leur dit "Mourir est peu de chose, quand on meurt pour le bien ou pour la France. » Le capitaine Pion fut fait chevalier de la Légion d'honneur avant de mourir. C'était le type de l'homme d'honneur et de devoir ».

7 - Les belles citations

Le général Guillaumat, commandant la Ve Armée, cite à l'ordre de l'Armée :

Le 95° Régiment d'infanterie _

« Vient une fois de plus d'affirmer, sous le commandement du lieutenant-colonel Andréa, ses plus belles qualités de courage, d'énergie d'habileté manœuvrière, en enlevant d'assaut, le 25 octobre, la position "Hunding", opiniâtrement défendue par l'ennemi, et faisant 450 prisonniers, dont 6 officiers, capturant plusieurs canons, de nombreux minen, plus de 60 mitrailleuses et un matériel considérable ».

Le général Le Gallais, commandant la 16^è division, cite à l'ordre de la division :

Le 3^è Bataillon du 95^è Régiment d'Infanterie

« Unité d'élite. A enlevé le 19 octobre, après une lutte acharnée, avec un élan admirable, un village fortement défendu par un régiment de la Garde impériale, a largement dépassé ses objectifs.

Le 29 octobre, après les fatigues d'un mois de lutte incessante, a arraché, de haute lutte, à l'ennemi, une position importante, décimant l'adversaire dans un corps à corps acharné, faisant au cours de cette opération plus de 100 prisonniers, capturant une vingtaine de mitrailleuses. Violamment contre-attaqué, pris à revers et sur ses flancs par des feux de mitrailleuses, s'est accroché au terrain et, en dépit de ses pertes, a conservé intacte toute la ligne conquise'».

8 – Le défilé du régiment dans Reims

Le 2 novembre, le 95^è quitte Neufchâtel-sur Aisne et, s'acheminant par les villages déjà bien connus de Bertricourt, Orainville, Berméricourt, Loivre, il va cantonner dans la zone Saint-Thierry, Villers-Franqueux, Thil.

Le lendemain, de très bonne heure, au matin, le régiment part de Saint-Thierry. Il fait nuit ; depuis la veille la pluie tombe, transformant en fondrières, les routes criblées de trous d'obus. On traverse Merly, Champigny, Tinquieux, pauvres villages, il y a quelques semaines encore sous le feu des batteries allemandes, aujourd'hui complètement anéantis. De leurs ruines, se dégage une impression de tristesse désolante. Et partout, sur ces pays jadis florissants, s'étend le même spectacle de sauvage dévastation. Le régiment arrive bientôt par le faubourg de Vesle aux portes de Reims. Beaucoup de maisons sont encore debout, mais dans quel état lamentable; la rue est libre seulement, des barrages de gabions, des fils de fer sont encore en travers des trottoirs. Quelques civils, déjà revenus dans leur chère cité, regardent, curieux.

Les hommes sont fatigués de l'étape précédente et d'une mauvaise nuit passée dans les abris humides et froids. On fait halte à l'entrée de la ville pour remettre de l'ordre dans la colonne. La compagnie de drapeau met baïonnette au canon. Le régiment va défiler dans Reims devant le général de division.

Des commandements brefs et le régiment s'ébranle.

Le général Le Gallais est debout près de son automobile, au tournant de la grand-route d'Epernay. D'un geste large, il salue le drapeau; puis regarde passer ceux qui viennent de là-bas, qui sortent de l'enfer de la bataille..., ils sont boueux, palis, amaigris; sur leurs visages se lisent les souffrances des longues journées de lutte. Mais, ce sont les mêmes gars au cœur généreux que ceux du bois d'Ailly et de Douaumont; ils défilent superbes, le regard décidé, scandant bien le pas; pas un flottement, l'allure s'enlève fièrement aux accents de la Marche de Turenne. Le général Le Gallais ému jusqu'aux larmes, se tourne vers le lieutenant-colonel Andrea et lui dit ces simples mots :

« Débris d'une troupe superbe! ».

Et bientôt les deux tours de l'héroïque cathédrale s'estompent dans le fin brouillard du matin. Après la grande cote de Mint-Chenot, le régiment fait une grand 'halte au bivouac de Cadran ; puis, enfin, par Champillon et Disy Magenta, arrive au gros village d'Ay, où il doit cantonner

tout entier. Le régiment doit cantonner sur la place des Tilleuls où le lieutenant-colonel lui adresse une vibrante allocution.

Et chacun va se reposer de cette longue étape de 12 kilomètres.

C'est dans ce village que le régiment devait apprendre le 11 novembre, au milieu de la joie générale, la signature de l'armistice avec l'Allemagne.

9 - La Fourragère

Un mois plus tard, le lieutenant-colonel Andrea donnait connaissance de l'attribution de la fourragère au 95^e en ces termes :

« Par décision du Grand Quartier Général, en date du 11 décembre 1918, la fourragère est accordée au 95^e régiment d'infanterie.

Cette distinction lui est accordée à la suite de deux citations à l'ordre de l'armée dont le corps a été l'objet par sa brillante conduite.

1° A Douaumont, en février 1916;

2° A Recouvrance, en octobre 1918.

Le lieutenant-colonel Andrea félicite bien vivement les militaires du régiment, officiers, sous-officiers, caporaux et soldats, pour la belle récompense qu'ils viennent d'obtenir.

Qu'ils portent la fourragère avec fierté; ils l'ont mérité haut la main, car si Douaumont et Recouvrance sont les deux faits d'arme qui ont motivé les citations collectives, tout le monde sait et personne n'oublie:

Les glorieux sacrifices du régiment en Lorraine, au début de la guerre, alors que nous n'étions pas les plus forts.

Son admirable ténacité en forêt d'Apremont.

Sa superbe attitude aux Eparges, dans l'affreuse guerre de mines,

Sa fougueuse attaque au bois de la Grille, en avril 1917, contre des organisations presque intactes.

Sa remarquable résistance à la main de Massiges, pendant plus d'une année.

Et enfin, tout récemment, son endurance et sa vaillance au cours de la poursuite de l'ennemi d'août à novembre 1918.

Tout cela, avec Douaumont et Recouvrance, constitue pour le 95, un passé de guerre des plus glorieux.

Partout le régiment s'est montré héroïque, discipline, animé du plus haut moral et des plus beaux sentiments du devoir. Toujours il a eu confiance, même en les heures les plus sombres,

Honneur à ceux qui ont combattu sous son drapeau.

Gradés et Poilus, tous ont bien mérité de la Patrie !

Vive le 95 !



Après 'l'Armistice

Le rôle guerrier du 95 est terminé. Le régiment commence, après l'armistice, une série de marches et de contremarches, dont le Poilu ne goute pas toujours le pittoresque et trouve, parfois, invraisemblables ; il s'achemine vers la frontière belge, par Ay, la Ferté-Milon, Verberie, Chauny, Noyon, Guise et séjourne trois mois à Trélon, dans le département du Nord Il vérifie des passeports...

Le 95 n'a jamais eu la satisfaction, qu'il a pourtant méritée, d'occuper les provinces reconquises de son sang

Il séjourne à Laigneville, près de Clermont, dans l'Oise; enfin, le 30 aout 1919, il regagne sa garnison de Bourges, où il reçoit l'accueil le plus chaleureux de la population.

Nous ne pouvons mieux faire que de clôturer notre modeste travail qu'en rapportant ces lignes écrites par un ancien dans l'une des feuilles locales: elles seront notre conclusion.

A LA GLOIRE DE NOTRE 95è

Au milieu de l'émotion profonde de la population, le 95 est rentré samedi à la caserne Condé qu'il avait quittée le 6 août 1914; et tout naturellement l'association se fait dans l'esprit entre le départ et le retour.

Quelle inoubliable soirée que celle de ce jeudi 6 août 1914, où, tout harnachés à neuf, le sac démesurément gonflé sur le dos, nos futurs poilus traversaient, pleins d'espoir et de confiance, les rues de la ville.

Qui n'a toujours dans les oreilles les sonorités entraînant de son dernier pas redoublé? Qui n'a toujours devant les yeux la fière prestance de son chef, le colonel Tourret, auprès de qui, souriant et résolu, marchait un merveilleux entraîneur d'hommes, qu'était son aumônier volontaire, le P. Rameau ?

C'était alors comme aujourd'hui, la même débauche de fleurs, la même joie attristée, qu'exaltait peut-être plus d'exubérance, inconsciente des sacrifices que le salut de la Patrie devait demander à ce superbe régiment.

Le 95, en effet, était déjà le régiment-type qui devait être et fut à la peine dans les batailles meurtrières, dans les secteurs les plus agités le régiment qui a fait son devoir noblement, simplement, sans réclames tapageuses et... sans récompenses bien larges, il faut le dire.

Cependant, que de braves sont tombés dans ses rangs !

La population berruyère l'a compris, elle lui a témoigné son admiration et sa reconnaissance et cela a constitué pour lui la plus précieuse de ses récompenses.

Saura-t-on jamais, en effet, ce que furent les terribles journées de Sarrebourg, de Mattexey et ces nuits de l'hiver 1914-1915 alors que, sous des abris légers et précaires, nos camarades passaient cinquante jours de lignes et plus sans relève, sous la pluie, les neiges, les balles et les obus, avec des repas froids la plupart du temps et sans même la possibilité de changer de linge?

Saura-t-on jamais ce que furent les journées de Douaumont, devant Verdun, dans les corps à corps des vagues allemandes en rase campagne, sans un ouvrage de défense, après 48 heures de marche forcée, continue, sans repos?

Ce que furent les heures d'angoisses mortelles aux Eparges, ce volcan miné par les Allemands, dont les éruptions coutaient chaque semaine la vie à nombre de ces héros obscurs, stoïques à leur poste, entendant sous leurs pieds les travaux des mineurs ennemis leur préparant la mort inéluctable et tenant là parce qu'ils devaient tenir ?

Saura-t-on le courage des héros de Moronvilliers, se ruant sur des nids de mitrailleuses et arrachant à l'Allemand retranché les lambeaux de la Patrie ?

Connaitra-t-on jamais les héroïsmes, obscurs des veilleurs de petits postes et des ilots de combats de Ville-sur-Tourbe et de Massiges, ces « coins de l'enfer » où, sans actions retentissantes, sans l'ivresse des batailles, mais par l'usure quotidienne des bombardements, les uns après les autres, ils tombaient ?

Qui racontera la finale victorieuse, leur bond héroïque de l'Arbre à la Vesle, le passage de la Suippe et de l'Aisne, et leurs trophées de prisonniers et de canons, sur la ligne Hunding, où l'Allemand recevait le coup de grâce, en octobre 1918?

Il rentre aujourd'hui, notre 95 et avec lui une poignée seulement de ceux qui furent de ce départ déjà glorieux; mais ce retour rend encore plus sensible l'absence de ceux qui ne sont plus; et dont le souvenir endeuille notre joie.



TABLE DES MATIERES

	Pages
CHAPITRE I.- La Mobilisation	4
CHAPITRE II. - Débarquement -- Domévre. -- Blamont.	7
CHAPITRE III. - Lorquin. - Sarrebourg. - La retraite. - La Mortagne	11
CHAPITRE IV. - Ortoncourt. - Mort du colonel Tourret.	

Clémentaine. - Mattexey. - Ortoncourt. - St-Pierremont .	21
CHAPITRE V - 1. - Les Hauts de Meuse; - L'arrivée en forêt d'Apremont. - Xivray et Marvoisin. - L'organisation en forêt d'Apremont. - L'attaque du 3 novembre 1914. Combat des 25 et 26 novembre.	28
CHAPITRE V - 2. - Vignot. - Les attaques : 1 ^{er} janvier 1915, 20 et 21 janvier, 7 mars, 21 avril	45
CHAPITRE VI. - Pierrefitte. - Douaumont, un épisode de la bataille. - Bonzée	54
CHAPITRE VII. - Les Eparges (avril 1916)	60
CHAPITRE VIII. - Verdun. - La Laufée. - Le tunnel de Tavannes. Les Eparges (août 1916). - Le camp de Saffais.	62
CHAPITRE IX - 1. - La Somme. - Le Four de Paris. L'offensive d'avril 1917	65
CHAPITRE IX - 2. - L'attaque du bois de la Grille. - L'arrêt de l'attaque.- Les combats qui ont suivi l'attaque. - Eix-Noulainville, Blanzée	67
CHAPITRE X.- La Main de Massiges, première période. - L'attaque du 1 ^{er} novembre 1917. – L'attaque allemande	72
CHAPITRE XI - Du 21 janvier au 23 juillet 1918	78
CHAPITRE XII. – « Le Buisson ». - Coups de main. - Les préparatifs de défense à l'attaque allemande, juillet 1918. - L'ordre du jour Gouraud	82
CHAPITRE XIII. - L'offensive allemande, juillet 1918. - La La contre-attaque du 17	87
CHAPITRE XIV. - Octobre 1918. -- Passages de la Suippe, de la Retourne, de l'Aisne. - Prise de Béthancourt	92
CHAPITRE XV. La bataille de la "Hunding" - La « Hunding.», La stabilisation. – L'attaque du 29 octobre. – Quelques beaux épisodes. - Le défilé dans Reims	114
Après l'Armistice. - Le retour à Bourges	127
Annexe : Liste des Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats tombés au Champ d'Honneur.	

LISTE NOMINATIVE

des Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats du 95^e régiment d'infanterie
tués à l'ennemi

Colonel TOURRET (Louis)	COLLANGES (Albert)	ECOUTIN (Maxime)
Lieutenant-colonel Néant.	GENEVET (Pierre)	EUCHARI (Etienne)
Chefs de bataillon De BIBAL (Anne-François- Jean)	GIRON (Gontran-Constant- Joseph)	FENOYER (Théophile-Gilbert)
BLAVET (Henri-Paul)	MALEVERGNE de	FILLONNEAU (Emile)
GAULTIER de la FERRIERE (Georges-Adolphe)	FRESSINIAT (Régis-Louis- Jacques)	FONTENEAU (André)
HOUSSET (Edmond)	NICOLAS (Jules-Ernest- Jacques)	De GAULTIER de la VERRIÈRE (Jacques-Marie-Lucien)
SOULAGES (Roger-Marie-	POCHARD (Maurice).	GAUTHERON (Etienne-Marcel- Louis)
	PION (Louis-Charles).	GIRARD (Albert)
	QUINQUET (Paul).	GIRARDIN (Auguste)
		GUIGUES (Masset-Léon-

Joseph) Capitaines BOURBON (Paul-Robert) Du COUÉDIC de KERGOUALER (Pierre-Paul-Albert) COURNOT (Jean) LAMANDE (Emile) LIÉVIN (François-Georges) MEUNIER, (Urbain-Julien- Joseph) MORIN TERLAUD (Lucien) TÉTENOIRE (Jean-Alexandre- Louis) VIGO (Henri-Albert) Lieutenants BOURGEOIS (Jean) BOUSIGUES (Louis-Raymond) KAKTIN (Louis) CASTILLE (Alexis) CLAIR (Henri-Georges)	SERRE (Eugène-Antoine). Sous-lieutenants ACHER (René-Louis-Pierre) ALLÉGRINI (Pierre) BAJARD (Jean) BOUBET (Joseph-Ernest) BOUCHAERT (Claude - Jean - Désiré -Marie) BOURNADET (Emile) CABAT (Antoine) CAILLAT (André) CAMUZAT (Marcel) CASSAING (Joseph) CAUMETTE (Jean) CHOLLET (Augustin-Louis) COTINEAU (Louis-Marie) COURTE (Louis-Albert) DERUY (Alexandre-Louis) DESCOLAS (Eugène-Paul) DESFOURNEAUX (France- Napoléon) DUCHET (Suchaux-Pierre- Alfred) DUPLAIX (Alphonse)	Gilbert) HORAIN (Ferdinand) GUIOTAT (Henri) LACOFFRETTE (Paul-Marie) De LAITRÉ (François). GAUCHER (Jean-Marie- Evariste). MAREMBERT (Rémy) MASSACRI (René) MATHIEU (Jean-François- Joseph) MAZURE (Georges) PORNON PRONIER (Augustin) REURE (Mathieu-Joseph) REY (Emile-Pierre) ROCHEROLLES (Fernand- Arthur) THÉVIN (François) THORET (Louis-Eugène) VERCIER (Louis-Marie) YVON (Marius) PERRIOT (Louis-Pierre)
	Sous-officiers	
Adjudants-chefs FOREST (Jacques-Blaise- Eugène-Jos.) ROUSSEAU (Edmond) Adjudants BARON (Anatole-Eugène- Henri) BONNET (Georges-Roger) BOUVIER (Jean) BRET (Alfred) CHEVALIER (Pierre) CHAUVIN DÉSIÉ (Philippe) GILBERT (Jules-Robert-E mile) GUDIN (Alphonse-Marie) JACQUET (Edouard-Albert) LARTIGOT (Louis-Pierre)	LEBAS (Albert-Léon) LEPAGE (Henri-Pierre) MIELLE (Henri) MILLÉRIOUX (J.-B.-Auguste) MILLES (Léon) PINCETON (René-Bravy) SALIS (Louis-Raoul- Etienne) VACHET (François) VILLEDIEU (Ernest) VILPREUX (Pierre) Aspirants BEC (Joseph-André) BOUSSAND (Roger). BRION (Fernand-Auguste- Joseph) FORTIER (Pierre-Alexandre) GAULIER (Jean)	LEGRAND (Hyacinthe) LEPELLETIER (Henri-Louis- Charles) MACQUART (Théodore- André-Jean) MILLARD .(Gabriel-Emile) PILLAULT (André-Victor) Sergents-majors BARBÉ (Pierre-Désiré) COMBEAU (Albert-Georges- Aimé) GAUDIER (Louis-Georges) JOURNÉE (Léon-Félix) MARCHAND (Achille- Armand) MASSON (Pierre-Edmond) TANTOT (Jean-Marcel)
Sergents ANTOINE (Julien) AUBARD (François-Eugène) BABILLOT (Léon-Emile) BAILLY (Pierre-Eugène) BALANCER (Louis) BARAT (Léon) BABEAU (Henri-Pierre) BARRIÈRE (Ludovic- Armand-Edm.) BAUDET (Léopold-Emile- Marie) BELLIDON (Jules) BEY (Georges) BEYLOT (Joseph) BEYLOT (Marcel-Jean- Marie) BARD (Eugène) BINET (Jean-Auguste) BIZET (Ernest) BONNEFONT (Louis-Noël) BOISGROLIER (Joseph- Pierre-Marie-Gustave)	FOUGÈRE (Émile) FRIGOLET (Henri-Claude) FRINZINE (Louis-Claude- Joseph) GALGANI (Antoine) GARREAU (Pierre-Jules- Louis) GAUCHOT (Fernand- Lucien) GAUTIER (Paul) GAUTIER (Armand) GAVIN (Jules) GILLOT (Auguste-Marie- Eugène) GREDY (Adolphe-Auguste) GRILLON (Marcel) GROUSTEAU (Hyacinthe- Joseph) GRUYON (Emile) GAILLARD (Louis-Joseph) HAMELIN (Pierre) HENRY (Auguste) HUGUET (Auguste)	MONJOT (Jules-Lucien) MOREAU (Gabriel-Camille) MOREAU (Léon) MOUILLEBAT (Charles- Auguste) MOUTON (René-Alphonse- Augustin) MENET (Alphonse-Louis) MOUTARD (Jean-Emile) MOUSNIER (Ernest) NANDET (Charles-André) NÉRON (Maxime-Jean) NOUVEL (Adrien-Jules-Henri- Léon) NOYER (Gilbert-Marcel) OLLERY (Camille) PACTON (Auguste) PACQUIS (Alfred-Lucien) PARENT (Émile) PERROT (Albert) PETOUILLAT (Émile-Claude) PICHARD (Fernand) PINON (Jean-Gustave)

BORDAGE (Gaston-Paul) BOUILLET (Claude) BOUSSIN (Paul-Hyppolite) BREUGNOT (Emile) BRUNEAU (Phalier-Camille) BRUNET. (Charles-Henri) BRUEL (Xavier) CADIOT (Emile-François) CHAGNON (Marcel) CHENAULT (Marcel) CHOTARD (Henri-Abel) CIRODDE (Pierre-Célestin-Joseph) CLÉMENT (Vincent) COMBLER (Jules) COSSARD (Armand-Louis-Eugène) CRESSON (Octave-Marcel) DABIN (Elie-Arthur) DESONNOY (Constant-Pierre) DESROCHES (Léon-Constant) DRAVERT (Eugène-Claude) DUBESSAY (André-David) DUCARROIR (Pierre-Gustave) DUMONT (Prosper) DUPIEDFORT (Camille) DUPORT (Jean-Louis) ECHARD (André-Lucien) FAUVIN (André-Georges)	JACQUET (Gaston-Pierre-Fernand) JANET (Laurent-Jean) JANIN (Charles-Albert) JAY (Emile-François-Eugène) JEDOUX (Alphonse) LABONDE (Louis) LACONDÉMÈNE (Eugène-Charles) LADOUCE (Emile-Eugène) LAMARQUE (Louis-Anatole) LASNIER (Edouard-Adrien) LAZERAT (Gaston-Pierre) LEFORT (Claude) LELARGE (Albert-Louis-Marie) LELIÈVRE (Jean-Marie-André) LESCOT (Camille) LEVÉ (Maurice) LIARSON (Louis-Jean-Baptiste) MABILAT (Louis) MARCANGELI (Charles) MARETS (Alexandre) MARTIN (Jean) MARTINAT (Pierre-Louis) MAURANE (Louis-Jean) MESNARD (Louis-Auguste). MÉTAIS (Léon-Marcel-Antoine Aimable) MEUNIER (Louis-Raoul-Casimir)	POIRIER (Eugène-Baptiste) PORTA (Albert-Louis-Charles) QUAINON (Émile) RATILLON (Lucien-François) RAVISÉ (Gaston-Augustin) RÉGNIER (Lazare) REMURIER (Maurice) RENAUD (Pierre-Félix) RICROT (Louis-Ernest) ROBERT (Charles) ROBERT (Jules) ROBERT (Marius-Hubert) ROBIN (Jean) ROUSSEAU (Lucien-Louis) ROUSSET (Camille) SOHRODER (Adrien-René-Joseph) SERVOL (Louis) SÉVENET (Marcel-Louis) SOUDET (Henri) THOMAS (Julien-Joseph) VATTAN (Louis-Augustin) VEDEAU (Henri-Maxime) VEILLET (Albert-Henri-Auguste) VEYRAC (Robert-Paul-Léon) Caporaux fourriers CAHU (Henri-Ernest-Louis) FOUCRIER (Jean-Elie) LEDER (Georges)
Caporaux et Soldats		
AGOBERT (Armand). AGOGUÉ (François-Justin) AUBERTIN (Raymond) AUMAITRE (Henri) BAILLY (Georges-Moïse) BAILLY (Louis-Alphonse) BLONDEAU (Albert) BLONDIN (Lucien-Edmond) BOCK (Marius) BONNEFONT (Philippe) BONAFOS (Jacques) BONDEUX (René) BOUCHARD (Baptiste) BOUCHER (Paulin) BOUCHET (Louis-Aimet) BOUDILLON (Eugène) BOURGUIGNON (Maurice-Etienne) BOUSSA (Célestin) BOUTEILLER (Sylvain) BOUVIER (Alexandre) BRY (Louis-François-Xavier) BURDIN (Gilbert) BONNEFOI (François) CHABOT (Benoit) CHAILLOUX (Louis-Auguste) CHAIMBAULT (Emile) CHARRIER (Albert) CHARRIÈRE (Jean) CHASSERIE (Gabriel-Philippe) CHAUVEAU (Etienne-Marie) CHAUZAT (Pierre)	BARBE (Louis-Etienne) BARIDON (Louis-Alphonse-Marcel) BARIOZ (Ernest) BARQUE (Constant) BÉGASSAT (Gustave) FOURCADE (Georg.-Jean-Eug.-Louis) FOURNIER (Amédée-Charles) FOURNIER (Victor-Etienne) GAGNE (Jean) GAILLARD (Louis) GAMARD (Abel) GANGNERON (Etienne) GAULTIER (René) GARDIENNET (Auguste-Louis) GAULTIER (Emile) GEOFFROY (Charles-Adrien) GÉRARDIN (Philibert-Joseph) GILLET (Antoine-Marcel) GRENNETIER (François) GROSLIÈRES (Jean) GUÉRIN (Jules-Florentin) GUINET (Pierre) GUINOT (Fernand) GARNIER (René) GILET (Narcisse-Napoléon) GROS (Jean-Claude) HAMELIN (André)	BERGER (Georges-Charles) BERNARDEAU (Camille-Louis-Joseph) BERTHELON (Joseph) BIDRON (Alexandre) BLANCHET (André) MONTAGU (Emile-Ernest) MOREAU (Léon-Paul) MOREL (Paul-Jules) MOURLON (Paul) MURGER (Etienne) NÉGRI (Yves-Aimé) NODO (Dominique) NOLOT (Charles) NOZET (Paul-Henri) NIQUET (Philippe) PALLEAU (Raymond-Louis) PARANT (Pierre) PARIS (Albert-Léon) PAUPLIN (Paul-Eugène) PEINAUD (Claude-Marius) PELLETIER (Jean) PÉRICHON (Pierre) PERONNY (Antoine-Vict.-Gast.-Aimé) PERRAGUIN (Ernest) PICHON (Joseph-Fleurant) PIGET (Eugène) PILARD (Emile-Edmond-Fernand) PLAUT (Gustave) PROST (Etienne-Paul) PROTAT (Louis)

CHAVET (Xavier) CHERRIER (Michel) CHEZLEPRÉTRE (Georges-Charles) CHOISY (Jean-Joseph) CLUZEL (Marcel-Pierre) COLAS (Adrien) COLIN (Henri) COMBEY (Michel) CONNEAU (Georges) CONARD (Pierre-André-Louis) COSTET (Paul) CHABIN (Mary-Arthur) CHEVALLIER (Joseph) DALLE (Raymond-Ernest) DARBY (Pierre-Joseph) DAUGERON (Jean-Jules) DEBARD (René-Alexandre) DEDION (Gaston-Emile-Lucien) DUBOIS (Albert) DUCOU (Alphonse) DUCRUIT (Nicolas-Claudius) DUFAL (Jules-Antoine) DUFOURD (François-Robert) DUFRAISE (Georges) DUMAS (Gaston) DUPÉCHOT (Charles-Marcel) DUPORT (Georges) DURIN (Léon) EMPHRAIX (Jean) FABRE (Raoul-Marie) FAUCHEUR (Etienne-Marie-Joseph-Albert) FÉRIAUD (Gabriel) FOREVILLE (Auguste-Edmond)	HÉBERT (Camille) HERBILLON (Gustave-Alfred) HERVY (Célestin) HOYAU (Charles) JAILLETTE (Marie-Emile-Henri) JOUANIN (Daniel-François) JUDÉ (Maurice-Pierre-Paul-Marcel) LAVOUTE (Roger-Auguste) De LAUNAY (Maurice-Charles-Marie) LAVRAT (Auguste) LECERF (Coustin-Valentin) LÉGERET (Eugène-Charles) LEGOY (André-Edmond) LEGROS (Marcel-Auguste-Clément) LÉPINARD (Léon-Alexandre) LESCOT (Henri) LIGHTENAUER (Emile-Joachim) LEPRETRE (Alfred-Désiré) MAILLET (Henri-François) MARSAULT (Georges) MARTINAT (Louis-Jules-Gilbert) MARTINIER (Baptiste-Louis) MASSICOT (Armand-Jean) MATHI (Jean-Valentin) MÉRIADEC (François) MESSANT (Alexis) MINARD (Maurice-Gervais) MINÉ (Henri-Eugène) MOINDROT (Marie-Louis-Etienne) MONCOT (Léon) MONJOUANT (Emile-Jean)	RAFIN (Marcel-Georges) RATILLON (René-Alexandre) RAVARD (Louis-Eugène) RAY (Jean) REMILLY (Désiré-Joseph) REPÉRANT (Alfred) REVERET (Claude) RIBEYRE (Ludovic) RICHILOUX (Georges) ROBIN (Jean-Joseph) ROBLIN (Eugène) ROUSSEL (Joseph) RUCIIOT (Antoine) RENAUD (Lucien-Florent) SOULIER (Georges-Emile) TERRIER (André-Eugène) TEULIÉS (Jean-Georges) THORINEAU (Louis) TONNY (Jean-Marie-Joseph) VALLETON (Claudius-Alphonse) VILLETTE (Léon) VINCENT, (François-Antoine) ACHARD (Georges) ADRIEN (Louis) AGRAM (Jules) ALAC (Antonin-Camille) ALAMY (François-Joseph) ALBERT (Félix) ALGRET (Jean) ALLAIGRE (Antoine) ALLAND (Laurent) ALLEGRET (Jean-Baptiste) ALLEGRET (Louis-Jules) ALLIBERT (Jules-Louis) ALLILAIRE (Alphonse) ALVAROU (Louis)
AMISSET (Jean) AMIZET (Gustave) ANCEAU (Marcel-Paul) ANCEY (Pierre-Armand) ANDRÉ (Eugène) ANDRÉ (Jean-Maurice) ANDRIOT (Emile) ANGLÈS (Victor-Célestin-Gabriel) ARCHENET (Marcel-Jacques-Adrien) ARDELET (Albert) ARGY (Alphonse) ARIOTOUT (Edmond) ARNAUD (Marcel-Henri) ARNAUD (Louis-Marius) ARRADAN (Constant) ASTRUC (Léon-Philippe) AUBARD (Léon-Maurice) AUBARD (Jean), 1 ^{ère} cl. AUBERT (Lucien-Clément-Pierre) AUBOIRON (Louis) AUBRUN (Rock-Jean) AUBRUN (Henry) AUCLAIR (René) AUCLAIR (Victor-François)	ARNAL (René) AUBERT (Frédéric-Pierre-Eugène) AUDOIN (Jean-Léon) ANDRÉ (Jean-Gabriel) BABAUULT (Alexandre) BABOIN (Henri) BABOUHOT (Charles-Margleuh) BACHELARD (Jean-Joseph) BACHELARD (Raoul-Edouard) BACHOLIER (Gustave) BADET (Emilaud) BAILLY (Albéric-Jacques-Raymond) BAILLY (Eugène) BAILLY (Henri). BAIZE (Hilaire-Georges-Ludovic) BALLEREAU (Jules) BALP (Louis-Léon) BARBE (Jean-Marie-Joseph-Marius) BARBILLAT (Charles) BARBOT (Victor-Adrien) BARBONCHY (Antoine-	BERNARD (Alexandre) BERNARD (Louis-Désiré) BERNARD (Pierre) BERNARD (Clément-Victorin) BERNARDEAU (Antoine-Eugène) BERNARDET (Joseph), 1 ^{ère} cl. BERNEAU (Raymond) BERNET (Léon) BERNON (Alexandre-François-Prosp.) BERNON (Augustin) BERRUÉT (Jules-Ernest) BERTHAUMIER (Bapt.-Ernest-Cam.) BERTHAULT (Albert-Arthur) BERTHON (Maurice) BERTHOMMIER (Stéphane-Jules-Et.) BERTIION (Jean-Léon) BERTHOMMIER (Gilbert) BERTON (Jules-Clément-Gaston) BERTRAND (Ernest-Joseph) BERTRAND (Gilbert-André)

AUCLAIR (Gilbert)	Philippe)	BERTRAND (Louis)
AUCLERC (Jean-Maurice)	BARDIN (Pierre)	BERTRAND (Georges-Julien)
AUCOUTURIER (Louis)	BARRAT (Albert-Pierre)	BESSEMOULIN (Eugène-Octave)
AUCOUTURIER (Gilbert)	BARRAUD (Pierre-Emile)	BESSET (Gabriel)
AUCOUTURIER (Louis)	BARRAULT (Henri-Emile-Marius)	BESSON (Henri-Gilbert)
AUDAT (Jean-Marie)	BARRET (Georges-Adrien)	BESSY (Charles)
AUDEBRAND (J.-B.-Gustave)	BARZY (Emile)	BÊTE (Jean-Marie)
AUDOIN (Alphonse)	BASTIEN (Camille-Albert)	BEURDIN (Jean-Henri)
AUFILS (Gabriel)	BASTIEN (Jules)	BIALLET (Adrien-Auguste-Elie-Jules)
AUFRÈRE (Lucien)	BASTIEN (Florentin-Maximilien)	BIAUNE (Henri)
AUFRÈRE (Louis-Désiré)	BAUDIN (Aimé-Etienne)	BIDRON (Désiré-Camille)
AUGES (Ferdinand-Jean)	BAUDON (Jean-Constant)	BIERET (Léon)
AUGERAT (Paul-Henri)	BAUDON (Jules)	BIERET (Louis)
AUGEREAU (André)	BAYARD (Paul-Emmanuel)	BIGAUD (Jean)
AUGÈS (Valère-Eugène)	BAZIN (Etienne-Marius)	BIGOT (Alphonse)
AUGRANDJEAN (Benoist)	BEAUBAT (Louis)	BIGOT (Anne)
AUGRAS (Georges-Joseph)	BEAUCHOIR (Jean-Baptiste)	BIJONT (Charles)
AUGY (Abel-Ferdinand)	BEAUDIN (Félicien-Joseph-Marius)	BILLET (Jules-Auguste)
ANLU (Louis-Emile)	BEAUFOL (Marie-Louis-Constant)	BILLON (Gabriel-Antoine-Eugène)
AUMAITRE (J.-B.)	BEAUMET (Jean)	BISSON (Emile)
AUNAY (Casimir-René)	BEAUNE (Joseph-Alphonse), 1 ^{ère} cl.	BISSON (Emile-Camille-Léon)
AUFIRRE (Eugène)	BEAUNÉE (Maurice)	BLAIN (Célestin-Emile-François)
AUPIC (Gilbert-Alexandre)	BEAUVAIS (Henri)	BLAIN (Jacques)
AUPRINCE (Théodore)	BEAUVAIS (Léon-Félix)	BLANCHARD (Louis)
AUQUIT (François)	BEAUVAIS (Charles-Emile)	BLANCHET (Louis)
AURIC (Alfred-Henri)	BÉBON (Jean-Louis-Alfred)	BLANCHET (Eugène)
AUROUET (Raoul-René)	BÉCHEREAU (Henri)	BLIN (Alexandre)
AUROUSSEAU (Pierre)	BÉCHEREAU (Jean)	BLIN (Henri-Pierre)
AUROUX (Jean-Pierre)	BEAUJAN (Joseph)	BLOND (Eugène-Joseph)
AUROY (Jean-Maurice-Emile)	BELLY (Antoine-Lucien-Adolphe)	BLONDET (Marcellin-Hippolyte)
AUSSAGE (Lucien)	BELOUET (Jules)	BLUZOT (Louis)
AUTELLIER (Jean-Louis)	BENARD (Jules)	BOBIN (Charles)
AUTISSIER (Gabriel)	BERKOWITZ (Alexandre), 1 ^{ère} cl.	BOGUET (Claude)
AUVITY (Antoine)		
AUXIETTE (Gabriel)	BOURINET (Jean-Eugène-Emile), 1 ^{ère} cl.	BOUQUEREL (Vitalien-Léon-Victor)
AUZELLES (Henri-Gabriel)	BOURNÉRIAS (Jean-Baptiste)	BONNEAU (Louis-Augustin)
AVENIER (Antoine)	BOURRE (Antonin-Guillaume)	BOUDET (Pierre)
ADAM (Auguste)	BOURREAU (Louis-Marcel)	BOULINGUIER (Edmond-Emile)
	BOURRET (Gabriel-Auguste)	BOULOGNE (Armand-Pierre)
BOICHE (Louis-Roger)	BOUSQUET (Jean-Baptiste)	BRUNET (Jean)
BOIGNET (Edmond-Louis)	BOUTILLON (Jean)	BOUCAULT (Gabriel)
BOILEAU (Henri)	BOUTIN (Louis)	BERNARD (Raphaël)
BONDON (Maxime)	BOUTRY (Jean)	BENOIT (Charles)
BOUE (Robert-Gabriel-Lucien)	BOUVIER (Aimé-Etienne-Henri)	BISCAY (Pierre)
BONENFANT (Jean-Marie-Alfred)	BOVE (Julien)	BLIN (Jules)
BONHOMME (Maria-Jean-Baptiste)	BOYER (Julien-Joseph)	BERTHON (Jean)
BONNARD (Marie-Paul)	BRANCHET (Alfred)	CADON (Alphonse)
BONNARGENT (Clément)	BRANDON (Pierre)	CADOUX (Albert)
BONNET (Alexis)	BRASSEAU (Ludovic-Edmond)	CAFFARD (Gaston)
BONNET (Jules)	BRÉ (Alphonse)	CAFFIAUD (Jean-Marie-Joseph)
BONNET (Frédéric)	BRETON (René)	CAILLAUD (Eugène-Constant)
BONNET (Albert)	BRIAT (Joseph)	CAILLAULT (Alexis-Charles)
BONNET (François)	BRISSET (Jean-Hippolyte)	CAILLOT (Jules-Emile)
BOIRON (Armand-Louis)	BRISSET (Gustave-Louis)	CAMPANA (Charles-Armand)
BOISSEAU (Paul)	BRISSET (Emile)	CAMUS (Armand-Jean)
BOITEUX (Jean-Louis)		
BOITTE (Georges-Louis)		
BOIXEL (Gilbert-Abel)		
BOLENTIN (Jean-Louis)		
BONNET (Henri-Julien)		
BONNET (Octave-René)		
BONNICHON (René)		
BONNIAUD (René)		

BONNIN (Louis-Alexandre) BONY (Emile-Marcel-Jean) BOKAT (Ferdinand-Aimé) BORDEAU (Joseph) BORDEREAU (Michel) BORNE (César) BORNON (Jules-Frédéric) BOSSUAT (Pierre-Eugène) BOTTE (Emman.-Louis-Antoine), 1 ^{ère} cl. BOUARD (Lucien-André) BOUCHER (Victor) BOUCHEZ (Joseph-Maurice) BOUDEAUD (Antoine) BOUDET (Maurice-Jean) BOUDET (Jean) BOUDIGNON (Lucien) BOUE (Jean-Marie) BOUGAIN (Jean) BOUGEROL (Léon) BOUGEROL (Alfred-Léon) BOUGUIN (Benoît) BOUILLOT (Henri-Jean) BOULIN (Philippe-Jean-Michel) BOUQUET (Louis-René) BOUQUIN (Georges-Denis) BOUQUIN (Martin-Aristide) BOURDEAU (Louis-Eugène) BOURDIER (Lucien) BOURDIN (Georges) BOURDIN (Charles) BOURDIN (Pierre-Adolphe) BOURDON (Jean-Claude) BOURDON (Narcisse) BOURET (Alexandre) BOURGEOIS (Lucien) BOURGOIN (Victor) BOURIANT (Jean) BOURIN (François)	BRISSON (Etienne) BROCHET (Jules) BROCHETON (Albert) BROCHOT (Louis-Joseph) BROSSARD (Camille-Justin) BRUET (Gilbert) BRUN (François) BRUN (Eugène-Fergaud) BRUNAUD (André-Marcel) BRUNEAU (Marcel-Louis) BRUNEAU (Pierre) BRUNET (Etienne) BRUNET (Jean-Marie) BRUNETO (Jean-Léopold) BRUYÈRE (Claude) BRUYERON (Pierre) BUATOIS (Félix) BUCHER (Constant) BUET (Edouard-Marie-Pierre-Aug.) BUISSON (Joseph) BUISSONNIER (Jean-Henri) BULTEAU (Jean-Louis-Eugène) BURGAUD (Pierre-Marie) BURLES (André-Félicien) BURTIN (Joseph-Claude) BUSSIÈRE (Henri) BUTTE (Constant-Armand) BUZET (François-Philibert) BARDOT (Henri-Pierre) BARON (Maximilien) BARTHÉLÉMY (Alphonse) BASIRÉ (Pierre-Alexandre) BATISSE (François-Louis) BAILLEVIERT (Louis) BERNARD (Clément-Victorin) BOULÉ (Léon)	Baptiste) CAMUS (Grégoire) CANTIN (Auguste-Marie) CAPELLA (Joseph-Jacques) CAPILLON (Jean) CARDON (Louis) CARON (Jules-Louis-Ernest) CARON (Paul-Louis) CARRÉ (Auguste) CARROGER (Ferdinand) CARTERON (Lucien-Marius) CARTET (Joseph) CASSAN (Louis-Emile), 1 ^{ère} cl. CASSIER (Jacques) CAUBET (Jean-Eugène-Georges) CAUSERET (Georges-Emile) CAVAILLÉS (Louis) CAYET (Charles-Eugène) CÉSAR (Alphonse-Julien) CEYRAT (Henri) CHABENAT (Clément-Armand) CHABOT (Edouard) CHAGNON (Antoine) CHAGNON (Eugène) CHAILLOU (Eugène-Auguste-Pierre) CHAILLOUX (Dieudonné-Anatole-Auguste) CHALMIN (Marcel-Louis) CHAMBET (Jean-Marie) CHAMEAU (Louis-Jean-Baptiste) CHANEL (Joseph-Jules) CHANGARNIER (Antoine)
CHANTEMILAND (Jules-Alphonse) CHANUSSOT (Claude-Marie) CHAPONNEAU (Jean-Marie) CHAPUIS (Jules) CHAPUT (Marcel-Louis-Victor) CHAPY (Henri) CHARBONNIER (Léopold-Albert) CHARBONNIER (Léon) CHARBONNIER (Marcel-Henri) CHARCOSSET (François-Claude) CHARDON (Joseph-Frédéric) CHARLES (Julien-Antoine) CHARLOT (Henri) CHARNEAU (Clément-Eugène-Henri) CHARNIER (Pierre-Eugène) CHARONNAT (Jacques) CHARRETON (Jean-Marius) CHARRIOT (Marcel) CHARRON (Julien-Ernest) CHARRON (Louis)	CONCHON (Raymond-Alphonse) CONNEAU (Camille-Robert) CONSTANT (Gervais-Marcel) CONTENT (Ernest) CONVERT (Louis) CONVERT (Auguste-Louis) COQUELIN (Joseph) CORDIER (René-Jules-Séraphin) CORIOL (Francisque) CORMIER (Adolphe) CORSIN (Jacques) CORTHIER (Jean-Marie) COUREAU (Félix) COURET (Clair-Henri-Denis) COURLAUD (Joseph) COUTANCEAU (Léon-Guillaume) COUTAND (Claude) COUTIER (Henri) COUTURIER (Lucien) CRÉTIN (Joseph-Julien) CREUZÉ (Auguste- Pierre-Marie-Em.) CROCHET (Isidore) CROCHET (René-Romain)	DEMENAI (Eugène-Alexandre) DURAND (Joseph) DEMERON (Louis-Eugène) DENIS (Alexandre), 1 ^{ère} cl. DENIZARD (Sylvain) DENIZON (Etienne) DENIZOT (Jean) DÉNOUX (Henri-Raoul) DEPARDIEU (Désiré-Auguste) DEPEIGNE (Jean) DEPONT (Louis-Auguste) DEREPA (Georges-Raymond-Alexandre) ECOIFFIER (René-Emile) DESAINTEJEAN (Louis-Claude) DESAMY (Honoré) DESBOIS (André-Laurent) DESBOIS (Auguste-Laurent) DESBRUÈRES (Auguste-J) DESCHAMPS (Claude) DESCHAMPS (Désiré-Louis) DESCHATRES (Joseph -Henri-Célest.) DESCROUX (Jean-Antoine) DESESSARD (Georges-Louis-Baptiste) DESFORGES (Louis-François)

CHARTAIN (Valère-Joseph)	CROCHET (Louis-Léonard)	DESPASSÉS (Léon-Maurice)
CHARTIER (André)	CRON (Louis-Alexandre)	DESHARCHES (Léon)
CHARTIER (Georges)	CULAS (Joseph-Emile)	DESHIUFOND (Emile)
CHARTIER (Marin)	CUVILLIER (Marie-Arthur)	DESMAISON (Théophile-Fernand)
CHASSAGNE (Sylvain-Jules)	CHABENAT (André-Henri-Louis)	DEMAISON (Alexandre-Vincent)
CHASSEIGNE (Léon)	CHAULIN (Jean)	DESMOULINS (Jacques-Camille)
CHATAIN (Ernest-Jean)	COPAIN (Jacques-Baptiste)	DESNOUX (Martin)
CHATAIN (Jean-Joseph)	CELLIÉ (René)	DESPHILIPPON (Pierre)
CHATELIN (Marcel-René)	COGNET (Georges)	DÉTERNE (Jean-Alphonse)
CHATRON (Célestin-Antoine)	DAGOIS (Jean-Baptiste)	DEVAUVRE (Arthur-Charles)
CHAUDET (Pierre)	DAGOIS (Vincent-Emile)	DORDAT (Louis), 1 ^{ère} cl.
CHAUFFOURNIER (Léon)	DAMOUR (Emile)	DODELLE (Pierre)
CHAULIER (François)	DANYS (Louis)	DONAT (Magnin)
CHAUMARD (Jean-Marie)	DARGAUD (André)	FOUILLOUX (Jean-Benoît)
CHAUMONT (Antoine)	DARNAULT (Jean)	DORANGEON (Etienne-Alexandre)
CHAUVEAU (Eugène)	DASSONVILLE (Henri-Nicolas)	DORMANS (Alphonse-Joseph)
CHAUVEY (Charles-Elie)	DANGERON (Jean-Gustave-Ernest)	DOUCET (Louis-Fernand)
CHAVEGRAND (Célestin)	DAUMAS (Joseph-Marius)	DORNEL (Georges-Louis)
CINNA (Anatole)	DAUMAS (Abel-Alphonse)	DUBOIS (Sylvain-Louis-Alexandre)
CIZAIRE (Jean-Marie)	DAVID (Eugène)	DUBOIS (Camille-François)
CHAUTRIER (Jean)	DAVIET (Eugène-François-Aimé)	DUBUISSON (Louis)
CLAVART (Paul)	DAVIGNON (Léon-Jean-Baptiste)	DUC (Jean-Marie)
CLAVEAU (Eugène)	DEBELLE (Jules)	UCHER (Auguste)
CLAVEL (Eugène-Sylvain)	DECAUDIN (Edouard)	DUCHÉZEAU (Jean-Baptiste)
CLAVIER (Pierre-Eugène)	DECLÉRIEUX (François)	DUCLOS (Pierre)
GLÉAUD (Charles)	DEJOBERT (Jules-Joseph)	DUCOU (Albert)
CLÉMENT (Charles)	DELACOUR (Henri-Robert)	DUCROT (Claude-Philibert)
CLÉMENT (Eugène)	DELAGE (Claude)	DUFFAUD (Emile-Eugène-Léon)
CLIN (Yves)	DELAIRE (Paul)	DUFOIS (Edouard-Joseph)
CLOUÉ (Joseph-Albert)	DELAPORTE (Alphonse)	DULIS (André)
CLUSEL (Alphonse-Pierre)	DELAVEAU (Charles)	DUMAS (Marius-Antoine)
COCHIN (Jules), 1 ^{ère} cl.	DELCAMP (Albert-Eugène)	DUMET (Eugène)
COLAS (Alexandre)	DESLESGUES (Jules-Damas)	DUMONTET (Joseph-Jean-Baptiste)
COLAS (Paul-Henri-Clément)	DELOYE (Camille-Eugène)	
COLLIOT (Denis-Louis)	DELSAUT (Eugène-Armand)	
COMMEAU (Fernand-Séraphin)	DEMARS (Pierre-Joseph)	
COMPAIN (Vincent-Michel)		
DUPORT (Paul-Edouard)	GATINEAU (Honoré-Alphonse)	GROS (Claude-François)
DUPUY (Louis)	GAUDRAY (André), 1 ^{ère} cl.	GROSBOIS (François)
DURAND (Gustave)	G AUGAIN (Georges)	GROSBOIS (Jules)
DURAND (Paul), 1 ^{ère} cl.	GAUMET (Gilbert)	GROSLIER (Louis-Victor)
DURET (François)	GAUTHIER (Louis)	GROUGNOT (Louis-Alexis)
DUSSANGE (Antoine)	GAUVRY (James-Jules)	GROUILLET (François)
DUTRONC (François)	GELIN (Amable-Antoine)	GROUSTEAU (Raoul-Noël)
DEVIGNE (Claudius)	GELIN (Henri)	GUÉNIN (Charles)
DUBOIS (Philippe-Joseph)	GELIN (Etienne)	GUÉRILLON (Jean-Clovis-Joseph)
DUDEFANT (Louis)	GENTILHOMME (Daniel-Henri)	GUÉRIN (Henri)
DESCHAMPS (Gustave)	GENY (Etienne-Marie)	GUICHARD (François)
DESNOIX (Jean-Louis)	GEOFFRÉS (Alfred)	GUIGNAUD (Alphonse)
ECLANCHER (Lucien-Adrien)	GÉRARD (Ernest-Marie), 1 ^{ère} cl.	GUILBERT (Louis-Désiré-Auguste)
ELION (Sylvain)	GÉRARD (Henri-Louis)	GUILLAUMIN (Alexis)
EMILE (Fernand)	GÉRARD (Louis-Auguste)	GUILLEMARD (Joseph)
ETIENNE (Edouard)	GERBAULT (Jean-Louis)	GUILLOT (Henri-Louis)
EUVRARD (Henri)	GEY (Emile)	GUILMIN (Victor-Auguste-François)
FARNIER (Joseph)	GIBAULT (Charles)	GUITTET (Claude-Marie)
FARSAT (Pierre-Félicien)	GILBERT (Albert-Etienne)	GAUDRY (Louis-Léon)
FAUCAS (Paul)	GILBERT (Alexandre-Joseph)	GIRAULT (Antoine)
FAUCHEUX (Henri-Emile)	GILET (Charles-Jean)	GRANDJEAN (Albert-Emile)
FAUGUET (Clément)	GALLET (Joseph)	GROND (Eugène)
FAUGUET (Louis-Noël)	GILLEI (François)	GILLES (Émile)
FAYOLLE (Gaston-Sylvain)		HAI (Alexandre-Luc)
FAYOLLE (Pierre-Gustave)		
FEDER (Joseph)		
FERRAND (Joseph)		

<p>FERRÉ (Fernand-Léon) FERRÉ (Auguste) FERREY (François) FERRON (Henri) FLEURY (Jean-Baptiste) FOREST (Jacques-Blaise-Eugène-Jos.) FOREST (Jean-Marie) FORTAT (Albert) FORTION, dit FROMAGEAU (Roger-Raymond-François) FOURÉ (Marcel-Emmanuel-Marie) FOURNET (James-Fernand) FRAGNON (Jean) FRAISE (Léon) FRESLON (Maurice) FRESNOIS (Charles-Auguste) FRITZ (Alphonse-François-Joseph) FLEURIET (Louis-Joseph) GAGNAIRE (Jean) GAILLARD (Etienne) GAILLARD (Paul-Sulpice) GALBOIS (Louis) GALLET (Gaston-Fernand) GALLIER (Charles-Alexandre) GALLOPEAU (Eugène) GALON (Arsène) GALOPIN (Etienne) GALTIER (Marius) GAMARD (Emile) GARAUDET (Léon) GARNIER (Désiré) GARNIER (Gabriel-Alexandre-Aug.) GARNIER (Maurice-Jean-Victor) GARSULT (Blaise)</p>	<p>GILLIER (Louis-Ferdinand) GIMBERT (André-Gabriel) GIRARD (Jean-Xavier) GIRAUD (Marius-Simon) GISSAT (Désiré) GODARD (Léon) GODICHE'T (Albert-Emile-Camille) GODON (Marcel-Ernest) GOGRY (Louis-Joseph) GOMICHOIN (Eugène-François) GONIN (Alfred-Alphonse) GONNOT (Jean) GOIUN (Justin-Alphonse-Alexandre) GAUJAT (Louis-Auguste) GOUOT (Léon) GOURVÈS (François-Marie) GOUX (Lucien-Paul) GRAINETIER (Félix) GRANDJEAN (Pierre-Antoine) GRANDPEIX (Jean-Marcel) GRANDSIRE (Marcel-Gaston) GRANET (Jean) GRAS (Jean-Marie-Adolphe-Charles) GRAVION (Félix) GREGON (Jean-Baptiste-André) GRENET (Kléber) GRENON (Ernest-Auguste) GRESSIN (Louis Emile) GRILLET (Jean) GRIMOIN (Louis-Xavier) GRISOT (François) GRIZARD (Pierre-Gabriel-Marie)</p>	<p>HARRAULT (Félix) HÉMERET (Constant) HENRY (Michel-Alexandre) HENRIOT (Louis-Gabriel-Alexis) HÉRAND (Louis) HÉRAULT (Joachim) HÉROUX (René) HERVET (Henri-Alexandre) HERVOUET (Baptiste-Auguste) HESSIN (Louis-Marie-Julien) HÉTUN (Ernest-Auguste) HIRLEMANN (Pierre) HOGUET (Prudent-Marie) HOUILLONS (Auguste-Louis-René) HUGUET (Roger-Augustin) HURTEAU (Jules), 1^{ère} cl. ILLET (André-Robert) JACOB (Joseph) JACQUES (Raphaël) JACQUET (Félix) JACQUET (Lotis-Philippe) JAGET (Alexandre) JALERAT (Léon-Ernest) JALLET (François) JAMET (Louis) JARLOT (Gabriel) JAULI (Jean-Marie) JEAN (Claude) JEANTON (Eugène) JOBLIN (Marie-Louis-Joseph) JOLIVET (Sylvain) JOLLY (François-Armand) JOLY (Claude) JORJON (Gilbert) JOSEPH (Claudius)</p>
<p>JOSSE (Joseph-Marie) JOUANIN (Anatole-Etienne) JOURDAIN (Léon) JOUSSEAU (Michel) JOUX (Charles-René) JULIEN (Gaston-Auguste-Marie) JUNIAT (Alphonse) JUPILET (Eugène) JUPILLAT (Anthème-René-Baptiste) JUPPEAU (Phalier-Maxime) JOUNEAU (Victor) JOLLIVET (François) LABAUNE (Louis) LABBÉ (Louis-Joseph) LABBÉ (Pierre) LABONNE (Louis-Augustin) LABORDE (Sylvain) LABOUESSE (Henri) LABOUESSE (Henri) LACHOT (Octave) LACREUSE (Jean) LACROIX (Auguste-Zéphain) LACROIX (Louis-Armand-Fernand)</p>	<p>LAVENU (Alexandre) LAVERGNE (Paul) LEBEAU (Lucien-Eugène) LEBOBNE (Marcel-Alexandre) LEBOUC (François-Louis-Joseph) LEBRET (Lucien-Paul) LECARPENTIER (Paul-Ferdinand) LE CARPENTIER (Edmond-Pierre) LECLERC (Germain-Louis) LECLERC (Jean) LECOIN (Antoine-Désiré) LECOINTE (Eugène-Alphonse) LECORNE (Jean-Marie) LECUILLIER (René-Paul) LE DUIN (François) LAFAUX (René) LE FOUR (Louis-Marie) LE GALL (Gabriel) LE GARPANTEZEC (Ernest) LE GRATIET (Jean-Marie) LEHERIEY (Victor) LEJARD (Augustin)</p>	<p>MALASSIGAY (Maurice) MALLET (Ludovic). MANHAUDIER (Joseph-Louis-Marie) MANIGAULT (Pierre-Arthur-Edmond) MARE (Vincent) MARC (Edouard-Edmond) MARCEL MARCHAL (Auguste) MARCHAL (Louis-Auguste) MARCHAND (Pierre) MARGOT (Hilaire-Charles) MARGOT (Louis-Marie-Jacob) MARGUERITAT (Louis) MARIAT (Pierre) MARIONNET (François) MAROILLAT (Henri) MARTEAU (Alexandre-Auguste) MARTIN (Paul) MARTIN (Henri) MARTIN (Denis) MARTIN (Joseph) MARTIN (Jean-Joseph) MARTIN (Emile) MARTIN (André-Hippolyte)</p>

LADANNE (Jean-Arthur) LAFFAY (Benoit) LAFFONT (Charles-Gustave) LAFON (Jean-Baptiste-Félicien) LAFOND (Jean) LAFORET (Victor-Antoine) LAGNEAU (Georges) LAGOUTTE (Louis-Henri) LAGUSTRE (Michel) LALLEMAND (Jean-André), 1 ^{ère} cl. LALLIER (Edmond) LAMADE (Pierre) LAMAIN (Benoit) LAMARCHE (François) LAMAZEROLLES (Pierre-Jules) LAMBERT (Eugène) LAMOINE (Alphonse) LANDOIN (Henri-Ferdinand) LANDON (Marcel-Emile) LANDRIE (Etienne) LANGLET (Victor-Eugène-Marcel) LANGLOIS (Gaston-Marie-Michel) LANORD (Louis-Henri) LAPEYRÈRE (Antonin) LAPLACE (Joseph) LAPRESLE (Philibert) LARONDE (Auguste) LARUE (Pierre) LASNE (Alfred-François) LATHÈNE (Pierre-Emile) LAURENT (Ernest) LAURENT (Lazare) LAURIOL (Emile) LAVAUD (Paul-René)	LEJOT (Jean-Baptiste) LELARGE (Joseph) LELIÈVRE (Florent-Fernand-Emile) LE LUÉ (Jean-Marie) LELY (Charles-François-Fortuné) LE NAIS (Théodore) LENOIRE (Eugène-Paul) LERASLE (Prudent-Lucien-Xavier) LESAVRE (Justin) LESELLIER (Sébastien-Robert) LESPAGNOL (Jacques) LIEUTARD (Paul-Antoine) LINASSIER (Joannès-Lucien) LIPARELLI (Camille) LIZET (Jules) LOMBARD (Joannès) LONG (Marius-Joseph) LONGUET (Jules-Victor-René) LORDEY (Jean-Marie) LORLUT (Gustave-Sylvain) LOUVRET (Pierre) LUREAU (Joseph-Léonard) LUREAULT (Louis) LELARGE (J.-B.-Clément-Aimé) MABILLOT (Adrien-Emile-Léon) MAGNARD (Joseph) MAILLARD (Pierre) MAIN (Albert-Jean) MAIVRE (Georges) MAISONNAVE (Michel-André) MAITRAT (Louis-Alexandre)	MARTIN (Emile-Martin) MARTIN (François) MARTINAT (Jean-François) MARTINAT (Sylvain) MARTINET (François-Eugène) MARTINOT (Louis-Emile) MARTINOT (Pierre) MAS (Rémy-Joseph-Eugène) MASSEREAU (François-Albert) MASSERON (Léon) MAUPOIX (Jean) MAURICE (Clovis-Marcel) MAUVIEUX (Victor François) MAYET (Jean-Maxime-Jules) MÉCRIN (Jules) MEILLANT (Louis-Alphonse) MELOUX (Alfred) MÉNY (Ferdinand) MERCIER (Théodore) MÉRIAU (Georges-Désiré) MERVELET (Jules-Albert) MESSAGEONS (Louis) MEUNIER (Emile) MÉZIER (Alphonse) MICHAUD (René-Etienne) MICHEL (Paul-Antoine) MICHEL (Maurice) MICHELIN (Georges-Louis) MICHELON (André) MICHOT (Julien-Marcel) MIGOT (Jean) MILET (Léon) MILLARD (Octave-Marcel) MILLÉRIOUX (Marie-Julien) MILLET (Alexandre-Louis) MILLET (Alcide-Désiré-Lucien) MILLIET (Henri) MILLOT (Louis-Charles) MINIL (Georges-Marie) MINOT (Gabriel)
MION (Louis) MITTERAND (Sylvain) MOISAN (Alexis-Maurice-Claude) MOLUSSON (Jean-Charles) MONDANGE (Charles) MONDAIN (Ernest-Isaïe) MONGARNY (Louis) MONICAULT (Ursin). MONTAGNIER (Justin-Alphonse) MONTAGU (Aster-Augustin-Emile) MONTEIL (Abel-Félix-Fernand) MORAUD (Emmanuel-Henri) MOREAU (Armand) MOREAU (Henri-Marcel-Joseph) MOREAU (Jean-Paul) MOREAU (Jean-Denis) MOREAU (Jules), 1 ^{ère} cl. MOREAU (Sylvain-Ernest) MOREL (Jean-Raoul) MORILLON (Constant-Ernest) MORIN (Louis-Gabriel) MORIOUX (Alcide-Toussaint) MORLON (Victor)	NOUHAUD (Denis) OLAGNON (Pierre) OLIVIER (Henri-Désiré) OLIVIER (Félix-Jean) OLLAGNIER (Marcel) OPPEIN (Valentin-Léon-Albert) PACAULT (Léonard) PAGE (Gilbert) PAGÉS (André) PAILLET (Jean) PAIN (François) PALANCHER (Uzès-Alphonse) PALLOT (Georges-Paul) PANGAUD (François) PANIER (Louis) PAPLORAY (André-Paul-Auguste) PARATRE (Julien-Olivier) PARENT (Adrien-Marius) PARILLAUD (Marcel-Eugène) PARIS (René-Augustin) PAROT (Jean) PASQUEAUX (Claude), 1 ^{ère} cl. PASQUIER (Calixte) PASQUIER (Sébastien) PASQUIER (Albert) PASSAT (François-Alexandre)	PETITJEAN (Léon-Emile-Joseph) PETITJEAN (Antoine) PETITOT (Alfred-Gabriel) PEYRONNET (Eugène-Prosper) PEYROUX (Louis-Marie-Henry-Valéry) PEYTEL (Pierre) PHILIPPAT (Gilbert-Camille) PHILIPPON (Etienne) PHILIPPON (Sylvain-Antoine) PHILIPPON (Léon-Sébastien) PICHARD (Gustave-Ernest) PICHOT (Maxime) PICQ (Samuel) PIERRET (Paul-Joseph) PIGELET (Georges) PIGELET (François) PIGOIS (Eugène) PIGOIS (Louis-Léon) PIJAT (Augustin) PILARD (Jules-Constant) PILLAIRE (Paul) PILLON (Jean-René) PILORGET (Albert-Léon) PINARDON (Henri)

MOULIN (Paul)	PATRIGEON (Léon-Julien)	PINAULT (Auguste)
MOULIN (Marcel)	PAUL (Fernand-Louis)	PINAULT (Jules)
MOULIN (Jules-Henri)	PAUL (Etienne)	PINOT (Jean)
MOULIN (Joseph)	PAUL (Gaston)	PINOTEAU (Alexandre)
MOULINNEUF (Eugène-Alphonse)	PAUPLIN (Edmond)	PINSON (Louis-Elie)
MOUTINOT (Claude-René)	PAVIOT (Hubert)	PINSON (Joseph)
MOUNOT (Jacques)	PAVIOT (Alphonse)	PIVARD (Principe-Clément)
MOURILLON (Louis)	PAVIOT (Emile)	PLANCHER (Philippe-Frédéric)
MOUTIER (Paul-Désiré)	PEAUDECERF (René-Louis-J.-B.)	PLANET (Charles-Henri-Hyppolite)
MOUTOT (Théophile)	PELAIT (Jacques)	PLANTUREUX (Jules)
MUNIER (Mathieu)	PELLETIER (Pierre-Paul)	PLANTUREUX (François-Alexandre), 1 ^{ère} cl.
MUNIER (Firmin-Emile)	PELLOUARD (Valentin)	PLAT (Victor-Auguste)
MURAT (Alphonse-Julien)	PELLOILE (François)	PLAUD (Camille)
MURAT (Léon-Alexandre)	PÉNIN (Léon-Emile)	PLAUD (Ernest)
MARTIN (Pierre)	PELLETIER (Lactoure-Georges-Marie-Louis)	PLESSIS (Pierre-Armand)
MERANGER (Henri-Anatole)	PÉNIN (Léon-René)	PLISSON (Eugène)
MILLET (Emile)	PENNERON (Charles)	PLISSON (Paul-Henri)
MOULINET (François-Octave)	PENNEROUX (Jean-Albert)	POITEVIN (Raphaël-J.-B.)
NAMY (Georges-Philippe)	PÉRAULT (Robert-Olympe)	POMAY (Joanny)
NAUDIN (Louis-Emile)	PERCHE (Pierre)	POMMIER (J.-B.), 1 ^{ère} cl.
NAVET (Jean-Firmin)	PÉRICHON (Gabriel-Louis)	PORCHER (Paul)
NÉNERT (Pierre)	PERNIER (Louis-Joseph)	PORNET (Albert)
NÉRON (Alphonse)	PERNIN (Léon-Charles-Abel)	PORNET (Henri)
NÉRY (François)	PÉRON (Adrien-Jean-Baptiste)	PORNIN (René-Marie-Adolphe)
NÉVIER (Pierre-Henri)	PERRAGUIN (Louis-Ernest)	PORNIN (Octave)
NICOLAS (Célestin-Vincent)	PERRIER (Pierre)	POTÉLERET (André)
NICOLAS (Jean-Claude)	PERRIÈRE (Georges-Camille)	POTIER (Louis-Modeste)
NICOLET (Paul)	PERRIN (Philippe-Eugène)	POTIN (Alexandre)
NICOT (Antoine)	PERRIN (Victor)	POTIN (Georges)
NICOT (François-Denis)	PERRIN (Louis)	POUÉNAT (Jean)
NINAT (Hyppolite)	PERRIN (Raoul-Jean)	POULET (Alphonse-Abel)
NIOT (Louis-Pierre)	PERRON (Théophile)	POURNIN (Louis)
NOIROT (Gaston-Louis)	PERRONNET (Claude)	POUJET (Alphonse)
NORMAND (Jean-Gabriel)	PÉRU (Sylvain-Marcel)	PRADAT (Jean)
NORMAND (Emile)	PESTEL (Henri)	PRÉAUDAT (René)
NOUANT (Emile)	PETIT (Edmond-Noël-Louis)	PRÉVOST (Louis-Henri)
NOUVEAU (Pierre)	PETIT (Armand)	PRÉVOST (Jean)
NUGUES (François)	PETITET (Léon-Michel)	PRÊTRE (Armand)
NURY (Alexandre-Louis)		
PRINSTET (Léon-J.-B.)	RICHARD (Henri-Fernand)	SOUFFLOT (Armand-Georges)
PROT (Jean-Alexandre)	RICHARD (Julien)	SOUARD (Henri-Théodule)
PROUST (Samuel-Georges)	RICHARD (Alexandre-Hippolyte)	SOYEZ (Félix-Alexandre)
PRUNGET (Jean-Gustave)	RICROT (Marcel-Pierre)	STEINMETZ (Edmond-Auguste)
PRUNIER (Jean)	RIFFAULT (Lucien)	SUCHEYRE (Jean-Baptiste)
PUPAT (Félix)	RIVIÈRE (Henri)	SAINT-ANDRÉ (Antonin)
PEIGNAULT (Célestin)	RIVIÈRE (René)	SERAIN (Gaston-François)
PENSERAT (Jean-Emile)	ROBE (Edmond)	SIMON (Louis)
PERRIER (Eugène)	ROBIN (Auguste)	STÉVANT (Jean)
PERROCHON (Jean)	ROBIN (André-Constant), 1 ^{ère} cl.	TABOULOT (François-Gustave)
PERROY (Jules-Henri)	ROBIN (Pierre)	TACHON (Etienne)
POULAIN (Eugène-Marie-Roger)	ROBINET (Pierre)	TAILLEMITTE (Etienne-Edouard)
PRIET (Philibert)	ROLINAT (Paul)	TARAGNAT (François-Louis-Joseph)
PASTUREL (Victor)	ROMAIN (Emile-Georges)	TARDIF (Marie-Justin)
QUÉNIOT (Pierre)	ROMAINE (Victor)	TASSY (Vincent)
QUILLET (René-Jean)	RATH (Gaston)	TAUREAU (Constant-Alfred)
QUILLET (Jean-Louis)	ROUBAUD (Auguste-Marius)	TESSOT (Jules-Joseph)
QUINTOY (Félix)	ROUDIÈRE (Victor-François)	THEODON (Clément-Gustave)
REBOUILLAT (Eugène-Henri)	ROUET (Philippe)	THÉVENIER (Jean-Marie)
REBOUILLAT (Edmond-Paul)	BOUGÉ (Eugène-Marie)	THERET (Jean-Baptiste)
RECORBET (Henri)	BOULOT (Gabriel)	TIIÉRY (Julien-Claude)
REDON (Louis)	ROUSSEAU (Abel-Edouard-Joseph)	THEUREAU (François)
REDON (François)	ROUSSEAU (Louis)	THÉVENET (Jean)
REIGNAUD (Edouard)		THEVENIN (Jean-Baptiste)
RABATÉ (Lucien-Adrien)		
RABIER (Emile-Edmond)		

RABOISSON (Paul) RAFFESTIN (Léopold) RAFFESTIN (Octave) RAFFESTIN (Louis-Octave), 1 ^{ère} cl. RAFFIER (Henri) RAGOT (Joseph) RAGOT (J.-B.) RAMADIER (Justin-Joseph) RASTOUAIX (Paul) RATEAU (Simon) RATOUER (Jean-Louis) BAVARD (Marcel-Albert) RAYON (Armand) RÉAUME (Eugène-Henri) RAGUIGNE (Camille-Louis) REIGNOUX (Armand-Joseph) REMANDI (Ernest-Constant) RENAUD (Victor-Eugène) RENAUD (Joseph) RENAUDAT (Antony-Paul) RENAULT (Camille-Auguste) RENAULT (Eugène) RENAUD (Alexandre-Marcel) RENON (Jacques-Henri) REVALIER (Emile) REY (Victor-Marius) REYMOND (Félix-Louis-Jean) REYNIER Hyacinthe-Damien) RIBATON (Louis) RICAMIER (Josep:--Marins) RICARD (Eugène) RICARD (Auguste-Charles) RICHARD (Edgard-Sylvain)	ROUSTAUD (François-Emile) ROUX (Antoine) ROUX (Lucien) ROUZEAU (Michel-Léon) ROYET (Louis) ROZE (Georges-Paul) RULEY (Joseph) RABOISSON (Jean) RICHARDET (Gilbert) RICHET (Ernest), 1 ^{ère} cl. SABARLY (Joseph) SAINT-GENEST (Edouard) SAUCELME (Louis) SARDIER (Alexandre) SARRIAU (Maurice-Georges) SATA (Justin-Antoine) SAULNIER (Pierre-Auguste) SAUTRE (Jules-Léon) SAUVE (Marcel-Flavien) SAUZET (Raoul-Louis) SEIGNOT (Louis) SENNEDOT (Eugène) SEROUX (Jacques-Marie-Marius) SIGAUD (Victorin) SIMON (Albert-Jules) SIMON (Adolphe-Cyrille) SIMON (François-Louis-Alphonse) SIMON (Louis) SIMONNEAU (Maurice-Gabriel) SIMONNEAU (Henri-Marcellin) SOLIGNY (Eugène-Clément) SOTTY (Charles) SOUCILLE (Robert-Marie-Alexandre)	THIBAUDAT (Jules-François) THOMAS (Pierre-Gabriel), 1 ^{ère} cl. THOMAS (Raymond) THOMAS (Réveil-Jules-Gustave) THONAT (André-Arthur) THOREAU (Georges-Léon) THOUVENIN (Armand) TIDIÈRE (Jean) TILLIER (Alfred) TILLY (Jean-Éémy) TISSEUR (Benoît-Marie) TISSIER (Alfred-François) TISSIER (Jules-Louis) TISSIER (Clotaire-Emile) TIXIER (Jean-Joseph) TOUCHET (Auguste-Louis) TOURANGIN (Octave-Lucien) TOURNADRE (Michel) TRAMAILLE (Joseph-Jean) TRÉFAULT (Gabriel) TRÉFAULT (Lucien-Clément) TRÉFAULT (Albert-Lucien) TROCHET (Alfred) TROUIN (Louis-Albert) TROUSSEL (Jean-Marcel) TURPIN (Camille) TURPIN (Léon-Léon) UHLRICK (Camille-Edouard-Emmanuel) VACHER (Marcel-Alexandre) VALZI (Georges-Xavier)
VANETTE (Victor) VATANT (Paul-Louis) VATÈRE (Célestin) VENNAT (Louis-Lucien) VERNAY (François-Jean-Marie) VESPIER (Maurice) VÉTEL (Armand-Louis) VEUILLET (Pierre) VIALLET (Michel-Claude) VIALIS (Etienne-Eugène)	VIGIER (Ernest) VIGNOL (Jean-Marie) VIGNOL (Jacques) VIGNON (Edouard) VILAIN (Georges) VILLAIN (Lucien-Joseph-Louis) VILLAIN (Victor) VILLATE (Lucien-Eugène) VILLAUDY (Auguste-Alexandre) VILLEPELET (Henri) VINCENT (Antonin)	VINCENT (Julien) VINCENT (Paul-Louis) VINDRY (Jean-Marie) VIRLY (Louis-Auguste) VIRLY (Marcel-Victor) VITUREAU (Henri-Alfred) VIVET (Marcel-Achille) VRÉGILAT (Paul-Victor) VAISSET (Paul-Pierre) YVERNAULT (Sylvain)